

Histoires à faire rougir

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Marie Gray

**Histoires à
faire rougir**

POCKET

MARIE GRAY

**HISTOIRES
À FAIRE ROUGIR**

Guy Saint-Jean Éditeur

Table des matières

Les lumières de la ville

Impulsion féminine

L'anniversaire de François

Clair-obscur

Songe d'une nuit d'hiver

Métamorphose ou le rêve d'un homme (bien) ordinaire

Le bonheur des unes

Les lumières de la ville

— Ça y est, la dernière boîte !

— Il était temps !

Steve essuya distraitement une goutte de sueur qui coulait sur sa tempe.

— Tu crois vraiment qu'on va rester ici plus d'un an ?

— On verra bien... Pour le moment, grouille-toi, on a encore beaucoup à faire !

Un autre déménagement. Le troisième en autant d'années. Steve et moi ne semblions jamais, du moins depuis les quelques dernières années, pouvoir trouver l'endroit idéal où habiter. Cette fois-ci, cependant, j'avais un bon pressentiment. J'avais passé trois mois à ratisser systématiquement la ville pour trouver la perle rare et j'avais vraiment l'impression, après maintes recherches infructueuses, de l'avoir trouvée.

Nous aurions bien aimé avoir enfin notre propre maison mais, comme Steve devait être muté dans une autre ville, nous avions remis, encore une fois, ce rêve à plus tard. Après des semaines de déceptions, de fausses joies et de journées de visite interminables, j'étais prête à tout laisser tomber. Mais un matin qui n'annonçait pourtant rien de particulier, j'étais enfin tombée sur une petite annonce décrivant une magnifique copropriété, le calme de la campagne près du centre-ville Aubaine. Ayant lu des tonnes d'annonces du même genre, j'avais donc failli ne pas m'en occuper. À la dernière minute, toutefois, et sans vraiment le réaliser, j'avais décroché le téléphone, composé le numéro et pris un rendez-vous. En arrivant devant l'immeuble, je fus séduite ; en pénétrant dans l'appartement, je fus conquise. C'était exactement ce que nous cherchions.

D'abord, le logement disponible se trouvait au dernier étage, au vingtième. Donc, personne pour nous marcher sur la tête à toute heure du jour ou de la nuit. Ensuite, le bâtiment était construit en croix avec seulement un logement par aile et l'ascenseur au centre : pas de voisins immédiats pour nous faire partager leurs batailles ou leurs émissions de télé favorites. Le bonheur ! Et la liste des avantages s'allongeait. Un joli parc entourait l'édifice, permettant de prendre l'air en toute sécurité. Il y avait un gardien en permanence à l'entrée et, oh ! chance suprême ! le logement était abordable (moyennant quelques infimes sacrifices) compte tenu du quartier et de sa superficie. L'édifice venait d'être racheté par de nouveaux propriétaires et ceux-ci le voulaient rempli à capacité. Ils avaient donc

sensiblement réduit le loyer mensuel, du moins jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur objectif. Nous avons sauté sur l'occasion (c'est-à-dire que j'ai sauté sur l'occasion...) et je n'ai pas dit à Steve que j'avais conclu le marché avant qu'il ait vu l'endroit. J'étais certaine qu'il serait aussi emballé que moi. Et il l'est toujours !

Le jour du déménagement, malgré la fatigue et les multiples petits embêtements, nous étions heureux. Le quartier nous plaisait, du moins ce que nous en avons vu, et nous avons déjà rencontré l'une de nos voisines de palier, Diane, qui nous avait paru charmante (peut-être un peu trop charmante, à en juger par le regard appréciateur de Steve sur son ample poitrine...).

Nous avons travaillé fort pendant quatre jours avant de pouvoir dire que nous étions installés. Steve et moi avons pris quelques jours de vacances dans ce but et, vraiment, c'était du beau travail. Les grandes fenêtres avaient posé un problème. Elles étaient immenses, dans le salon et la chambre à coucher, et nos anciens rideaux ne leur convenaient pas. Cependant, une fois cet obstacle surmonté, l'appartement avait un look plus que satisfaisant. Et ces fenêtres, de par leur dimension, nous procuraient une vue tellement spectaculaire qu'elles en valaient bien le tracas. Le quatrième soir, après notre premier vrai repas en tête à tête dans notre nouveau chez-nous, nous avons enfin décidé de prendre l'air sur notre magnifique terrasse. Cette soirée de juillet était douce et chaude et nous berçait d'une brise légère et caressante. Ce n'était pas encore la canicule, qui se manifesterait sûrement dans quelques semaines. Juste une belle soirée d'été comme nous n'en avons que trop rarement. Nous avons pris soin d'éteindre toutes les lumières pour savourer la vue superbe qui s'offrait à nous : la ville étendue à nos pieds semblait irréaliste, vibrante, vivante. La circulation était fluide, discrète et, de l'appartement voisin, nous parvenaient des accords de blues langoureux. Nous pouvions enfin goûter béatement à la tranquillité de notre nouvelle demeure. Nous ne pouvions suivre la conversation de notre voisine, chez qui toutes les portes et fenêtres étaient ouvertes pour laisser entrer l'air de la nuit, mais avons entendu des intonations définitivement masculines.

— Dommage pour toi, dis-je pour le taquiner, elle semble avoir un petit ami...

Steve me sourit et approcha sa chaise de la mienne. Il passa affectueusement son bras autour de mes épaules, laissant sa main se balader dans mes cheveux de façon habile. Quelques minutes plus tard, une douce lumière s'alluma dans la chambre à coucher de notre voisine. C'est là que nous avons remarqué qu'elle avait résolu le problème des rideaux de façon très simple : elle n'en avait pas mis. Sans vouloir être indiscrets, nous avons aussi noté que les deux murs

de sa chambre qui nous étaient visibles étaient recouverts de miroirs. Il était difficile de ne pas le remarquer, la fenêtre faisant presque la largeur de la chambre.

— Non seulement elle a un petit ami mais, en plus, ils aiment se regarder...

Notre voisine, Diane, entra dans sa chambre d'un pas lent, en suivant le rythme de la musique, et retira sa blouse.

— Bon ! voilà ! Tu vas pouvoir te rincer l'œil ! Mon Dieu, quels seins ! La garce... Qu'est-ce que ce sera quand je ne serai pas là ? Je saurai tout de suite où te trouver si tu ne m'accueilles pas à la porte dès mon arrivée !

Je croyais qu'elle ne faisait que changer de vêtements soit pour se mettre plus à l'aise, soit en prévision d'une sortie... Mais elle refit le chemin inverse, ne portant maintenant qu'une minuscule culotte, et revint en tirant son petit ami par le bras. Elle le poussa dans la chambre d'un petit geste câlin et enjoué et le fit asseoir sur ce qui semblait être une commode. Elle lui retint les poignets au miroir et se mit à lui couvrir le cou et les épaules de petits baisers furtifs, aguicheurs.

— Hum..., fit Steve, ça devient intéressant.

Je me contentai d'avalier ma salive...

Diane embrassait maintenant plus fougueusement le cou, les épaules, les bras, le torse, en glissant ses petites mains sur le corps velu de l'homme qui restait assis sans bouger. Tout à coup, elle le tira par les poignets, se retourna et le fit se tenir debout, devant elle. Puis elle lui fit signe du doigt de ne pas essayer de s'approcher d'elle. Nous pouvions le voir jusqu'à la taille, de la fenêtre, et presque tout le reste, par réflexion, dans le miroir. Diane grimpa sur la commode que l'homme venait de laisser libre et se mit à danser doucement au rythme de la musique.

Elle avait vraiment des seins à me faire pâlir de jalousie... et à faire rougir mon Steve jusqu'aux oreilles. Il la regardait, un peu timide mais fasciné, ne sachant s'il préférerait la regarder, elle, ou son reflet dans l'un des miroirs.

— Ça coûte moins cher que dans un bar..., fit-il remarquer, le souffle court et le regard fixe.

C'est à ce moment-là qu'il fit pivoter sa chaise de façon à pouvoir glisser son autre main le long de ma cuisse, en remontant plus vite qu'il n'en avait l'intention jusqu'à ma culotte. Diane, elle, dansait toujours, léchant à l'occasion ses seins volumineux et agaçant son ami en jouant avec sa culotte minuscule, un sourire narquois accroché aux lèvres. Elle en remontait les côtés sur les hanches, libérait ensuite son sexe et passait les doigts furtivement entre ses cuisses. Son copain se massait lentement au travers de son jean, obéissant et soumis, se

contentant de la regarder.

Steve, de son côté, avait entrepris de me caresser avec insistance. J'étais déjà très excitée. J'éprouvais une certaine (toute petite, en fait) culpabilité à regarder l'autre couple ainsi, mais je n'y pouvais rien : le spectacle était irrésistible. Je laissais Steve me caresser sans intervenir, m'occupant à peine de sa présence, ne faisant que savourer égoïstement les sensations qu'il me procurait. Je me savais moite, chaude, et les doigts que Steve glissait en moi trouvèrent rapidement leur cible. Il flattait, du côté coussiné de son doigt, un point minuscule très précis à l'intérieur de mon corps, qui déclenchait toujours le même résultat : un orgasme gênant de par sa promptitude et son intensité. L'ami de Diane se leva, retira ses pantalons en toute hâte, révélant un organe bien éveillé... et plongea leur chambre dans l'obscurité.

Nous avons poussé ensemble un soupir de déception mais Steve eut quand même la décence de continuer jusqu'à ce que je jouisse, ce qui arriva presque immédiatement. Je remarquai alors l'érection immense qui ornait son pantalon et dont je n'avais pas daigné m'occuper plus tôt... du fer ! Je ne pouvais tout de même pas le laisser dans cet état, le pauvre. J'étais aussi incapable de gaspiller une telle disposition. Je me mis à genoux devant lui et le glissai presque entier dans ma bouche. J'adore (sincèrement) lui accorder ce petit plaisir. Je le fais par amour pour lui, et pour moi aussi... J'adore ce sentiment de puissance que sa queue dans ma bouche me procure. Je suis alors le vrai maître de la situation, s'il en est. Je me mis à l'aspirer de ma bouche exigeante, glissant ma langue autour de lui comme dans un baiser passionné, l'embrassant profondément. Je sais que Steve en est un fanatique (quel homme ne l'est pas ?), aussi fis-je durer le plaisir. J'accélérai le rythme de mes caresses humides en l'engouffrant plus profondément jusqu'à ce que je sente sa résistance prête à l'abandonner. Je ralentis alors graduellement, m'amusant à le lécher, à le sucer. Laissant ma main prendre doucement la relève. Après un moment, je le happai de nouveau et recommençai le même petit jeu. Mes lèvres se resserraient autour de son membre qui durcissait toujours, tantôt douces, tantôt fermes mais toujours pressantes. Finalement, la quatrième fois, je le laissai jouir et m'asperger du fruit de mon travail...

Il n'y a rien comme le grand air ! Décidément, cet appartement promettait d'agréables soirées...

Quelques jours plus tard, je croisai Diane dans l'ascenseur. Je me sentis rougir en sachant très bien que je n'y pouvais rien et qu'elle me croirait sans doute, à tort, exagérément timide. Elle désirait savoir si nous étions bien installés, comment nous trouvions les alentours

jusqu'à maintenant. Elle me dit qu'elle avait toujours habité sur des étages élevés et me demanda comment je trouvais la vue...

Je rougis furieusement et fus heureuse de constater que nous étions arrivées à destination. Elle me gratifia d'un sourire chaleureux et partit de son côté.

C'était notre dernière journée de vacances... Ah ! comme les vacances avaient passé vite ! J'anticipais, avec crainte, le recommencement de la routine dès le lendemain matin. Pour profiter davantage de cette dernière soirée, Steve proposa d'aller au petit restaurant vietnamien qui se trouvait tout près de chez nous. Ce penchant pour la cuisine vietnamienne avait été notre premier goût commun. Nous y allions aussi souvent que nous le pouvions, sans pouvoir nous en lasser. Cette fois-là, encore, le repas fut délicieux, et ce nouveau restaurant à l'ambiance discrète et chaleureuse nous enchantait. La conversation se dirigea naturellement vers notre voisine et nous nous demandions si, par hasard, elle ne faisait pas tout ce manège en sachant que nous regardions.

— Mais non, disait Steve, comment pouvait-elle savoir que nous étions sur la terrasse ?

— Je ne sais pas... Mais même de notre chambre, on pourrait très bien voir.

— Non, j'ai...

Steve a une brève hésitation.

— J'ai fait le test et c'est trop loin. L'angle aussi n'est pas bon...

— Ah ! m'exclamai-je, feignant l'insulte. Il me semblait bien que tu t'arrangerais pour en tirer le maximum !

— Oh ! tu vas me dire que ça t'a choquée ou, peut-être, laissée indifférente ?

— Je n'irais pas jusque-là...

Nous nous sommes regardés et, tous les deux aux prises avec des souvenirs agréables, avons tout de suite eu la même idée : rentrer au plus vite.

En arrivant chez nous, je ne pris que le temps d'ouvrir les fenêtres et la grande porte de la terrasse. Je déleste l'air climatisé autant que Steve. La musique venant de l'appartement voisin me sauta immédiatement aux oreilles. Du hard-rock, cette fois. Je pris soin de ne pas allumer et chuchotai à Steve de venir au plus vite.

L'appartement de Diane était illuminé de plusieurs lampes de couleur. L'effet rappelait une scène de spectacle baignée de rouge, de bleu et d'ocre. Les corps s'étreignaient dans ce décor étrange, Diane et un homme, différent de la fois précédente. Elle était à genoux sur le sofa, les coudes appuyés au dossier. Son dos et ses fesses étaient offerts à un solide gaillard aux longs cheveux châains, bâti comme un

joueur de football.

— Viens dans la chambre, chuchota Steve, comme si nos voisins pouvaient entendre. Ils sont dans le salon, cette fois-ci, on les verra mieux de là-bas...

— Oui, oui. Je te suis.

La vue était meilleure, c'est vrai. Diane était toujours dans la même position mais le gars, qui plus tôt était immobile derrière elle, semblait maintenant explorer son corps dans ses moindres détails. Il se masturbait d'une main, et de l'autre, caressait Diane. Il la pénétrait de ses doigts exigeants devant, prudents derrière, puis passait sa langue sur ses fesses consentantes. Mais c'est la main avec laquelle il se masturbait qui me fascinait. Elle semblait imposante, de taille supérieure à la moyenne, mais ne recouvrait que la moitié de la longueur de son énorme pénis. Je n'en avais jamais vue d'aussi gigantesque ! Frénétiquement, Steve et moi avons retiré nos vêtements et j'ai pris place au bord de la fenêtre, dans la même position que Diane. Steve imitait l'homme, me caressant de plus en plus intensément. Finalement, je vis l'homme s'introduire en elle. Je me disais qu'une telle grosseur devait être douloureuse. Mais quel coup d'œil ! Il prit son temps, n'enfonçant qu'une petite portion à la fois. Diane devait l'attendre avec impatience car elle se rua vers lui, le forçant brusquement en elle. Steve avait fait la même chose. Il n'était pas dans les mêmes proportions que l'autre type mais ça m'allait très bien, du moment qu'il était là, derrière et en moi. Tout en les regardant, nous essayions de synchroniser nos mouvements aux leurs. J'étais fascinée par leurs corps luisants, souples et déchaînés. Les seins de Diane se balançaient au rythme endiablé de leur frénésie et je pouvais deviner malheureusement mieux que je ne pouvais la voir, l'énorme queue bandée s'enfoncer plus profondément en Diane à chaque coup.

L'homme accéléra son rythme et Steve le suivit. Je tressaillais sous les coups du ventre de Steve contre mes fesses, devant ceux de l'homme sur les fesses de Diane. Ils ralentirent en même temps, firent une pause en nous serrant les épaules et le cou, s'emparèrent de nos cheveux, puis reprirent de plus belle. Ils ont même eu l'air de jouir en même temps. Steve me fit asseoir au bord de la fenêtre et me lécha avec effusion, me fit jouir de sa langue une autre merveilleuse fois. Après, je n'aurais pu dire ce que les deux autres faisaient. Mon seul regret fut que, malgré l'intensité farouche, tout cela avait été un peu bref.

— Tu crois qu'on devrait arrêter de les regarder ? demandai-je à Steve le souffle encore un peu court.

— Pourquoi donc ? Je n'y vois rien de mal... Et entre ça ou un film, tu ne crois pas que le choix est facile ?

— Oui, surtout ceux que tu choisis... Eurrk !
— Pardon, madame, la prochaine fois, tu iras !
— Ce ne sera peut-être plus nécessaire, surtout si elle change de gars à chaque semaine... Puis, pour moi-même, « malgré que celui-là avait un certain je-ne-sais-quoi... »

Diane changeait effectivement de partenaire assez régulièrement. Le type aux cheveux longs retourna chez elle quelques fois mais nous arrivions toujours trop tard pour bien en profiter. Diane se contenta de celui-là (et comment !) environ deux semaines. Un soir, en arrivant à la maison, je les surpris en pleine dispute. Il partit peu de temps après en claquant la porte et nous ne l'avons plus jamais vu. Dommage...

Quelques jours suivant la fameuse dispute, je revins tôt du travail et rencontrai Diane sur le palier. Elle me confia qu'elle avait une soudaine envie de sangria et qu'elle allait en chercher. Elle me téléphona, quelques minutes plus tard, pour m'inviter à en boire avec elle. J'acceptai, Steve ne devant rentrer que bien plus tard. De plus, j'étais très curieuse, ne connaissant d'elle que quelques habitudes sexuelles...

Nous avons pris la sangria sur sa terrasse, en bavardant de tout et de rien. J'appris qu'elle avait été actrice, mais qu'elle avait abandonné ce métier devant l'incertitude de la réussite. Quant à ses petits amis, elle disait simplement avoir été, un jour, très malheureuse. Maintenant, elle ne perdait plus de temps. Si, après une semaine ou deux, le gars ne lui convenait plus, elle en trouvait un autre. Elle ajouta, sur le ton de la confidence, qu'elle refusait de rester trop longtemps avec le même homme, de crainte que le sexe ne devienne monotone. Je retins un petit sourire...

La fin de l'après-midi se passa agréablement, sur un fond de conversation plus ou moins superficielle, et je restai muette sur notre petit espionnage. Après avoir vidé quelques verres, qui m'avaient laissée dans un état plaisant et détendu, je pris congé, prétextant l'arrivée imminente de Steve.

J'entrai chez moi au son du téléphone. Steve me confirma qu'il arriverait bientôt, après avoir rencontré un dernier client. Je m'étendis sur le sofa avec un livre et m'apprêtais à commencer ma lecture, quand un air de jazz me parvint de chez Diane. Je regardai par la fenêtre du salon et vis Diane sur sa terrasse, une serviette autour du corps, les cheveux mouillés. Dans la lumière du crépuscule, je vis qu'elle n'avait pas pris la peine de se sécher et l'éclairage donnait à sa peau un reflet doré. Elle regardait droit devant elle, l'air absent, mélancolique. Elle s'étendit sur l'une de ses chaises longues, ferma les yeux et retira lentement la serviette qui la recouvrait.

Elle avait un corps magnifique... Je l'avais, bien sûr, déjà remarqué, mais la voir ainsi, seule, me permit de l'admirer sans contrainte. J'eus

la quasi-certitude qu'elle savait que nous regardions. Elle tourna son visage vers moi, me vit ou me devina sur mon sofa, et sourit. Elle saisit un petit arrosoir servant à abreuver ses géraniums et fit gicler un petit filet paresseux qui se déposa sur sa peau et qu'elle répandit, du bout des doigts, sur son corps voluptueux. La brise, sur sa peau mouillée, la fit frissonner. Elle ferma les yeux, en flattant tendrement les pointes durcies de ses seins. Je pouvais voir, sans peine, sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration, deviner les frissons sur ses bras, ses épaules, son ventre. Diane releva les bras et se massa le cou, descendit sur sa gorge et laissa enfin reposer ses mains sur sa poitrine, en un geste lent, dans un regard nostalgique. Ses seins semblèrent apprécier ce contact, leurs pointes se redressant davantage, afin de permettre aux longs doigts de Diane de les pétrir avec plus d'insistance.

Je n'avais jamais été attirée ou excitée par une femme, et je ne peux pas dire que je l'étais vraiment par Diane. Mais son attitude désinvolte, sensuelle, et son corps sublime firent naître en moi une excitation brutale. Je n'avais aucune envie de la toucher, de faire l'amour avec elle. Je prenais seulement conscience de mon corps, de sa soif de caresses particulières. Je la regardais et m'imaginais à sa place, substituant mon corps au sien pour goûter les caresses qu'elle s'infligeait. Je me déshabillai en la regardant, ressentant confusément qu'elle me voyait, mon corps me forçant à ignorer la signification ou la portée d'un tel comportement. Je pris la même position qu'elle et posai les mains sur ma poitrine, beaucoup plus menue mais toute aussi accueillante...

Elle s'était toutefois enhardie et ses doigts emmêlaient maintenant sa toison entre ses cuisses dorées. Elle écarta les jambes et ses ongles s'enfoncèrent dans la chair douce de ses cuisses, laissant des marques que je devinai par celles que laissaient mes ongles sur mes cuisses. Les longs doigts de sa main gauche écartèrent ses lèvres moites tandis que ceux de sa main droite s'humectaient de salive, sa langue et sa bouche les léchant doucement. Ses deux mains finirent par se rejoindre et entreprirent la conquête de son intimité. Ses doigts s'affairaient très lentement, épousant les formes de son sexe que je savais ruisselant, taquinant son clitoris et l'entrée maintenant luisante de son vagin. J'éprouvais quelque difficulté à suivre son rythme lent, mon excitation me rendant impatiente. Mes séances de masturbation se déroulaient généralement plus rapidement, résultant de poussées d'excitation soudaines et nécessitant une libération rapide. Diane m'apprenait enfin à m'offrir plus qu'une jouissance momentanée. Je prenais conscience des réactions de mon corps à une stimulation douce et à une lenteur presque exaspérante. Elle accéléra, d'abord imperceptiblement, puis presque frénétiquement. Son visage exprimait

sans retenue ce qu'elle ressentait : son sourire vague avait fait place à un air de concentration intense pour ensuite se crispier. Elle arrêta soudain, forçant ses deux mains à retourner vers sa poitrine, les jambes bien serrées l'une contre l'autre. Son visage se détendit presque aussitôt. Elle se permit, après une brève pause, de reprendre graduellement le cours de ses plaisirs, les bras croisés aux épaules et simulant une chaude étreinte avec un partenaire invisible.

D'un geste hésitant, elle descendit vers son ventre, puis plus bas, et recommença à se caresser rêveusement, ses deux mains unies dans ce tendre assaut. Je crois qu'elle n'avait pas encore joui. Je me sentais tellement proche d'elle, à ce moment-là, que j'étais convaincue qu'elle n'aurait pu jouir sans moi. Je recommençai à me caresser en même temps qu'elle pour la suivre dans son ascension, la regardant se mordre la lèvre inférieure, captivée par le reflet du soleil couchant sur les gouttes d'eau recouvrant son corps. Je sentais mon ventre palpiter, la jouissance imminente et inévitable, quand Steve fit son entrée.

Il me regarda un moment et demeura silencieux. Il ne fit que s'approcher pour voir ce que je regardais si intensément et ce qui m'avait mise dans un tel état. Je vis son pantalon se gonfler immédiatement.

— Viens...

J'arrêtai mes caresses et constatai que Diane avait vu Steve arriver. Elle ralentit aussi, attendant la suite. Il vint s'agenouiller à mes pieds, m'embrassant les jambes, les cuisses...

Quand sa langue glissa sur mon sexe, je pus à peine retenir mon cri. Je me sentais tendue, prête à exploser. Diane, elle, accéléra. Sa tête se secouait d'un côté, puis de l'autre. Elle se releva et s'agenouilla sur sa chaise, les jambes écartées, le dos arqué. Elle saisit l'un de ses seins et le tira jusqu'à ses lèvres, alors que sa main s'activait plus vite, plus furieusement que jamais. Je sentais qu'elle allait jouir d'une seconde à l'autre et je voulais partager cet instant avec elle. Je m'abandonnai aux caresses urgentes de la langue de Steve et l'implorai. Il remonta sa main vers moi et me pénétra de ses doigts, laissant toujours sa bouche m'inonder de plaisir. Quand Diane lâcha son sein magnifique pour laisser ses mains la faire basculer dans l'orgasme, je jouis si fort que mon ventre se secoua pendant ce qui me parut une minute entière. Diane s'était étendue de nouveau, frémissante. Steve ne put attendre plus longtemps et entra en moi, avec violence. Il m'empala de toutes ses forces, glissant à l'intérieur de mon corps sans résistance aucune et avec acharnement. Je me soulevai du sofa pour pouvoir m'asseoir sur lui, le guider en moi et lui imposer mon rythme. Je l'engouffrai le plus profondément possible et restai là, sans bouger, laissant les muscles de mon ventre le masser amoureusement. Il se laissa faire un moment puis me renversa sur le sofa, ramenant mes jambes sur ses épaules. Il

me défonça brutalement jusqu'à ce qu'il explose enfin...

— Et, maintenant, tu crois toujours qu'elle ne sait rien ?

— Non...

— C'est vraiment une belle façon de m'attendre...

— Tout le plaisir est pour moi !

Deux semaines s'écoulèrent, sans nouvelles de Diane. En fait, nous n'avions vu personne chez elle depuis cette fois-là. Nous étions très déçus, Steve et moi, d'autant plus que la dernière fois avait été plutôt palpitante. Quand nous faisions l'amour, maintenant, nous tentions de l'apercevoir ou, du moins, de discerner sa présence. Mais, en vain.

Me rendant au travail, un bon matin, je rencontrai le concierge qui m'apprit que Diane nous quittait. Il me demanda si je connaissais quelqu'un qui pourrait être intéressé par son appartement. Je lui répondis que non, mais que j'allais en parler à Steve. J'étais triste et je savais que Steve le serait aussi. Finies nos petites soirées d'observation... On n'a pas tous les jours la chance d'avoir de tels voisins !

Nous en avons largement profité, mais devons malheureusement nous rendre à l'évidence. Nous avons d'ailleurs pas mal rigolé les semaines suivantes... regardant tous ces gens visiter l'appartement. Nous essayions de les imaginer se conformant à ce que Diane nous avait offert si généreusement. Le couple dans la soixantaine qui se regardait à peine et qui avait paru scandalisé par les miroirs de la chambre à coucher ? Non, sûrement pas ! Le gros barbu avec son minuscule caniche ? Assurément pas. La dame seule et ses trois chats ? Ça m'étonnerait. La mère et son fils, adolescent, qui se chamaillaient sans arrêt... non. Le couple dans la trentaine, qui se tenait par la main et avait des allures de jeunes mariés ? Tiens, tiens...

Ce sont eux, en fin de compte, qui emménagèrent. Nous n'avons jamais revu Diane, même pas la journée où un énorme camion est venu chercher ses affaires. Quelques jours plus tard, nous les avons invités à prendre le café. Ils arrivèrent fatigués, l'air un peu hagard.

— Excusez-vous, on vient tout juste de s'installer. Quel travail... Et ces fenêtres ! Oh ! c'est joli comment vous les avez décorées.

— Oui, on s'est cassé la tête nous aussi. Mais la vue en vaut la peine...

Après avoir bavardé quelque temps, ils retournèrent chez eux. Ils étaient mignons et venaient à peine, comme nous nous en doutions, de se marier. Steve regardait l'appartement d'un air songeur. Son regard se posa sur ma petite robe et ses yeux devinrent brillants. Il avait l'air d'un gamin.

— Tu es fatiguée ?

— Ça dépend pourquoi...

— J'ai une idée...

Sur ce, il ouvrit tout grand les rideaux, mit un disque de blues et alluma nos deux lampes préférées qui diffusaient une douce lumière ambrée. Nous avons entendu nos nouveaux voisins sortir prendre l'air sur leur terrasse.

Steve s'approcha de moi et commença à me mordiller les oreilles et le cou.

— Mais, qu'est-ce que tu fais ?

— Si on leur souhaitait la bienvenue ?

Et il m'entraîna plus près de la fenêtre...

Impulsion féminine

J'ai toujours été très malchanceuse en amour. Depuis que je suis en âge de m'intéresser aux hommes, j'ai toujours eu une tendance à hyperrationaliser, décidant à l'avance, au lieu de simplement ressentir, mes moindres besoins et désirs. Si, par malheur, mon amour du moment ne correspondait pas tout à fait à ce que j'attendais de lui, je m'en débarrassais sans chercher plus loin. Si, au contraire, il était conforme à ce que je recherchais, il devenait subitement beaucoup trop prévisible et je m'en lassais (préférant m'en débarrasser sur le-champ plutôt que d'étirer une situation qui ne mènerait nulle part). Je vécus ainsi la majeure partie de mon adolescence, ma glorieuse vingtaine ainsi qu'une bonne part de ma trentaine insatisfaite. Ce n'est que tout récemment que je me mis à entrevoir la triste (et combien démoralisante) possibilité qu'il n'y avait peut-être pas, du moins sur cette planète, d'homme idéal.

Cette perspective, quoique encore au stade hypothétique, fut très dure à avaler. Je m'étais convaincue, au fil d'aventures plus décevantes les unes que les autres, que je méritais ce qui se faisait de mieux dans le genre mâle et que j'allais, forcément, trouver le mien, ma douce moitié, celui qui m'irait comme un gant. Ma mère m'avait tant répété que je le saurais instantanément, quand je rencontrerais le Véritable Amour... J'attendais, à chaque nouvelle rencontre, les palpitations et les révélations de toute espèce (des crampes d'estomac aux signes plus ésotériques comme les coups de tonnerre et les éclairs révélateurs), me répétant inlassablement que la prochaine fois serait peut-être la bonne.

Mais voilà... la prochaine fois n'était jamais la bonne. Elle était, en fait, presque toujours pire que la précédente. Ce manège continua encore plusieurs années que je passai à me morfondre et à assister, avec un sentiment d'impuissance enrageant, à l'apparition de mes premières rides. Je m'obstinais à être positive, à croire aux miracles, mais je dus finalement me rendre à la triste évidence : ce que je recherchais n'avait pas encore été conçu par Dieu ou par quiconque avait placé la race humaine sur la terre.

Ce n'était pourtant pas si complexe, me disais-je. J'avais, depuis longtemps, dressé une liste des qualités les plus importantes que devait posséder un homme pour entrer dans ma vie. Ces critères étaient, somme toute, assez élémentaires. J'avais et j'ai encore une image très positive (ce que je considère justifié) de moi-même, me permettant d'exiger un certain nombre d'attributs avant d'accorder

mes faveurs.

C'est donc avec soin que j'avais répertorié une série de préalables et je les avais même rédigés soigneusement dans un cahier afin de pouvoir les mémoriser. Tout ça dans le but d'éviter, après quelques soirées passées avec un candidat décevant, d'avoir à me faire l'éternel reproche : j'aurais dû le savoir ! Pour être juste, je devrais plutôt dire que j'en trouvais quelques-uns, à l'occasion, qui rencontraient certaines de mes exigences. Mais il y avait toujours quelque chose qui clochait. Ou bien il oubliait que je détestais le brocoli et m'en préparait trois soirs de suite (dommage pour le reste du repas qui était convenable et qu'il m'avait préparé avec amour sans que j'aie à lever le petit doigt !), ou alors il me faisait enrager en m'offrant des roses rouges alors que je préfère les blanches et que j'avais été très claire sur ce point. Ils le font exprès, ou quoi ? Enfin...

Après avoir réfléchi à la situation pendant de longues nuits, que je passai en compagnie du petit castor garnissant le manche de mon vibreur favori, j'ai finalement trouvé la clef de mon problème. Je devais impérativement cesser de chercher l'Homme parfait. Il fallait que j'abandonne coûte que coûte l'idée que je pourrais trouver, parmi les simples mortels, un homme qui comblerait tous mes désirs et me rendrait totalement heureuse.

J'entrepris donc, sur-le-champ, une fouille systématique. J'épluchai soigneusement tous mes carnets d'adresses (courants et antérieurs) et enquêtai auprès de mes connaissances, de mes copains et copines et de mes collègues de travail. Bref, j'ai fait travailler ma petite cervelle dans le seul but de trouver des candidats potentiels (quoique toujours imparfaits, bien sûr) et j'ai fini par en choisir... trois. Comprenez bien... les circonstances ne me laissaient guère le choix. De plus je ne fais, à ma connaissance, de mal à personne... et, à moi, énormément de bien. Et, ironie ultime, je les ai rencontrés tous les trois le même jour. À différents moments de la journée et dans divers contextes, bien sûr, mais ce soir-là en me mettant au lit, j'avais enfin la possibilité d'anticiper des perspectives intéressantes. Ce n'est que maintenant que je réalise ce que je peux en faire...

Les trois hommes de ma vie, du moins pour le moment, sont merveilleux. Ils réussissent à me combler émotivement et sexuellement comme jamais je ne l'aurais cru possible. Ils n'ont rien en commun et c'est ce qui fait leur charme. Ils se complètent à merveille et n'ont pas idée de la place qu'ils tiennent dans ma vie.

L'un d'eux, Denis, évoque une valse tendre et touchante, romantique et solide. Je l'ai rencontré au supermarché. J'ai tout de suite compris, en examinant le contenu de son panier, qu'il vivait seul. Mais, attention ! pas de surgelé pour lui ! Rien de luxueux, non plus, mais je devinai qu'il se débrouillait bien dans une cuisine et j'avais

tout à fait raison. Ça s'est passé d'une façon assez spectaculaire et cocasse. Il avait les bras chargés de fromages de toutes sortes (pourquoi n'approchait-il pas son panier ? Je n'ai pas pensé à le lui demander...), de cartons de lait, d'œufs et de beurre. Il avait l'air si absorbé ! Tout concentré qu'il était à consulter sa liste d'achats, il a trébuché sur mon panier, cassant deux œufs, répandant ses paquets et rougissant jusqu'aux oreilles.

Nos regards incertains se sont croisés un moment, puis nous avons pouffé de rire en même temps. Il m'avoua qu'il était nerveux parce qu'il recevait, ce soir-là, sa mère et son nouveau mari pour la première fois. Il m'invita tout de suite à aller prendre une glace à la nouvelle crèmerie. Après quelques heures de conversation facile, il me demanda si je voulais lui sauver la vie en étant présente à l'affrontement. J'acceptai volontiers et passai une excellente soirée.

Notre relation mit environ une semaine à se concrétiser. Le temps qu'il me fallait pour soupeser ses qualités et ses défauts. J'en vins à la conclusion qu'il remplirait très bien son tiers du marché. Il est parfait cuisinier et me prépare régulièrement de merveilleux repas archiromantiques. Il m'apporte, ou me fait livrer tous les trois jours, de ravissantes roses blanches (je n'ai pas eu besoin de le lui répéter, à lui !). Denis adore le cinéma et est l'un de ces hommes trop rares (mais combien émouvants !) qui savent encore verser quelques larmes devant un film triste ou touchant. Il s'attendrit de façon charmante sur mon sort : à chacun de nos rendez-vous, après m'avoir attentivement écoutée raconter ma pénible journée, il masse tendrement mon dos, mes épaules et mon cou avec des doigts de fée. Quand nous nous rencontrons chez moi, il arrive quelques heures à l'avance et lave la vaisselle, me fait couler un bain chaud débordant de bulles et m'accueille avec un dry Martini préparé à la perfection.

À chacune de nos rencontres, avant le premier baiser, il me regarde droit dans les yeux et me dit d'une voix douce et émue que je resplendis toujours davantage. Il adore (ou prétend adorer) mon corps sensuel (soyons franc, je pourrais perdre un ou deux kilos) qu'il traite et caresse comme s'il s'agissait d'un fin bijou ou d'une étoffe des plus précieuses.

Quand Denis me fait l'amour, c'est avec des gestes lents et affectueux, caressant et embrassant chaque parcelle de ma peau de ses lèvres douces. Il s'assure toujours que l'atmosphère soit parfaite : quelques bougies ici et là, musique douce et discrète, draps de satin. Il prend de longs moments à faire monter en moi un délicieux plaisir. Il est peut-être un peu trop tendre parfois... mais ce n'est pas très grave. J'essaie de le voir lorsque j'ai surtout besoin de cette tendresse et d'affection. Son membre est plutôt petit... mais il sait en user comme un virtuose. Il se glisse en moi presque timidement après s'être assuré

que j'ai atteint un niveau d'excitation convenable. Et il me fait l'amour en me regardant droit dans les yeux, me murmurant des mots d'amour fiévreux.

Avec Denis, je me sens femme, belle et désirable. Il sait s'adapter à mon irritabilité passagère et à mes crises de larmes imprévisibles sans poser de questions ni faire de remarque. Il est le premier homme à qui il n'est pas nécessaire de tout expliquer. Ce qui, en l'occurrence, implique, dans le premier cas, de me foutre la paix et, dans le second, de me consoler. Sa souplesse lui permet de s'adapter à mes sautes d'humeur et à mes changements d'avis constants (la versatilité est un attribut féminin auquel je tiens particulièrement). De plus, il sait écouter toutes mes confidences, d'une oreille attentive et bienveillante. Dans ses bras je dors comme un bébé, sachant toujours que je n'ai rien à craindre. Je me réveille toujours fraîche et dispose, ayant au cœur une légèreté très agréable qui me permet de passer une journée parfaite, gardant mes forces et mon énergie pour... Rico.

Là, c'est une tout autre histoire... Rico est un superbe mulâtre de Jamaïque. Sa peau a la couleur d'un café bien corsé mélangé avec un nuage de crème onctueuse et son corps puissant respire la vie passée au grand air et les durs travaux manuels. Il est immense ! Il me dépasse de deux bonnes têtes et est tout en muscles. De plus, ce qui ne gêne rien, il a hérité plus du Noir que du Blanc entre les jambes (eh oui ! ce ne sont pas que des histoires...).

Rico est une bête sauvage avec juste assez de douceur, de classe et de charme pour en faire l'escorte parfaite. Mais je ne lui demanderais jamais de soutenir une conversation le moins profondement : il serait incapable de se débrouiller très longtemps. Toutefois, quand j'ai des sorties, c'est sans hésitation et avec fierté que je me pavane à son bras ! Il est plus jeune que moi – c'est plutôt évident – mais c'est le moindre de mes soucis. À toutes les réceptions auxquelles il m'accompagne, j'ai pu constater les effets dévastateurs de la sensualité brute qui émane de lui. Je n'ai encore jamais vu personne (homme ou femme de tout âge) qui ne soit troublé par son charme. La plus grande qualité de Rico ? Son ardeur masculine qui n'a pas diminué avec le temps. Il en a même à revendre et je serais très étonnée de le voir perdre goût à la chose, comme certains de mes amants précédents (quoiqu'il soit peut-être encore un peu tôt pour confirmer ce point...)

Même les épouses de certains de mes clients pleins aux as, ces femmes dans la soixantaine passant leurs journées à s'occuper d'œuvres de charité et de leurs caniches, ont, pour des périodes allant de quelques secondes à quelques années, l'envie irrésistible de tout laisser tomber (domaine, Mercedes, bijoux, TOUT !) pour passer une nuit avec lui. Et peut-être le font-elles, après tout... Rico, c'est le désir pur, les sens en pleine effervescence, un magazine porno incarné, une

sexualité brutale et palpable. Mais j'y reviendrai...

Étienne, quant à lui, c'est mon père, mon mentor, mon idole. Et moi, je suis sa petite princesse, son cadeau du ciel, sa muse. Étienne vit une cinquantaine épanouie. Il a toujours connu l'opulence et la partage allègrement avec moi. Il y prend un plaisir évident et presque pervers... Chaque soirée avec lui est d'un luxe fou et d'un chic extrême. Il me fait des cadeaux somptueux et m'offre des tenues dignes d'une vedette de cinéma pour chaque sortie.

J'ai rencontré Étienne par le biais de mon travail. J'avais proposé à ses associés une campagne publicitaire de mon cru : agressive, provocatrice, innovatrice et extrêmement coûteuse. Ses conseillers lui avaient suggéré d'attendre d'autres propositions moins onéreuses, mais il avait tout de suite été séduit. Il avait insisté pour me rencontrer et c'est durant le lunch qu'il m'a fait sentir, sans équivoque, qu'il désirait me revoir. Et pas pour discuter de sa prochaine campagne... J'ai adoré ma première soirée avec lui. Repas gastronomique dans un des restaurants les plus chics de la ville, promenade au clair de lune le long de la rivière, cognac chez lui, et tout le reste...

Il m'a avoué qu'il était un fanatique des plaisirs innocents. Il voit la femme comme une reine qui devrait régner impitoyablement sur ses sujets, mâles en l'occurrence. Derrière l'homme d'affaires craint et respecté, le géant impitoyable et le patron intransigeant se cache un être soumis, prêt à se plier à tous mes caprices. Une fois, il me supplia de le punir de m'avoir imaginée dans des poses suggestives durant la journée, et dans d'autres scènes du genre. Dès la première nuit, j'ai tout de suite compris ce qu'il attendait de moi. Ayant revêtu mon plus joli jupon de dentelle et des bas assortis, je les ai utilisés pour lui attacher solidement les poignets et les chevilles à l'immense lit d'eau. Je l'ai ensuite torturé de longs instants, le regardant bander fièrement de plus en plus jusqu'à une taille que ni l'un ni l'autre ne soupçonnait !

Il désirait être puni et je ne pouvais pas le priver de ce plaisir. Étienne est le genre d'homme qui déteste se faire refuser quelque chose d'alléchant. J'ai donc exigé qu'il me fasse jouir plusieurs fois, en n'utilisant que sa langue et un seul doigt... Il faisait de son mieux... le pauvre chéri ! Il n'était pas question qu'il se touche avec son autre main et je me refusais même à le frôler (je devais, en effet, me concentrer afin de résister le plus longtemps possible à ses caresses). J'eus pitié de lui après mon quatrième orgasme (de plus, agenouillée au-dessus de sa tête, mes genoux commençaient à souffrir et mes jambes à fléchir...). Je n'ai eu qu'à l'effleurer de ma langue humide pour qu'il jouisse sur mon visage en un torrent libérateur.

Avec Étienne je me sens forte, autoritaire et sûre de moi. Tout ce

que je lui fais lui plaît... les surprises, les nouvelles expériences et les fantasmes les plus farfelus. Je peux me laisser aller à n'importe quelle fantaisie, n'importe quel caprice. Je sais maintenant, après quelques semaines passées avec lui, attendre le bon moment pour le rencontrer. J'attends les soirs où je me sens forte et arrogante ou bien ceux où je désire me faire gâter... Et je ne le vois pas lorsque j'ai envie que quelqu'un d'autre fasse tout le travail... Étienne m'adore et me perçoit comme étant parfaite. Tel un aveugle, il ne distingue pas mes rares défauts... Et puis, il est beaucoup trop fier pour m'imposer quelque contrainte que ce soit. Jamais de crises de jalousie, car il sait très bien qui est le maître et que ma vie privée ne le regarde pas.

Bref, tous les trois ont d'immenses qualités, chacune aussi importantes les unes que les autres. Je peux ainsi profiter d'une alternance merveilleuse sans jamais me lasser et choisir selon le genre de soirée que j'ai envie de passer. Je ne décide jamais rien à l'avance, attendant à la dernière minute avant de choisir, sachant très bien qu'ils seront, ou se rendront, disponibles au moindre signe. Mais avec Rico, c'est un peu différent.

J'ai passé une douzaine de nuits, environ, avec lui jusqu'à maintenant. Chacune m'a laissé un souvenir indélébile en plus de multiples endolorissements temporaires et franchement exaltants.

Rico est le seul qui me fasse languir, me laissant toujours m'inquiéter quelque temps avant de s'avouer disponible. C'est pourquoi je n'en abuse pas trop. Je l'ai rencontré au centre de conditionnement physique. La première fois que je l'ai vu, je me demandais si je rêvais. Il ne pouvait être possible qu'un homme (et non un dieu) puisse exhaler tant de sexualité sans être carrément vulgaire (ou homosexuel). Son corps était couvert de sueur, sa peau foncée luisant comme un métal poli à l'excès. Je suis restée en pâmoison quelques instants avant de reprendre possession de mes moyens... et d'aller au plus vite revêtir quelque chose de plus avantageux. Après une brève enquête auprès des entraîneurs de l'endroit (quelques-uns étant d'ex-amants qui voyaient trop bien où je voulais en venir), je sus qu'il avait été mannequin pendant quelques années. Ce qui lui avait permis de vivre sa passion, le saxophone, sans s'inquiéter financièrement. Il n'avait nullement l'intention d'en faire une carrière. Il adorait seulement en jouer et pouvait se permettre d'accompagner d'obscurs orchestres de jazz de temps à autre. Le reste de son temps ? Il le passait à entretenir son corps (et comment !), à skier l'hiver et à faire de l'alpinisme l'été.

Il a rapidement constaté l'effet qu'il me faisait (je ne pouvais m'empêcher de le dévorer des yeux) et, oh miracle !, c'est lui qui vint me saluer à la sortie du gymnase. Nous avons parlé de tout et de rien plusieurs minutes et nous sommes quittés sans que rien d'important

n'arrive. Les choses en sont restées là durant quelques semaines. Il était toujours très gentil, poli et discret à sa façon. Je me disais qu'il devait avoir des dizaines de petites amies, sans toutefois me décourager.

C'est l'après-midi de la panne d'électricité que tout est arrivé... Je dois avouer que je démontrais, depuis cette rencontre, un intérêt considérable pour l'exercice. Pas que j'étais paresseuse auparavant, non... Mais, tout à coup, je redoublai d'efforts (comme c'est étrange !). Cet après-midi-là, j'avais même quitté le bureau plus tôt pour être au gymnase à l'heure où je savais Rico présent. L'endroit était presque désert, mais il était là, dans toute sa magnifique masculinité. Arrivés en même temps, nous faisons nos exercices à un rythme égal (quoiqu'il dût ralentir subtilement pour me permettre de le suivre). Tout allait pour le mieux et nous avions convenu de nous rejoindre en bas, tout de suite après, pour prendre un breuvage. C'est en me rendant à la douche que, tout à coup... le noir total. L'édifice est plongé dans les ténèbres...

Je reste figée au vestiaire, mon maillot à moitié retiré, attendant la suite. Quelques instants plus tard, un entraîneur nous demande de nous rendre à l'entrée et de cesser notre entraînement pour ne pas risquer de se blesser. Il frappe à la porte du vestiaire, demandant s'il y a quelqu'un.

— Je me change et je descends tout de suite, lui répondis-je.

C'est alors qu'une voix retentit, annonçant qu'il ne s'agit pas d'un fusible mais bien d'une panne qui ne sera pas réparée avant quelques heures. Et Rico qui m'attend ! Je décide de prendre une douche rapide, quand même, avant de le rejoindre. À peine déshabillée, j'entends des pas feutrés qui se dirigent vers moi. Mon cœur bat à un rythme effréné mais, feignant l'assurance, je parviens tout de même à demander :

— Qui est là ?

Sans répondre, Rico me soulève de terre et, me tenant solidement les cuisses, murmure :

— Ce n'est que moi. Tu veux que je te laisse ?

Demeurant silencieuse, mes mains saisissent ses épaules herculéennes de toute leur force (il était temps !) et ma bouche se referme sur les muscles de son cou puissant. Ses longs cheveux emmêlés chatouillent mes épaules, mes seins. Je me sens si petite dans ses bras ! Il me dépose par terre, met un doigt sur ma bouche pour me faire taire (comme si j'allais protester !) et, me tenant par la main, m'entraîne vers la sortie du vestiaire. Je suis nue, mais je m'en fous complètement.

La salle d'exercice est déserte et seules quelques lampes d'urgence l'illuminent d'un pâle halo rougeâtre. Les miroirs reflètent à peine nos

deux silhouettes : une naine et un géant. Le géant dépose la naine sur le banc d'exercice incliné et se penche sur elle, leurs corps emmêlés à quarante-cinq degrés. Je suis étonnée de la douceur de ses lèvres, de la fraîcheur de son haleine. Mais je n'y pense pas très longtemps. Sur mon bassin, je sens avec joie l'enflure rigide qui se forme, laissant présager une agréable surprise. Il est lourd, insistant et sa queue me fait délicieusement mal. Je laisse sa langue explorer ma bouche avide, lécher mon cou, mes petits seins. Agrippant l'extrémité du banc, Rico fait glisser son corps le long du mien, m'écrasant, descendant le long de ma poitrine et de mon ventre, pour remonter vers ma bouche. Sa peau est salée, elle a un goût d'amande et de fruit frais.

Il me soulève de nouveau et m'emmène, comme si je n'étais qu'une petite fille d'un poids négligeable (quelle adorable sensation !) sur un autre banc. Il est horizontal et muni de supports. Je sens mon corps glisser jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le bas de mon dos contre le banc. Je m'empare de la barre au-dessus de ma tête, afin de ne pas tomber. Je ne veux pas deviner ce qui m'attend. Je désire y assister comme une spectatrice, comme une voyeuse. En tournant la tête de côté je peux voir Rico, son corps sublime découpé dans le miroir, s'agenouiller devant moi, écarter mes cuisses et me regarder. Regarder mon corps offert sans la moindre résistance. Ses deux larges mains sur ma peau me font frissonner. Ses deux pouces massent doucement l'intérieur de mes cuisses, remontant imperceptiblement, centimètre par centimètre. J'attends avec impatience que ses pouces puissants se posent enfin sur mon sexe déjà moite. Mais il l'évite, préférant le contourner. Il le masse au-dessus, au-dessous, l'ouvre et le referme, rapprochant mes lèvres sans me donner ce que j'attends. Je sens le liquide perler... D'un doigt trop timide il s'en empare et le porte à ses lèvres, poussant un petit grognement satisfait. Mes grognements, à moi, sont plutôt insatisfaits, impatients. Il le devine et ses pouces viennent écarter cette partie cachée de mon corps, l'exposant à son regard et à l'air frais. Il ne bouge pas et semble réfléchir. Alors que je ne l'espérais plus sa langue s'enfonce en moi, accompagnée d'un doigt inquisiteur qui me fait soupirer d'aise.

Le miroir me renvoie l'image d'une femme cambrée sur un banc trop dur et en proie à un désir puissant. Je suis bien décidée à le laisser continuer ce qu'il a commencé... Son doigt s'enfonce en moi, sans merci, et sa langue efface à mesure toutes mes larmes. J'ai envie de hurler, mais le risque est trop grand (nous ne sommes peut-être pas seuls). Je n'ai qu'une idée en tête : le saisir à pleines mains. Je veux voir s'il est aussi alléchant que je le croyais et je veux l'enfouir au plus profond de moi. Devenir sa proie... Comme s'il lisait dans mes pensées Rico retire son short, récompensant mon attente d'une queue formidable, gigantesque, luisante. Mais je ne suis pas au bout de mes

peines... Il appuie le bout de sa queue contre moi, fait mine d'entrer, s'humecte et se retire. Il refait ce manège trois fois et se relève.

Puis il apporte une autre barre et la dépose à l'autre bout du banc. Après avoir fait glisser mon corps, il fait passer mes jambes sur la barre, ne laissant encore que mes fesses dépasser, suspendues dans le vide. Il s'agenouille enfin devant moi et, d'un même geste, comme si sa queue était déjà guidée, il glisse tout entier en moi me laissant impuissante devant l'assaut. L'image que j'aperçois tout à coup me semble étrange : allongée sur le dos, les bras agrippant une barre au-dessus de ma tête, l'arrière des genoux appuyés sur une autre, je suis juste à la bonne hauteur pour subir, sans défense, l'attaque de mon nouvel amant. Et qui voudrait se défendre ? Il est immense ! Probablement la plus grosse queue que j'aie jamais eue en moi. Je suis remplie, défoncée, étirée. Même à genoux, il me domine d'une bonne hauteur. Je sens chaque soubresaut se répercuter dans mes reins et mon ventre s'engourdit. Alors que je doute pouvoir le supporter plus longtemps, il me caresse allègrement, au rythme de sa queue. Ne me laissant nul autre choix que de jouir sans retenue... Mais cela ne lui suffit pas. Je comprendrai plus tard que Rico ne faisait, à ce moment-là, que réchauffer ses muscles.

Devant l'un des nombreux miroirs, se trouve un appareil pour exercer les biceps : un petit siège devant lequel un coussin, environ de la hauteur de ma taille, attend patiemment que quelqu'un en fasse bon usage. Rico me fait agenouiller sur le siège, les fesses bien hautes et le haut de l'abdomen appuyé sur le coussin, de façon à ce que mes seins soient bien appuyés et libres à ses caresses. Je me fais face. Je peux voir mon regard vague, mes lèvres humides et mes épaules couvertes de sueur. Il s'approche derrière moi, l'arme pointée, et me pénètre de toutes ses forces. Mon ventre cogne contre le coussin, mes seins se soulèvent et tremblent à chaque coup. Est-ce vraiment moi, là, devant ? Je ne me reconnais plus. Je suis telle une spectatrice, regardant un film des plus suggestifs, et dans lequel (enfin !) l'héroïne ne feint pas. La fille devant moi s'empare de ses seins, les caresse douloureusement tandis que, derrière elle et de plus en plus furieusement, le géant s'enfonce, se retire, la pénètre davantage en une danse effrénée. Elle sent un autre orgasme s'annoncer : sa tête frissonne, son ventre est pris d'une vague de chaleur subite et ses muscles se contractent. Elle se hâte et tente, tant bien que mal, d'atteindre ses cuisses, sachant qu'au premier contact de son doigt humide elle vibrera d'un orgasme brûlant. L'homme la devine et veut la faire patienter. Il ralentit... Elle soupire et le supplie de continuer. Il la soulève et ses jambes se nouent à la taille de l'homme qui l'empale plus brutalement. C'est lui qui, dans un geste ultime, dépose un doigt rugueux sur son sexe enragé. Il la sent couler, le barrage céder et il

succombe à son tour.

Mais quelqu'un monte l'escalier, armé d'une lampe de poche. Les deux amants se faufilent au vestiaire, continuant leur étreinte sous la douche.

Rico part de son côté, me laissant m'habiller. Nous nous quittons après un dernier baiser, presque chaste. Il me fait languir trois jours. Celui-là... je ne lui permettrai pas de penser que je l'attends et que j'en rêve.

Après cette première épreuve qui me parut une semaine, nous nous somme vus presque tous les jours. Denis et Étienne étaient inquiets... les pauvres amours. Je ne leur ai rien dit, n'ayant pas d'explications à donner. D'ailleurs, après une dizaine de jours, j'avais envie de la tendresse de Denis.

Je lui téléphonai, lui assurant que je ne l'avais pas oublié et que je souhaitais le voir. Il m'attendait avec un joli bouquet de roses blanches... Un dîner copieux mijotait à la cuisine et la table était ornée de chandelles. Il ne m'a pas questionnée au sujet de ma disparition, se contentant de me dire qu'il s'était inquiété, craignant que quelque chose de fâcheux me soit arrivé. Nous avons passé la soirée à siroter du vin au salon, nous relaxant aux sons d'une douce musique. Puis nous avons dormi dans les bras l'un de l'autre, sans faire l'amour (à vrai dire, j'étais assez endolorie...). Ce fut merveilleux...

Plus tard Étienne m'emmena au théâtre... à New York. Nous avons pris l'avion de sa compagnie. Un week-end de jeunes mariés... Puis ce fut les musées, les grands magasins où il a dépensé une fortune. Dans l'un des hôtels les plus chers de la ville, nous avons exploré les multiples possibilités des bains tourbillons, des lits à baldaquin et des talons aiguilles. Étienne me répétait sans cesse que je lui avais manqué, qu'il avait été sage durant mon absence mais qu'il devait toutefois être puni pour s'être masturbé à quelques reprises.

Je lui infligeai punition sur punition, songeant que j'aimerais bien que Rico m'impose le même traitement... Nous nous sommes quittés à l'aéroport et je me suis assoupie dans la limousine qui me ramenait chez moi.

Je vis ainsi depuis un bon moment déjà. C'est épuisant, mais tellement satisfaisant ! Il m'arrive de m'accorder quelques brefs moments de solitude, quoique de plus en plus rarement. Comme j'ai presque toujours ce que je désire sous la main, je ressens de moins en moins le besoin d'être seule. Ma vie a pris une tournure idyllique, dessinant chaque jour sur mon visage un sourire comblé, et mon travail de conception publicitaire me satisfait plus que jamais.

Cette expérience s'avère des plus pertinentes et me permet de joindre l'utile à l'agréable. Mon prochain contrat, le plus important

depuis longtemps, se doit d'être sans failles. La campagne ultime qui couronnera toutes ces années de travail et mon entreprise d'un succès certain. C'est pourquoi je me suis donnée la peine d'en faire l'expérience et de mener une enquête exhaustive sur le terrain.

Tout bon publicitaire se doit de connaître à fond le produit qu'il entend commercialiser. Cette expérience n'était donc pas totalement égoïste... J'en ai profité et, avec un peu de chance, j'en profiterai aussi longtemps que je le désirerai.

Aussi, sachant que je serai bientôt trop occupée pour mes trois adorables amants, je me résolus à passer une soirée avec chacun d'entre eux. L'un après l'autre et pas plus d'une soirée, afin de rester un peu insatisfaite et d'avoir hâte de leur revenir. Cette fois, c'est moi qui préparai un merveilleux repas à Denis.

Je ne lésinai pas et lui offris ce qu'il y avait de mieux. Je m'appliquai sur le menu (qu'il adora) et sur l'atmosphère. Nous avons fait l'amour dans de frais draps de satin, avec des mouvements langoureux, lents et tendres. Des gestes d'amour... Je me suis repue de son affection et de sa tendresse.

Le lendemain, j'ai traîné Étienne en laisse pendant une heure, me réjouissant de le voir suivre mes instructions à la lettre. Je marchais devant lui, avec mes sandales vertigineuses et mon bikini de cuir. Je me sentais voluptueuse, la femme fatale par excellence. Sa soumission et son abandon m'ont réconfortée.

Le troisième soir, Rico et moi avons fait l'amour furieusement et intensément dans la loge de la petite boîte de nuit où il jouait. La musique m'avait tourné la tête et, toute la soirée, j'avais désiré Rico de tout mon être. Il a sauté sur moi dès la fin du spectacle et m'a fait l'amour durant ce qui m'a semblé des heures. Je l'ai quitté à l'aube, les jambes molles et étourdie, marchant d'un pas rêveur jusque chez moi pour dormir quelques heures avant mon travail.

Il est temps de leur dire au revoir et de travailler. Un défi gigantesque m'attend mais je me sens capable, grâce à l'étude du produit que j'accomplis consciencieusement depuis maintenant un mois, d'accomplir une tâche incomparable.

C'est avec un soupir que je me résous à lâcher le levier de commande, à éteindre le commutateur et à retirer le casque qui me relie au monde fantastique de la réalité virtuelle : la plus merveilleuse invention du XX^e siècle. Rico me manque déjà... ainsi que tous ceux que je n'ai pas encore eu la chance de rencontrer !

L'anniversaire de François

Le bar de l'hôtel Régence est l'un de ces endroits aux bruits feutrés et à l'éclairage tamisé. Les fauteuils éparpillés autour de ses petites tables et recouvertes de velours y sont presque excessivement rembourrés. Un jazz léger et discret flotte dans l'air et la clientèle qui le fréquente, surtout en début de soirée, se veut élégante et raffinée. Hommes d'affaires, professionnels, mais aussi une certaine faune artistique s'entassent autour de ses tables nappées d'un tissu délicat, surtout en ce vendredi où l'on présente un important défilé de mode à l'hôtel.

J'arrive au bar à dix-sept heures quinze avec mon copain Stéphane. Il s'est joint à moi, prétextant qu'il veut laisser la circulation se calmer un peu avant de retourner chez lui, à l'autre bout de la ville. Mais je ne suis pas naïf... il désire seulement jeter un coup d'œil à Gabrielle.

Après avoir pris place à l'une des rares petites tables libres et commandé un Martini, nous commençons peu à peu à nous détendre. L'endroit est bondé... Un bar d'hôtel typique avec tous ses clients trop bien habillés, jasant sans cesse sans écouter la moindre réplique de leur interlocuteur, trop occupés à se faire remarquer et à tenir correctement leurs coupes du bout des doigts. Après une gorgée, Stéphane me dit :

— Hé ! François, t'es sûr que c'est ici que Gabrielle doit te rencontrer ? Je ne vois pas grand monde en jeans...

— Figure-toi qu'elle m'a promis, hier soir, de se déguiser en femme pour l'occasion... Elle en connaît, d'ailleurs, les effets sur moi. C'est bien pour ça qu'elle a loué une chambre...

L'occasion dont je parlais n'était, en réalité, que mon anniversaire. Et Gabrielle a toujours su rendre ces journées merveilleuses... Elle attache beaucoup d'importance à ces petits événements, y employant tout son cœur et son imagination.

Mais venons-en aux faits. Mon trente-quatrième anniversaire approchant, elle avait commencé à me harceler deux mois avant la date fatidique pour tenter de savoir ce qui me ferait plaisir.

— Toi... enveloppée de dentelle, avec de beaux bas et tes escarpins à talons hauts qui me rendent fou.

— Ça, tu l'auras de toute façon. Allez, réfléchis... Qu'est-ce qui te ferait vraiment plaisir ?

— Surprends-moi !

Puis je n'en ai plus entendu parler. Elle avait même arrêté d'en faire mention... au point où je me demandais si elle ne l'avait pas oublié.

Le 24, la veille de la date fatidique, elle me passe un coup de fil au bureau, m'informant que je passerai la soirée de mon anniversaire en sa compagnie. Elle m'apprend aussi qu'elle a réservé une chambre à l'hôtel Régence, où nous mangerons. Et, si elle en a encore la force, elle tentera de me forcer à retirer tous mes vêtements, à me donner une douche de champagne qu'elle léchera directement de mon corps jusqu'à ce qu'elle soit complètement ivre.

L'idée me semblait excellente... surtout la partie où il était question de champagne.

Elle me téléphona à nouveau le jour de ma fête, alors que j'étais toujours au bureau.

— Je dois faire des courses toute la journée. À quelle heure comptais-tu te rendre à l'hôtel ?

— Oh ! autour de dix-sept heures, dix-sept heures trente.

— C'est bien ce que je pensais... Pourquoi est-ce qu'on ne se rejoint pas au bar de l'hôtel plutôt que dans la chambre ? Je suis désolée, mon chéri, mais je ne sais pas quand j'aurai fini. Sûrement pas avant dix-huit heures trente. Je m'en veux tellement ! J'aurais espéré pouvoir m'amuser un peu avec toi avant de descendre, mais ça ne marchera pas...

— Ce n'est pas grave. J'irai prendre un verre en t'attendant. Après tout, c'est mon anniversaire... Je pourrai peut-être en profiter pour voir s'il y a aussi des femmes abandonnées, à ce bar ?

— Bon ! j'ai compris. Je fais de mon mieux pour arriver tôt. S'il le faut, je t'arracherai des bras de toutes ces femmes esseulées qui n'attendent que toi...

— Sois douce !

— Promis. Je t'embrasse. À tout à l'heure !

C'est ainsi que je me retrouve en compagnie de Stéphane, qui a presque la langue pendante devant la majorité féminine du bar. C'est Stéphane qui m'a fait rencontrer Gabrielle, cette femme à qui j'ai laissé le soin de me surprendre. Il avait tenté de la conquérir avant moi, mais avait échoué lamentablement. Il ne me tenait pas rigueur de mon succès bien qu'il eût encore un faible pour elle. Ce qui explique qu'à la mention du déguisement qu'elle devait revêtir pour moi, il semblait moins pressé de partir.

— Je ne pars pas d'ici avant d'avoir vu ça ! avait-il dit.

Déjà dix-huit heures...

— Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Il se fait tard...

— Elle a dit qu'elle ne serait pas ici avant dix-huit heures trente. Écoute... ce n'est pas facile, pour elle, de choisir entre ses deux seules robes...

La garde-robe de ma chère Gabrielle se compose surtout de jeans, de camisoles et de chandails amples. Et ses pieds sont chaussés

d'espadrilles ou, à la rigueur, de bottes de cow-boy. Elle se maquille très rarement, de façon très discrète, et ne porte à peu près jamais de chaussures à talons hauts, sauf quand il s'agit de me séduire. À l'occasion, et dans le seul but de me plaire, elle daigne porter de jolies tenues, plus féminines. Elle n'en a pas beaucoup et c'est dommage... Mais enfin... Elle sait que je n'y résiste pas. Toutefois, elle me fait toujours sentir qu'elle n'est pas très confortable dans ce qu'elle qualifie de déguisement de femme.

— Je suis certain que ça vaut le coup d'œil ! Elle est pas mal Gabrielle, surtout quand...

Mais ses paroles restent en suspens. Pas seulement les siennes, d'ailleurs... Presque tous les hommes se sont tus subitement, moi y compris. Et, pour cause !

Une femme comme on n'en voit qu'au cinéma, ou dans ses rêves les plus secrets, vient de faire son apparition, interrompant les conversations et attirant les convoitises de tous les mâles présents.

Des cheveux roux, flamboyants, lui tombent jusqu'aux reins en une cascade bouillonnante. Elle porte une longue robe noire, moulante comme une seconde peau, fendue haut sur la cuisse et est perchée sur d'incroyables chaussures noires aux vertigineux talons de verre. Ses ongles sont peints en rouge écarlate, le même que son rouge à lèvres. Et, comme seul bijou, un simple rang de perles autour d'un long cou nacré, fragile, affolant. Il aurait été impossible de ne pas la regarder... de ne pas la désirer. Elle a l'allure imperturbable et l'assurance éblouissante d'un mannequin. Son maquillage savant rehausse à la perfection ses étranges yeux verts en amande et ses fins sourcils, du même roux que sa chevelure. Même ses lunettes à montures ajoutent un petit je-ne-sais-quoi de mystérieux à son regard. Ses yeux presque trop verts... et ses lèvres !

Stéphane est le premier à reprendre possession de ses moyens. Il avale péniblement sa salive alors que je suis toujours envoûté, suivant les moindres gestes de l'inconnue jusqu'au bar où elle s'installe, seule. Je crois vaguement l'avoir déjà vue quelque part. Mais où ? Je me souviendrais, sans l'ombre d'un doute, d'une telle créature ! Après à peine trente secondes d'intense contemplation, je me l'imagine déjà sans cette robe, ne portant que ses chaussures meurtrières, ses bas de soie et ses verres. J'en ai des tiraillements gênants entre les jambes, que ma culpabilité insidieuse n'arrive pas à calmer. Je me force à penser à ma chérie.

Je tente d'imposer à mon esprit l'image de celle que je trouve adorable même au lever, quand son visage est bouffi de sommeil. Celle que j'aime trouver écrasée devant la télé quand je rentre à la maison, trempée de sueur après une séance d'aérobic ou énervée au volant de la voiture... Je ne lui ai jamais été infidèle, sauf peut-être –

et, alors, très rarement – quelques innocentes fois, comme celle-ci, où je permets à mon esprit de divaguer devant une jeune beauté. Quel homme peut nier avoir de tels fantasmes ?

Stéphane doit avoir des pensées aussi perverses que les miennes (sans la culpabilité, toutefois) car il approche sa chaise de la table en murmurant :

— Ça ne devrait pas être permis... Pfff ! Je sais que tu es amoureux, mais qu'est-ce que tu ferais si une telle femme te voulait, toi ?

— Oh ! je ne sais pas...

J'avale péniblement.

— De toute façon, je ne suis sûrement pas son genre, et en plus...

— Monsieur François Dupuis, téléphone. Monsieur François Dupuis !

— Ce doit être Gabrielle... Sauvé par la cloche !

Ce n'est pas Gabrielle mais plutôt sa copine qui m'informe qu'elle est en route et qu'elle me demande de patienter encore un peu. Elle vient de partir de chez Martine, mais avec la circulation, elle n'arrivera pas avant une heure. Je suis déçu mais ma déception s'évanouit dès que je me rends compte que la rousse m'envoie ce qui me semble être un regard intéressé. Non ! Ça doit sûrement être mon imagination. Je retourne m'asseoir en essayant de ne pas trop rougir.

— Tu veux un autre verre ?

— Oui. C'était Gabrielle ?

— Non, Martine.

Je lui résume la situation. Il trouve tout cela dommage mais m'assure qu'il veut bien, en gage d'amitié, me tenir compagnie encore un peu. Je me doute bien que l'amitié a très peu à voir dans tout cela.

Un serveur s'approche lentement, à pas feutrés, jusqu'à notre table.

— Monsieur Dupuis, la dame rousse qui est assise vous offre ce verre.

— Merci, mais j'attends ma compagne...

— C'est ce qu'elle a cru comprendre en vous voyant au téléphone, mais elle vous prie de l'accepter quand même.

Le serveur a un petit air entendu. Il ne se ferait probablement pas prier. Pour ne pas blesser la belle inconnue, j'accepte.

Je tente d'intercepter le regard de cette femme de rêve afin de lui adresser un salut amical. Mais elle est en pleine conversation très animée avec un homme et semble intéressée. Stéphane, lui, est dépité.

— Pourquoi est-ce toujours toi ? Toi qui as une fille adorable alors que moi je n'ai que ma main et mon oreiller ? Pourquoi ?

Dix-huit heures trente...

La rousse est toujours en compagnie du même type qui semble maintenant un peu éméché. Visiblement, il n'a qu'une idée en tête. Dois-je aller la remercier, ne serait-ce que pour la sauver d'une

situation qui doit commencer à l'embêter ? Je pourrais demander au serveur de lui offrir un verre aussi. Mais, avec ma chance, Gabrielle arriverait à ce moment et j'aurais l'air d'un parfait imbécile. Stéphane m'extirpe de ma rêverie en me disant qu'il doit partir. Il me fait promettre de tout lui raconter, si je change mes projets radicalement. Je sais qu'il songe à la rousse en disant cela.

— C'est pas l'envie qui manque... Mais je vais lui donner un autre trente minutes.

Je suis un peu fâché. Elle me fait poireauter ici, le jour de mon anniversaire, après tant de promesses. On dirait qu'elle le fait exprès, pour me soumettre à d'inavouables tentations.

Seul... Je peux l'admirer tout à mon aise. J'attends qu'elle regarde dans ma direction pour lui faire un petit signe de remerciement de la tête. L'homme qui l'avait accostée s'en va enfin. Elle se retourne vers moi mais ne me regarde pas. Son regard semble perdu au loin, dans un autre bar, une autre ville. Elle se lève, jette un coup d'œil discret autour d'elle, comme si elle cherchait la caméra ou l'angle parfait pour prendre une pose. Elle se décide... De mon fauteuil, je devine la fente de sa robe s'écarter davantage jusqu'à révéler la bordure de dentelle de ses bas. Une de ses chaussures pend au bout de ses orteils et se balance d'un mouvement qui m'hypnotise. Sans ciller, mon regard remonte le long des bas puis à sa robe jusqu'à ce qu'il s'arrête, fasciné, sur la courbe accentuée d'un de ses seins que son bras pousse nonchalamment vers le haut, le forçant presque à s'échapper de l'encolure. Une mèche de ses longs cheveux disparaît dans la crevasse veloutée qui sépare ses seins.

Mon cerveau me torture, me projetant des images de cette mèche enroulée autour de mes doigts, entre mes lèvres. Une femme a-t-elle le droit d'avoir de tels cheveux ? Mes sens sont aiguisés mais sélectifs. Je n'entends plus le brouhaha du bar, que le battement de mon sang qui se dirige d'un coup dans mon entrejambe. Je ne vois rien d'autre que cette apparition sublime. Je l'imagine flottant au-dessus de moi, dans un immense lit de satin. Cette crinière rousse dans mes yeux, dans ma bouche... Oh ! merde, je suis dur comme un cheval...

Encore une fois, je m'impose l'image de Gabrielle. Ma douce et blonde Gabrielle, à qui ses cheveux courts donnent un petit air juvénile. Ma petite Gabrielle, si exceptionnelle, aux yeux bleus superbes. Aux yeux si éloquents qu'il ne lui est souvent pas nécessaire de parler, surtout au lit.

Je me retourne, rouge de confusion. Elle a lu le désir sur mon visage... Et moi qui n'ai pas encore porté attention au sien, étant trop captivé par son corps. Ce rouge sur des lèvres que je devine charnues, comme celles de Gabrielle, ces verres lui donnant un air à la fois sérieux et coquin... c'est à rendre un homme fou. Arrive, Gabrielle,

que je puisse t'attaquer comme un animal ! Arrive, vite !

Je risque un autre regard. Elle se lève de son tabouret, comme pour parler discrètement au barman, tout en appuyant ses coudes au bar. Elle lui murmure quelque chose et hoche innocemment la tête dans ma direction. Mais ce ne sont pas ses yeux que je regarde... Dans cette position, ses seins frôlent et caressent le marbre du bar. Elle en est tout à fait consciente et se balance lentement, lascivement, comme en une danse langoureuse, jusqu'à ce que leurs pointes jaillissent. Elle penche la tête sur son épaule et ferme les yeux un moment, sans interrompre son petit jeu. Elle saisit un glaçon du bout des doigts et y pose les lèvres délicatement, comme un baiser. S'y dépose ensuite la petite langue rose, fraîche, enivrante. Elle laisse fondre le glaçon là, sur sa langue et sur ses doigts qu'elle lèche voluptueusement, en me regardant droit dans les yeux.

C'en est trop ! Je dois absolument, impérativement sortir d'ici. Il en va de mon amour pour Gabrielle et de mon contrôle. J'ai maintenant la certitude qu'elle fait tout ce manège à ma seule intention. Je me sens comme dans un film projeté au ralenti dans lequel le décor entier disparaît pour ne laisser que cette seule vision d'une femme fatale. Elle me manipule comme un pantin... Elle en met presque trop, mais de façon si discrète, que moi seul peux capter ses gestes.

C'est une véritable torture, mais je suis pris au piège. Mon corps m'a, une fois de plus, trahi : je suis plus dur que jamais. Je ne peux tout simplement pas me lever, là, tout de suite. Je respire profondément, tournant la tête en direction de l'entrée dans l'espoir de voir arriver enfin celle qui m'a mis dans tin tel pétrin. Mais la situation s'envenime... La voilà qui s'avance vers moi. Je jette un coup d'œil suppliant en direction de l'entrée en espérant (ou peut-être était-ce le contraire) voir Gabrielle arriver. Mais non ! Et le bar qui commence à se vider... Je la vois qui s'approche, gracieuse malgré ses chaussures impossibles, sa robe laissant paraître ses longues jambes soyeuses à chaque pas. Et le bout de ses seins qui semblent pointus au point de déchirer la robe, ses ongles, rouges et longs, sur le verre...

Elle se glisse derrière ma chaise et me murmure à l'oreille :

— Votre compagne n'est toujours pas arrivée... Puis-je me joindre à vous ?

Voix basse et douce, avec une pointe d'accent anglais. Parfum épicé, suave... nouveau frémissement dans mes pantalons. Je me lève à moitié et bafouille :

— Elle ne va pas tarder. Je suis sûr qu'elle va arriver d'une minute à l'autre...

— Ne vous levez pas. Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras. Une autre fois, peut-être...

— Heu, oui. Heu, peut-être...

Elle contourne la table, pour se tenir devant moi dans toute sa splendeur, et enlève lentement ses verres. Elle me regarde en se mordillant la lèvre inférieure, comme le fait Gabrielle, et fait danser un petit sourire narquois sur ses lèvres peintes... Je peux maintenant voir des détails qui m'échappaient et, là, très lentement, le doute s'insinue en moi. La révélation tarde à s'imposer à mon esprit paralysé de désir. Mais, enfin, je comprends tout. Elle porte des lentilles colorées et ses sourcils sont peints roux, de la même couleur que la perruque qu'elle porte. Je ne l'avais jamais vue mettre tant de maquillage... de rouge à lèvres, surtout. Gabrielle ! C'est elle !

— Tu veux continuer à jouer ?

— Gabrielle, c'est pas possible !

— Tu aimes, semble-t-il. Alors, on continue ?

— Heu... oui. Mais je ne peux pas me lever !

— Pourquoi voudrais-tu te lever ?

Sur ce, elle s'assied en face de moi en remettant ses verres. Elle appuie ses coudes sur la table et recommence à caresser la nappe recouvrant la table du bout de ses seins. Je suis fasciné, ébahi, bouleversé.

— Comment t'as fait ?

— Dis, tu joues ou pas ?

— OK. Merci pour le verre, tout à l'heure.

— Ce n'est rien. Je suis de passage ici, et je n'aime pas voir un bel homme attendre seul. Je veux simplement apprendre à vous connaître en attendant que votre compagne arrive.

Je sens quelque chose se glisser le long de ma jambe. Elle s'adosse confortablement au fauteuil, passe sa langue sur ses lèvres, comme une petite chatte repue, et me sourit.

Je suis sous le choc. Je n'en reviens pas ! La transformation est totale, complète. Mais l'effet qu'elle a sur moi, physiquement et psychologiquement, est le même. À l'exception de la culpabilité qui, miraculeusement, vient de s'évanouir.

— Vous n'êtes pas d'ici. Je ne vous ai jamais vue...

— Non, je suis américaine.

Son pied monte encore plus haut.

— Je suis ici pour le défilé de mode.

— Mannequin ?

— Photographe.

Je ne peux plus rien dire. Ses deux pieds sont maintenant sur ma queue, gonflée à l'extrême. Elle me masse et me pétrit doucement, se fait urgente, puis douce. Si elle n'arrête pas très bientôt, je sens – et elle en est tout à fait consciente – que je vais jouir dans mon pantalon comme un adolescent. Des sueurs me coulent le long de la colonne vertébrale et je m'inquiète pour notre entourage. Mais toutes les tables

sont munies de longues nappes tombant jusqu'au sol. Elle avait tout planifié... Retirant un de ses pieds, elle me laisse enfin du répit. Elle tient maintenant son verre d'une main paresseuse et l'autre disparaît négligemment sous la table. Elle lâche son verre et me regarde un moment, immobile, se soulève légèrement puis se penche vers moi.

— Tiens, j'ai quelque chose pour toi.

Elle me tend une culotte minuscule qu'elle a réussi à retirer sous la table par quelque stratagème subtil dont seules les femmes ont le secret et sans que je m'en rende compte. Je la prends et la porte discrètement à mon visage. Son parfum, mélangé à l'odeur musquée de son corps, me fait frémir.

Gabrielle me tend la main. Je la saisis pour l'embrasser. Je goûte, dans sa main, la moiteur familière de son sexe et en lèche avidement le parfum. Elle retire sa main de la mienne pour faire courir langoureusement sa langue entre ses doigts. Puis elle la glisse le long de sa gorge, sur sa poitrine, entre ses seins. D'un geste délicat, tout en douceur, elle fait délibérément tomber mon sous-verre par terre.

— Tu devrais le ramasser, murmure-t-elle.

Je me penche et risque un coup d'œil sous la table. Elle a fait remonter la robe un peu plus haut sur ses hanches, afin de libérer son sexe moite. L'une de ses mains se balade sous la bordure d'un de ses bas et l'autre caresse son sexe, exposant ses lèvres gonflées de plaisir. Je contemple, avec fascination, ses ongles écarlates. Je la vois devenir de plus en plus excitée, humide, chaude. Je n'y tiens plus.

— Viens, nous partons.

— Je n'ai pas fini mon verre.

— Je n'en peux plus, viens.

— C'est moi qui décide. D'ailleurs, nous n'avons pas encore mangé.

— On mangera plus tard.

— Non. J'ai fait venir un taxi pour nous amener au restaurant. J'ai changé d'avis pour celui de l'hôtel.

Devant ma mine déconfite, elle a pitié et finit par accepter.

Elle m'entraîne hors du bar, vers la sortie de l'hôtel. Une longue limousine noire nous y attend. Gabrielle me fait monter et ordonne au chauffeur de démarrer. La cloison émet un petit sifflement feutré en s'élevant, nous isolant totalement de l'avant du véhicule.

— Où allons-nous ?

— Ne t'en fais pas. Je ne crois pas que tu t'en préoccupes très longtemps.

Sur ce, elle retire lentement sa robe. Seulement sa robe... Elle ne porte plus qu'un bustier de dentelle noire, la soie sur ses cuisses, les chaussures et les perles. Le Champagne étant de circonstance, elle en fait sauter le bouchon d'une main experte et sert un seul verre qu'elle m'ordonne de boire d'un ton qui ne tolère aucune discussion. Je vois

apparaître, des profondeurs de son sac à main, une écharpe de soie et accepte de bon gré qu'elle attache mes mains à une poignée fixée à la porte.

— Juste pour t'agacer, m'assure-t-elle.

— Joyeux anniversaire, François !

Après avoir rempli le verre, elle prend une gorgée de Champagne et la verse doucement dans ma bouche. Il coule de sa bouche à la mienne, tiédi et avec un petit goût de Gabrielle. Elle lèche les quelques gouttes qui glissent sur mon menton et m'embrasse fougueusement, presque rageusement en dardant sa langue dans ma bouche, sur mon visage, mon cou. Je la vois verser du Champagne sur ses seins et le lécher, une petite mine coquine au coin des lèvres.

Je ne peux rien dire, rien faire d'autre que de la laisser se donner en spectacle... et je n'ai pas l'intention de m'en plaindre ! Elle verse un peu plus de champagne sur elle et se place devant moi pour que je puisse goûter le mélange sublime et incomparable du vin et de sa peau. Chaque fois qu'elle en avale un peu elle m'en fait boire aussi, les bulles se mélangeant à notre salive.

Elle prend place sur le siège en face du mien et recommence à se caresser lentement. Ses doigts aux ongles peints écartent ses lèvres, roses et tendres, pour atteindre son but plus rapidement et, sans doute, pour me torturer davantage...

Je donnerais tout au monde pour pouvoir la toucher, l'embrasser, la faire jouir avec ma langue, mes doigts. Cette femme qui est mienne tout en étant une autre... Elle se caresse encore quelques minutes avant de s'arrêter, le souffle court, se sentant trop près de l'extase.

Elle coule enfin vers moi, déboutonne ma chemise avec une lenteur insoutenable, retire mes pantalons en ne faisant que m'effleurer du bout des ongles. M'arrachant de petits frissons... Je crois enfin pouvoir entrer en elle...

— Je veux te voir. Je veux te voir impatient, dur, prêt.

Et pour l'être, impatient, je le suis !

Elle ne m'accorde cependant pas le plaisir anticipé. Elle recommence à se caresser en versant encore plus de Champagne sur elle. Entre ses seins, sur son ventre, sur son sexe... Elle retire son collier de perles d'un coup sec et, passant un bras derrière son corps, le fait glisser au bas de son ventre, entre ses jambes et ses lèvres humides. Lentement, d'abord, puis plus rapidement. Je peux voir, émerveillé, les perles luire de sa jouissance d'un éclat irrésistible. Elle les enroule ensuite autour de son doigt et les enfouit en elle, d'un rythme mesuré qui la fait frissonner de plaisir. Je voudrais être à la place de ces perles et glisser comme elles, au plus profond de son corps.

Je ne sais plus où regarder. Ces caresses intimes me laissent

pantelant et le spectacle étrange de ses longs cheveux roux qui lui caressent les seins, le cou et le ventre me surprend à chaque coup d'œil. Je n'ai jamais été aussi excité, même lors de mes premières expériences amoureuses. Elle me regarde la contempler avec satisfaction, me sait prêt à exploser et me supplie d'entrer en elle. Mais je suis toujours attaché et elle savoure son avantage ! Elle se masse de plus en plus vite, de plus en plus intensément. Son sexe est humide de champagne et d'excitation. Ses yeux mi-fermés et sa bouche luisante se crispent alors qu'elle plonge tout entière dans un violent orgasme. Je peux voir son corps réagir, ses muscles se contracter et son visage se tordre de plaisir...

Elle se relève enfin, viens défaire mes liens et m'enfourche comme une panthère alors que nous filons à vive allure sur l'autoroute. Ses longs cheveux roux tombent dans mes yeux et ma bouche, comme je me l'étais imaginé. Je fais l'amour à Gabrielle et à une Américaine en même temps ! C'est incroyable, indescriptible...

Nous faisons l'amour comme des déchaînés. Comme au début de notre histoire et mieux encore... J'ai peine à me retenir de jouir trop tôt... Quelle étrange sensation ! Je suis avec une femme que je connais mieux que personne, dans ses plus intimes détails. Mais cette femme est aussi une étrangère ! Je regarde les yeux bleus de Gabrielle mais les vois transformés en yeux de chats, verts comme des émeraudes. Je caresse le corps de ma Gabrielle, mais ces longs cheveux roux me sont inconnus. Quand elle me donne finalement la permission de jouir, je crie Gabrielle. Parce que c'est bien elle.

En arrivant à la maison, je la prends dans mes bras et l'embrasse avec une passion qui peut à peine traduire ce que je ressens.

— Joyeux anniversaire, mon amour...

— Gabrielle, je t'aime. Mais j'ai une faveur à te demander... Tu crois que mademoiselle l'Américaine peut partir maintenant ? J'aimerais bien faire l'amour à la femme de ma vie. Je me sens coupable de lui avoir été infidèle...

— Je reviens dans une minute.

Elle se dirige vers la chambre à coucher, me laissant admirer l'autre femme une dernière fois et en ressort, quelques minutes plus tard, portant sa descente de bain favorite. C'est ma Gabrielle. Ma blonde, douce, généreuse et adorable Gabrielle. De la voir ainsi, démaquillée et toute petite dans son vêtement ample, me la fait désirer avec une telle force que nous ne nous rendons même pas à la chambre...

Clair-obscur

Je vis, depuis près d'un mois, dans une demi-réalité où tout est permis, où tous les scénarios invraisemblables que mon imagination me lance à la tête deviennent possibles. L'attente est presque délicieusement insoutenable...

Je m'explique. Je suis ce que je qualifie moi-même de vieille fille. Enfin, depuis que Denis m'a plaquée il y a presque deux ans, je suis seule. Entendons-nous bien. Quand je dis seule, c'est vraiment seule. Je suis sortie avec quelques hommes, comme ça pour prendre un verre, mais sans plus... Ma vie sexuelle est (du moins à part les fantasmes qui me harcèlent depuis quelque temps), tout à fait inexistante... sauf en pensée et avec l'aide précieuse de quelques accessoires malheureusement insignifiants. Je n'ai pourtant rien fait pour qu'il en soit ainsi ! Je n'ai simplement pas rencontré d'homme, depuis ma rupture, qui me donne envie d'essayer, une fois encore, d'accepter les nombreux compromis – et d'avaler les multiples et inévitables promesses – engendrés par une relation de couple.

Mes amis et connaissances ont bien tenté de me faire rencontrer de bons partis. Mais en vain... Après quelques tentatives tantôt cocasses, tantôt tragiques, j'y ai renoncé sans aucun regret. Et voilà qu'un beau jour, contre toute attente, il entre dans ma vie.

Renée, une de mes bonnes amies, est artiste peintre. Elle a tenu, le mois dernier, sa première exposition d'envergure dans une galerie renommée. J'ai décidé, sur un coup de tête, de lui acheter trois toiles, prétextant qu'il valait mieux les acheter tout de suite avant qu'elles ne deviennent hors de prix. Elle m'a demandé la permission de les exposer à la galerie quand même et de les faire livrer chez moi un peu plus tard, ce que j'ai accepté très volontiers. Les toiles sont en vérité magnifiques et représentent des couples faisant l'amour. Ai-je vraiment besoin de tourner ainsi le fer dans la plaie ? Enfin. Ces amoureux enlacés baignent dans des jets de couleurs vives, presque violentes. Et leurs corps, des lignes et des courbes vaguement esquissées, dégagent à la fois tendresse, passion et intensité.

Deux jours après la fin de l'exposition, ma copine me téléphone pour savoir à quel moment je désire recevoir les toiles. Nous nous entendons pour le soir même et elle arrive à l'heure convenue, en sa compagnie.

En ouvrant la porte ce soir-là, je ne me doute pas le moins du monde que ma vie va se transformer radicalement. Renée est cachée derrière l'une des toiles et Daniel, lui, se tient devant elle avec ce petit

air à la fois timide et charmeur qui me séduit dès le premier coup d'œil. Les présentations sont brèves et je me surprends à rougir comme une idiote.

J'entraîne discrètement Renée à la cuisine pour m'informer davantage de cette apparition inattendue, laissant à Daniel le soin de tout déballer. Elle est l'une de mes seules copines qui n'ait pas tenté de jouer les entremetteuses. Elle m'avoue spontanément qu'elle n'y avait pas songé jusqu'à ce qu'elle se souvienne que son cousin, qu'elle voit assez régulièrement, est dans la même situation que moi.

— Tu ne lui as pas dit que tu l'avais amené pour ça, au moins !

— Mais non ! Il a offert de m'aider à ramener mes toiles et quand je lui ai dit que je devais en livrer quelques-unes, il s'est empressé d'insister...

— Hum ! En tout cas, il est très mignon... C'est quoi son histoire ?

— Oh ! il a été marié pendant quatre ans. Un jour, sa femme l'a quitté pour un autre. Ça fait déjà un bout de temps... il est tout à fait guéri. Mais il est tellement timide !

— Il est adorable ! Il doit bien avoir quelque chose qui cloche, non ?

— Pas que je sache...

C'en est resté là. Nous passons la soirée à parler de tout et de rien entre deux gorgées de café. J'ai de plus en plus l'intention de demander à Renée de me refiler son numéro de téléphone. S'il est aussi timide qu'elle le prétend, il ne fera probablement aucune démarche. J'ai encore foi en mes charmes, mais je me promets toutefois de m'accorder quelques jours pour y penser.

Je n'ai pas à y réfléchir très longtemps. Il me téléphone le soir même, pour m'offrir d'aller prendre un verre (invitation que je m'empresse d'accepter) et nous nous voyons tous les soirs depuis. Cela fera un mois demain. Un mois de discussions fascinantes, de balades et de visites exaltantes, de fous rires inextinguibles, de confidences rougissantes... et de baisers enflammés. Seulement des baisers enflammés...

Nous nous sommes lancés dans une étrange aventure. Il s'agit en fait d'un test qui me sembla à prime abord stupide et sadique mais qui, après réflexion, parut irrésistible. L'un des premiers points sur lesquels nous sommes tombés d'accord est que les premières expériences sexuelles d'un nouveau couple sont souvent décevantes. Nous avons donc décidé en adultes responsables, patients et rationnels que nous sommes, d'attendre un mois avant de faire l'amour. Nous avons aussi réalisé (en un mois seulement), que nous étions suffisamment attirés l'un vers l'autre (et comment !) pour avoir envie d'une relation sérieuse, du moins exclusive, à moins que notre façon respective de faire l'amour ne nous convienne pas.

Bref, nous souhaitons que notre relation soit d'abord basée sur l'attraction intellectuelle, et, en second lieu, sur le plaisir physique.

Et nous voulons nous désirer à un point tel que cette première fois restera à jamais mémorable...

Que de belles paroles ! Pour dire vrai, ce défi relève aussi de nos aventures précédentes respectives, qui avaient été teintées de petites anecdotes bien terre à terre : Daniel s'était retrouvé dans des situations fâcheuses après être sauté au lit sans prendre de précautions, et moi aussi. Donc, un petit tour chez le médecin... et ça devrait aller. Mais nous voulons que cette première nuit soit parfaite. Daniel m'a mise au défi. Il prétend que si je daigne lui accorder quelques confidences fragmentaires et de vagues sous-entendus, il me devinera suffisamment pour pouvoir m'offrir l'un de mes fantasmes, servi de façon inoubliable. J'ai maintes fois essayé de lui faire comprendre qu'il n'était pas nécessaire de chercher très loin... Mais Monsieur se targue de pouvoir deviner mes désirs intimes et je ne peux laisser passer un défi si amusant. Résultat : depuis ce temps, je me morfonds à essayer de deviner ce qu'il mettra en scène pour moi.

Évidemment, il ne me permet pas d'être très explicite afin de ne pas gâcher la surprise. Mais il semble persuadé d'être sur la bonne voie. Demain est le grand jour. Il m'a même fait promettre de ne pas me masturber et de ne pas essayer de le voir ce soir. Tout ce que je peux faire, c'est rêver. Ce corps que je peux à peine toucher du bout des doigts sera à moi dans moins de vingt-quatre heures. Je ne l'ai jamais vu nu, dans toute sa splendeur, et je me l'imagine, essayant tant bien que mal de ne pas trop l'idéaliser. Il est plutôt mince et me dépasse d'une bonne tête. Il a l'allure d'un étudiant, avec son veston de velours rapiécé aux coudes. Il doit porter de petites lunettes rondes pour lire. Les portera-t-il au lit ? Non, je ne crois pas. Aura-t-il les jambes musclées ? poilues ? Ses bras et ses épaules me paraissent solides, sans être exagérément développés. Sa taille est plutôt fine et ses hanches étroites. D'après ce que j'ai pu constater, ses fesses semblent plutôt petites, rondes et fermes.

Pour ce qui est de sa chose... je n'ai pas eu le droit d'y toucher. Tout ce que mon ventre a pu sentir, en se serrant tout contre lui, c'est qu'elle réagissait très bien...

Je suis à la fois excitée et terriblement anxieuse. Et s'il n'était pas à la hauteur de mes attentes ? Je me souviens lui avoir dit que j'avais des fantasmes un peu plus piquants que Madame Tout-le-monde (du moins, c'est ce que je me plais à penser), sans toutefois exagérer. C'est vague... Quand je dis piquants, je veux dire que j'ai toujours préféré un décor autre qu'une chambre à coucher et que j'ai une petite tendance exhibitionniste à laquelle je n'ai jamais vraiment eu le loisir (ou l'audace) de laisser libre cours. J'ai toujours été partagée entre le

plaisir d'exciter le plus grand nombre possible d'individus tout en demeurant inaccessible orgies ne m'attirent pas)... sans atteinte à ma réputation. Je rêve de pouvoir m'exposer, me montrer sensuelle sans réserve. Mais surtout pas devant des gens que je connais ou que je pourrais croiser sur la rue !

C'est bizarre. C'est un côté de moi que je ne pourrai probablement jamais satisfaire et l'autre côté, le puritain, en est bien heureux. Je crois bien que toute femme (ou la plupart) rêve d'être désirée par le plus grand nombre d'hommes possible, les faire bander et les réduire à des êtres pantelants, esclaves de leur corps. Mais je ne crois pas que beaucoup de femmes veuillent ou désirent se faire traiter de salope...

Toujours est-il que j'en ai glissé un mot à Daniel. Il m'a tout de suite avoué que sa timidité (qui peut être charmante mais qui parfois le paralyse) l'empêcherait de concevoir ce genre de fantasme. Se sentir désirable, oui, mais devant une foule... ça non ! D'après ce que j'ai cru comprendre, son fantasme, à lui, est banal ou, à tout le moins, commun : il rêve de se faire accoster par deux amazones (jumelles, de préférence) qui l'entraîneraient dans une folle nuit d'amour à trois. Je lui ai dit que ce n'était pas impossible, mais que ça devrait se passer sans moi : je n'ai pas de sœur jumelle ! Il rêve aussi de regarder deux femmes faire l'amour. Il m'a d'ailleurs demandé si j'avais déjà été attirée par une autre femme. Quand je lui ai répondu par la négative, il a pris une mine déçue, un peu à la blague.

De mon côté, je ne lui ai rien promis. C'était son idée à lui, de vouloir m'offrir quelque chose de remarquable. Cependant, au point où j'en suis, je serais très heureuse de le voir arriver chez moi à l'instant même, de pouvoir lui arracher tous ses vêtements et faire l'amour comme tout le monde. Dans mon lit, sur mon sofa ou au sol... je m'en fous. Je ne tiens plus en place !

Il est près de minuit quand la sonnerie insistante du téléphone interrompt mes rêveries. C'est Daniel...

— Comment ça va ?

— Impatiente...

— Tu as confiance en moi ?

— Oui, mais je suis un peu nerveuse...

— Nerveuse ? Pourquoi ?

— On aurait peut-être dû attendre de se connaître un peu mieux... Et si ça ne marchait pas ? Si on était tous les deux déçus ? Tu sais, je n'ai pas besoin de vivre mes fantasmes pour avoir envie de toi. Ce que je ressens pour toi est plus profond. J'apprécie ce que tu veux faire... mais si on se trompait ?

— Ne t'inquiète pas... Tu sais, je suis maintenant certain de vouloir vivre à tes côtés, peu importe l'issue de notre première nuit ensemble. On a tant de choses à découvrir ensemble ! Dis donc, mademoiselle

l'intrépide, deviendrais-tu peureuse ?

— Non, pas du tout. Seulement un mélange de curiosité et de nervosité, c'est tout. Je ne sais pas ce que tu prépares... Mais, Daniel, je veux t'avoir ici, maintenant, avec moi et dans mon lit. Je n'en peux plus d'attendre ! Je veux être dans tes bras maintenant, pouvoir coller mon corps contre le tien, t'embrasser des pieds à la tête...

— Arrête, je bande... Qu'est-ce que tu fais, là, maintenant ?

— Je suis au salon. J'essayais de regarder la télé pour ne pas penser à toi...

— Déshabille-toi.

— Quoi ? Tu plaisantes ?

— Non. Déshabille-toi. Tu portes une blouse ?

— Oui...

— Alors, vas-y. Défais le premier bouton. Les autres, lentement. Imagine que c'est moi qui le fais...

Où est donc passée cette timidité si sévère ? De toute évidence, l'anonymat du téléphone l'en préserve, et c'est tant mieux ! Je défais lentement les boutons de ma blouse. J'imagine Daniel devant moi... Il plonge son regard bleu dans le mien, m'embrasse gentiment, glisse lentement ses doigts entre mes seins, sous la dentelle de mon soutien-gorge. De doux frissons me parcourent l'échine.

— Ça y est ? Tu l'as enlevée ? Maintenant, tu portes une jupe ?

— Oui.

— Et des bas ?

— Oui, comme d'habitude.

— Pose ta main sur ta cuisse en imaginant que c'est la mienne. Tu remontes tout doucement le long de ta jambe, tu la glisses sous la jupe et tu passes tes doigts sous la bordure de tes bas en laissant tes ongles égratigner un peu ta peau.

J'obéis. Je suis enveloppée dans une bulle de chaleur. Je sens sa main qui va maintenant déboutonner ma jupe et me soulever pour la faire glisser au sol. Je me réinstalle sur le sofa, le téléphone au creux de mon épaule, maintenant nue, et j'attends la suite.

— Andréa, tu es là ?

— Je... je suis là. J'ai retiré ma jupe. Il ne reste que mes bas, mon soutien-gorge et une toute petite culotte qui devient chaude...

— Attends, j'enlève mon pantalon. Andréa, je suis dur, énorme. Je suis prêt pour toi. Maintenant, enlève ton soutien-gorge. Pince tes seins. Je veux que tes mamelons soient durs, gonflés. Je veux les sentir se tendre sous mes doigts. Vas-y.

Je n'ai pas besoin de les pincer. Mes seins sont tendus à l'excès et ils pointent vers le ciel, comme une offrande.

— Andréa, je les vois. Je les sens dans ma bouche... ils sont délicieux ! Pousse ta culotte sur le côté. Montre-moi ce que j'attends

depuis si longtemps. Écarte les lèvres, imagine ma langue sur ta cuisse d'abord, qui monte ensuite se perdre en toi...

— Oh, Daniel... j'ai chaud, je te veux. Laisse ce téléphone tout de suite et viens me rejoindre. Je suis toute chaude, toute moite. Je vais laisser mes doigts faire ce qu'ils ont envie de faire en t'attendant...

— Non, Andréa. Tu as promis ! Ça fait partie du jeu. Tu peux te rhabiller, maintenant. Je voulais juste voir si tu étais prête. Tu peux aller dormir et, demain, je te promets que tu ne regretteras rien.

— Daniel, tu blagues ! Je sais que j'ai promis, mais tu ne m'aides pas beaucoup !

— Allez, fais-le pour moi. Ce ne sera que meilleur. Fais de beaux rêves...

Il a raccroché. Je reste là, le souffle court, la gorge sèche et le sexe en feu. Il veut que je m'arrête ! Je me concentre sur le vieux dicton « l'attente exacerbe le plaisir » jusqu'à ce qu'il me hante les pensées comme une mauvaise chanson...

Enfin... c'est aujourd'hui le grand jour. Je passe la journée dans un état second. Chaque heure qui s'égène lamentablement accentue cette lourdeur que je ressens au bas du ventre et les petits frissons d'anticipation qui me chatouillent chaque fois que je pense à Daniel. La journée me semble interminable et je regarde les aiguilles de l'horloge avancer péniblement en me demandant ce que je vais porter ce soir. Tout ce que m'a dit Daniel ce matin, en me donnant rendez-vous, c'est qu'il veut que je porte mes sous-vêtements les plus suggestifs, ceux dans lesquels je me trouve la plus attirante, désirable. Ce que je mettrai par-dessus n'a pas beaucoup d'importance, parce que je ne le porterai pas longtemps. Je l'espère bien !

En entrant chez moi, je décide donc d'enfiler mon maillot de dentelle, celui qui écrase et remonte mes seins vers mon menton de façon presque exagérée. Ce vêtement ressemble davantage à un corset qu'à un maillot. Il est fait de satin noir, brodé de minuscules perles, et le buste de dentelle est muni de solides balconnets. Le satin descend en s'amincissant entre les jambes avec une bande très mince de dentelle. L'arrière se termine par la même dentelle qui rejoint le dos par une simple agrafe. Je ne suis pas mal... De fins bas noirs complètent le tout avec (petite touche sublime), mes cuissardes de cuir dont les talons, sans être trop hauts, avantagent considérablement ma silhouette, y ajoutant quelques bons centimètres. L'effet est plus que satisfaisant.

Il m'a donné rendez-vous dans un petit bar à la mode en plein centre-ville. J'avais espéré quelque chose de plus intime, mais je lui laisse le soin de me surprendre. Il est ponctuel et très chic dans un magnifique habit taupe. Son visage est rasé de près, dégageant les

effluves de mon eau de Cologne favorite que je peux goûter alors qu'il s'assoit et m'embrasse passionnément.

— Tu es éblouissante !

— Attends de voir en dessous...

— Tu veux un autre verre ?

— Est-ce que j'en aurai besoin ?

— Ça dépend de l'état dans lequel tu es...

— Moi ou mon corps ?

— Les deux...

— Pas de problème !

Nous ne perdons pas plus de temps et montons tout de suite dans un taxi. Daniel a les yeux pétillants. Il donne tout de suite l'adresse au chauffeur et se met aussitôt à m'embrasser avec une passion insoupçonnée. En remarquant mes bottes et mes bas, il prend une longue et profonde respiration :

— Tu m'as pris au sérieux... Dieu que j'ai envie de toi !

Je sens sa main glisser sous ma robe et la mince dentelle sous laquelle palpète mon sexe humide et impatient me paraît tout à coup bien encombrante... Sous mes doigts habiles son sexe se gonfle et je me réjouis de le voir atteindre des proportions alléchantes.

Le doigt qu'il glisse entre mes cuisses me fait gémir.

— On reste ici ou on va quelque part ?

— Ce ne sera plus très long.

Je l'espère bien... S'il continue encore longtemps, je vais certainement laisser ma trace sur le siège du taxi. Les environs ne me sont pas familiers : c'est le Red Light de la ville. Des prostituées arpentent le trottoir alors que les bars et les cinémas porno se succèdent dans une nuée de néons criards. Une petite pointe d'appréhension se forme dans mon esprit brumeux de désir, mais Daniel me rassure.

— Ne t'en fais pas... Je ne t'emmène pas dans l'un de ces trous et je n'ai pas retenu les services d'une professionnelle pour la soirée, non plus.

— Merci...

Le chauffeur s'enfonce dans une petite ruelle mal éclairée. Mais où diable nous conduit-il donc ? Nous sommes maintenant à quelques rues de l'artère principale et aucun commerce, ni aucun bar n'est visible. Le chauffeur s'arrête enfin devant une porte sur laquelle une plaque discrète indique : Sur rendez-vous seulement.

Daniel paie la course et m'aide à descendre. Un large vestibule, tout en miroirs, s'ouvre devant nous. Personne... Un assortiment de masques de carnaval est suspendu sur un mur, droit devant nous, à côté d'une porte close. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les formes. Certains sont décorés de dentelle et de sequins, alors que

d'autres sont tout simples. Tous sont conçus pour couvrir la presque totalité du visage, ne laissant que la bouche et le menton découverts.

Tendrement, Daniel me demande d'en choisir deux. Il en dépose un, délicatement, sur mon visage avant de se couvrir de l'autre. Il ouvre la seconde porte et me fait avancer jusqu'à un comptoir qui pourrait être la réception d'un hôtel chic. Un maître d'hôtel en smoking nous y accueille poliment par un petit hochement de tête et un sourire discret.

— Vos noms, s'il vous plaît ?

— Jean et Marie.

— Si vous voulez bien me suivre...

Jean et Marie ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ma curiosité est piquée au plus haut point et ma nervosité augmente d'un cran. Ces masques ? Hum ! J'en ai l'eau à la bouche, malgré l'incertitude qui m'envahit. L'homme nous guide le long d'un corridor sobrement décoré de toiles aux couleurs pastel. Un hôtel ? Un restaurant ? Je n'en ai pas la moindre idée... Puis il nous fait pénétrer dans une grande chambre circulaire dont le plafond est très haut et l'éclairage judicieusement tamisé.

Les murs sont recouverts de verre (ou de miroirs ?). Ils me paraissent trop sombres pour être des miroirs. Mais comme je ne peux voir les lumières de l'extérieur au travers, je déduis que ce ne sont sûrement pas de simples fenêtres. Le verre est suffisamment réfléchissant pour que je puisse nous voir entrer, regarder autour de nous d'un air ébahi, tandis que l'homme s'efface sans un mot de plus. Comme mobilier, il n'y a qu'un énorme lit. Un lit circulaire, lui aussi, qui trône au beau milieu de la pièce. Et aussi des fauteuils, bas et larges, qui en font le tour, appuyés aux miroirs.

Daniel semble aussi surpris que moi, mais il me dit :

— C'est exactement ce que l'on m'avait décrit. Mieux, même...

— Mais, comme c'est étrange... Est-ce un hôtel ?

— Si tu veux, à quelques différences près...

— Viens.

Je m'élance enfin dans ses bras et nous nous embrassons aussi avidement que dans le taxi, sinon plus. Il commence à s'attaquer à ma robe quand je devine, plus que je ne vois, l'éclairage changer subtilement, je me rends enfin compte que les miroirs, ou du moins ce que je croyais être des miroirs, sont en réalité des fenêtres. Mais ces fenêtres ne donnent pas sur l'extérieur... Que non ! La chambre fait office d'arène autour de laquelle, sur deux étages, des gens masqués assistent au spectacle. Je ne vois que leur silhouette, mais ils sont nombreux. L'espace derrière les fenêtres semble divisé en une cinquantaine de petits compartiments d'où les gens assistent à nos chats, seuls ou en couple. L'intensité de l'éclairage augmente encore

un peu, m'empêchant de distinguer leur physionomie. Je ne perçois que leurs formes, masculines la plupart, mais aussi quelques couples enlacés qui attendent patiemment.

Daniel tente de scruter mon visage sous le masque, afin de saisir ma réaction. Il est tout à coup nerveux, incertain. Comment lui expliquer que ce décor, ce théâtre, est parfait ? Qu'il fait naître en moi un désir intense ? Je saisis sa main et l'embrasse tendrement. Je la guide sous ma robe pour qu'il puisse juger, de lui-même, ma réaction. Je recule ensuite de quelques pas et entreprends de me dévêtir lentement, prenant soin de lui adresser mon plus beau sourire pour lui faire comprendre qu'il a réussi au-delà de mes espérances les plus folles. Je marche lentement autour du lit, me gavant de cette sensation de provocation, m'assurant que les spectateurs aient tous la même vue avantageuse de ma tenue.

Je suis sous le choc, quoique totalement comblée. Je n'arrive pas à croire à ce qui m'arrive, mais je ne m'attarde qu'à savourer chaque instant de triomphe. Je m'approche de Daniel et l'embrasse avec toute la passion dont je suis capable, glissant la cuisse entre ses jambes pour me réjouir de son érection sublime. Je lui retire ses vêtements avec un sourire taquin et triomphant et lui demande de rester là. Je pars m'étendre seule, sur le lit.

— Je vais enfin pouvoir continuer ce que tu m'as fait interrompre hier soir, petit coquin...

À ma grande surprise – et je dois dire à ma grande satisfaction – la chambre se met à tourner lentement, très lentement. D'un mouvement à peine perceptible, le plancher circulaire tourne sur lui-même afin d'offrir à tous des prises de vue de choix. Je m'étends langoureusement sur le lit, écartant largement mes cuisses toujours recouvertes de mes bottes diaboliques, et regarde attentivement autour de moi. Au moins cinquante paires d'yeux observent chacun de mes mouvements, me désirant. Au moins trente queues s'apprêtent à bander sur le spectacle que je vais leur offrir. À cette pensée, mon sexe s'ouvre comme une fleur et je sens la sève couler jusque sur le couvre-lit de satin rose. Je libère mes seins de leur entrave, leur permets de respirer librement et de se gonfler d'orgueil. Ma main descend d'elle-même entre mes jambes, tandis que l'autre écarte les lèvres humides de mon sexe pour me permettre d'atteindre plus facilement la petite parcelle qui me ferait jouir instantanément si je me le permettais.

Daniel me laisse goûter ce plaisir inespéré. Je me sens à la fois déesse inaccessible, objet de convoitise et salope de la pire espèce. J' imagine tous ces gens haleter par ma faute, les couples se caresser et faire l'amour derrière les fenêtres, excités à la vue de mon corps enflammé, et je me sens irrésistible.

Daniel me rejoint au pied du lit et enfouit son visage entre mes

cuisses brûlantes. Il me baigne de sa salive, me pénètre avec sa langue, ses doigts. Je ne sais plus quel liquide émane de qui. Tout ce que je ressens est cet orgasme imminent, démesuré, qui va me secouer d'un instant à l'autre. Daniel m'emmène au bord du gouffre et se relève brusquement. Il passe à la tête du lit et me caresse doucement la gorge, me retenant les poignets pour que je ne puisse mettre fin à mon agonie et me permettre cette jouissance libératrice.

Il m'embrasse le cou, les seins, avec une douceur insupportable. Je sens, sur ma peau, des milliers de petits chocs électriques, des étincelles de plaisir. Il se relève enfin et revient me caresser du bout des doigts, tout doucement d'abord, puis il se l'ait plus insistant. Il monte sur le lit, à mes côtés, et se remet à la tâche, sachant que je vais bientôt exploser et ne voulant en priver personne. Je sens les vagues se déverser à travers tout mon corps et je jouis avec une intensité impensable. Mon ventre se secoue interminablement, mon corps se tord contre ma volonté et, enfin, Daniel s'enfonce en moi.

Daniel remonte mes jambes sur ses épaules et me chevauche à un rythme effréné. Il me retourne, m'emmène au bord du lit et se tient debout, derrière moi.

— Ça va ?

— Oh, Daniel, c'est incroyable... Comment as-tu su ?

— Je te le dirai bien, un jour.

Sur ce, il saisit mes hanches de toutes ses forces et me tire vers lui, s'enfonçant au plus profond de mon corps. Sa main vient retrouver mon sexe encore étourdi et ses doigts habiles exercent des gestes et des pressions qui me chavirent de nouveau. Je ne me préoccupe plus beaucoup des gens qui nous regardent. Je ne fais que puiser de leur présence une satisfaction intense, un plaisir décuplé. Je dédie secrètement chaque coup que me voue Daniel à l'un ou l'une de mes admirateurs anonymes, tentant ainsi de les remercier de l'honneur qu'ils me font. Je sens Daniel frémir, immense en moi. Il va et vient avec une force inépuisable, me prenant par devant, par-derrière, en dessous et en dessus. Quand il me permet enfin de l'étendre sur le lit et de le chevaucher, je mets tout l'art dont je suis capable à son service. Je me tiens assise sur lui, me caressant pour laisser couler librement le flot de jouissance qui ne s'épuise pas. Il tient ses bras rigides devant lui et je me lève, m'accroupissant lentement sur lui, et exerçant de douces pressions avec les muscles de mon vagin. J'accélère devant son expression incrédule. Je lui fais l'amour avec le plus de tendresse, d'art et de gratitude dont je suis capable. Je lui crie mon amour, mon bonheur et j'accélère jusqu'à ce qu'il jouisse à son tour, me renversant sur le côté pour me donner quelques coups ultimes.

La pièce est aussitôt plongée dans les ténèbres. Ah ! bienfaisante

obscurité ! Autant j'ai apprécié le décor il y a quelques minutes, autant, maintenant, je veux goûter ce premier contact avec Daniel en toute intime. J'ai connu l'un de mes fantasmes les plus puissants et, en ce moment précis, je suis un peu on l'use. Est-ce bien moi qui s'est donnée ainsi en spectacle ? J'ai peine à y croire et je suis prise dans un tumulte de sentiments adverses. Il m'a fait connaître cette expérience à laquelle je n'avais pu que rêver, mais je ne suis pas certaine de vouloir la répéter. Cela a été si intense, si incroyablement exaltant que j'ai soudainement un peu peur de la signification d'une telle révélation. Je suis heureuse, vidée, bouleversée, amoureuse, et ce moment de complicité, je n'aurais voulu le partager avec personne d'autre.

Daniel me prend dans ses bras, caresse mes cheveux, et je sais avec une certitude absolue que je veux rester là très, très longtemps...

— Tu sais, maintenant, on peut changer de place. On peut passer derrière les vitres...

— Non, non. Ce n'est pas la même chose. Daniel, c'était... je ne sais pas comment te dire. Je rêvais de quelque chose comme ça depuis des années. Pas aussi détaillé, bien sûr, mais tout était parfait. Tout ! Je suis heureuse de l'avoir vécu une fois et je suis satisfaite. Et toi, ça n'a pas été trop dur ?

— Pas du tout. J'étais un peu inconfortable au début, bien sûr, mais ça s'est arrangé. Reste dans mes bras un moment, ensuite je te fais visiter. J'ai une autre surprise... Tu veux bien passer la nuit chez moi ?

— Comme si tu devais me le demander !

Nous restons là, confortablement repus, dans les bras l'un de l'autre. J'ai maintenant une grande envie, un besoin intense de rentrer. Puisqu'on ne peut pas rester ici toute la nuit, autant ne pas s'éterniser. Et puis, il a parlé d'une autre surprise... Je suis Daniel dans une petite pièce attenante dans laquelle nous pouvons refaire un brin de toilette. Il me demande cependant de garder le masque, et je ne me fais pas prier.

— Comment as-tu connu cet endroit ? Qui peut penser à cela ?

— Ça fait partie de la surprise... Je te fais faire le grand tour ?

— Si tu veux, mais je veux retourner chez toi...

— Oui. Ça ne sera pas long, je te le promets.

Il me guide dans un autre corridor, puis me fait gravir un escalier. Là-haut le corridor, entrecoupé de nombreuses petites portes, courbe comme pour suivre une pièce circulaire. Je comprends qu'il s'agit des petites cabines dans lesquelles les gens prenaient place.

— Daniel, je n'ai pas envie de regarder un autre couple...

— Chut ! Suis-moi.

Il ouvre l'une des portes et, avant que j'aie le temps de réagir, il

saisit le commutateur et inonde la pièce de lumière. La petite cabine est occupée : un homme et une femme, tous les deux masqués, se tiennent par la taille.

Des mannequins...

Daniel passe à la pièce suivante et refait le même manège : deux mannequins vêtus de tenues de soirée, portant gants et masques...

— Tu vois, j'ai un ami qui est styliste. Il utilisait cet endroit pour inviter les clients à voir ses nouvelles collections. Le bâtiment lui appartenait et cela lui évitait d'avoir à payer de vrais mannequins. Tu es déçue ?

J'ai besoin d'avaler ma salive quelques fois avant de répondre, refrénant un fou rire :

— Je crois bien que nous aurons réussi à rendre cette soirée inoubliable...

Songe d'une nuit d'hiver

Bzzzz ! Bzzzz !

La sonnerie de la porte d'entrée tire Michèle d'un profond sommeil. Il est huit heures et demie et c'est la première journée de congé qu'elle se permet en trois semaines. Son mari étant en tournage à l'extérieur de la ville depuis quelques jours, elle est toute seule et peut, ou aurait pu, faire la grasse matinée...

Bzzzz ! Bzzzz ! Bzzzz !

L'intrusion l'agace au plus haut point. Pourquoi ne peut-on pas me laisser tranquille une autre journée ? se demande-t-elle, exaspérée. Elle est maintenant d'une humeur massacrate, et la journée ne fait que commencer.

Puisqu'il le faut... elle se résout à se lever, laissant échapper un soupir à fendre l'âme...

La robe de chambre enfilée en grognant, elle dévale l'escalier en maugréant. Par la petite fenêtre à côté de la porte, elle aperçoit un énorme bouquet de lys blancs qui camoufle presque toute la tête d'un adolescent boutonneux.

— Quoi ? Qui ? Philippe ?

Elle ouvre.

— Madame Berthier ?

— Oui...

— C'est pour vous. Bonne journée !

Les fleurs sont magnifiques. Fait étrange et qui n'est souligné que par un vague haussement d'épaules, le nom du fleuriste n'apparaît nulle part. Mais sur l'emballage de plastique transparent : une petite enveloppe. Michèle en devine le contenu avant même de l'ouvrir : l'une de ces minuscules cartes ornées de fades dessins de fleurs, de rubans et de petits oiseaux. Elle parierait ce qu'elle a de plus cher qu'à l'intérieur, griffonné par le préposé, est écrit un banal « Je t'aime, Philippe ». Elle l'ouvre quand même, un peu radoucie et curieuse malgré tout.

Il s'agit, de toute évidence, d'une tentative de réconciliation de son très cher époux... Effort banal et prévisible, qui ne règlera certainement pas leurs problèmes, mais effort tout de même. Elle aurait bien aimé qu'il trouve quelque chose de plus original ! Mais elle reconnaît bien là l'homme qu'elle a épousé en espérant secrètement qu'il changerait avec le temps. Elle se souvient de la vieille blague d'autrefois : le principal problème avec le mariage est que la femme se marie en espérant que son homme change, l'homme en espérant

qu'elle ne change pas...

Pour en revenir à la carte, elle est effectivement très petite mais elle est toute blanche, absolument vierge. À l'intérieur, le sempiternel « Je t'aime, Philippe » est remplacé par un énigmatique « Il y a un bon moment que je te regarde ». C'est tout... Pas de signature, ni d'initiales, pas de « Je t'aime » ou de « Pardonne-moi ».

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? « Il y a un bon moment que je te regarde », se demande-t-elle, perplexe. Ce n'est pas le style presque lapidaire et trop direct de Philippe et ce n'est pas non plus son écriture trop soignée... confirmant qu'il aura probablement dicté cette phrase au téléphone. Mais pourquoi tant de mystères ?

Cette question lui trotte dans la tête et elle se retrouve plantée là, à ne rien faire d'autre que tenir d'élucider cette énigme. Elle est maintenant irrémédiablement réveillée et il serait tout à fait inutile de retourner au lit. Elle abandonne à regret sa douce idée de grasse matinée, optant plutôt pour un bon bain chaud afin de s'offrir quand même une petite gâterie.

La phrase de la carte la hante jusque dans la baignoire débordante de bulles. Quand Philippe est parti, avant-hier, l'atmosphère était plutôt lugubre. La tension dans laquelle vivait le couple depuis des mois s'était finalement transformée en agressivité puis en dispute. Sa cause ? C'est un peu flou dans son esprit. Probablement un ramassis de griefs trop longtemps refoulés, ressassés, étouffés. Après cinq ans de mariage, ils n'ont toujours pas d'enfants. Ils jouissent tous les deux de carrières qui les passionnent et prennent leur temps. C'était bien ainsi jusqu'à tout récemment. Michèle se demande soudainement à quand remonte la dernière fois qu'ils ont fait l'amour... Ça doit faire au moins trois mois. Un autre de ces petits épisodes sans passion, presque mécaniques, trop rapides, distraits. Ça aussi, bien sûr, c'est de ma faute ! rage-t-elle. « Je travaille trop. Monsieur, lui, ne peut être plus disponible pour sa chère épouse. Son travail est trop important... Moi, ce n'est pas grave ! Le moins que je puisse faire serait de trouver le temps de travailler soixante heures par semaine, régler les petits problèmes ménagers et, finalement, reconquérir et réveiller les ardeurs de mon guerrier. Quoi de plus simple ? »

Enfin. Ce matin-là, tout a explosé. Il lui a avoué, sans trop de délicatesse, qu'il ne savait plus comment s'y prendre avec elle. Et elle, avec encore moins de tact, lui a confié qu'il ne l'excitait plus. Il est parti depuis deux jours et elle est sans nouvelles. À l'exception de sa petite manifestation de ce matin, bien entendu. Mais ces mots ? Sont-ils une réplique à son affirmation d'être devenue invisible à ses yeux ? Ou plutôt une réponse à son accusation d'être aveugle aux efforts qu'elle fait pour lui plaire ? Elle n'en sait rien. Son mari n'aime pas les situations confuses et les sous-entendus. Il a l'habitude de dire :

Énonce tes pensées, qu'on en finisse ! Alors, se demande-t-elle, pourquoi m'en impose-t-il tout à coup ?

Cette énigme met Michèle hors d'elle, lentement mais sûrement. Sans une ombre de culpabilité, elle considère qu'elle a mieux à faire que de passer des moments précieux à ruminer sur les états d'âme de Philippe. Mais elle n'y peut rien... Il est maintenant dix heures et demie et son bain ne l'a pas calmée. Elle tourne en rond comme un lion en cage. Et, pour couronner le tout, le téléphone qui sonne...

Philippe... Sa voix est douce, on dirait presque un murmure. Lui qui, d'habitude, débite d'un seul trait l'objet de son appel avant de raccrocher presque trop rapidement semble hésitant. Après les éternelles salutations d'usage, il finit par se lancer à l'eau :

— Heu ! Michèle, il faut qu'on se parle.

Il prend une lente et profonde inspiration, hésite une seconde, puis :

— Je n'arrive pas à me concentrer... tu me manques. Je ne veux pas te perdre. J'ai peur...

Étonnée par cet étalage inhabituel de sentimentalité elle oublie, du coup, presque toute sa rancœur et tente d'adoucir le ton de sa voix.

— Philippe, moi aussi j'ai peur. Qu'est-ce qui se passe entre nous deux ? Dis-moi quand on a arrêté de se parler, de se comprendre ? Qu'est-ce qui a changé ?

— Écoute, Michèle. Je vais essayer de revenir plus tôt. OK ? Aujourd'hui, c'est mercredi. Je devais être en tournage jusqu'à jeudi prochain, mais je vais tout faire pour revenir plus tôt. Je ne peux plus vivre comme ça, en me demandant si tu seras là à mon retour.

— Bien sûr que je serai encore là. Il faut juste qu'on prenne le temps de se parler... les yeux dans les yeux.

— OK. Je t'embrasse et je te donne de mes nouvelles. Prends soin de toi. Tu me le promets ?

— Oui, c'est promis. Oh ! j'allais oublier... merci.

— Merci ? Pourquoi ?

— Tu sais bien, je les ai reçues.

— Quoi donc ?

— Tes fleurs, voyons !

— Quelles fleurs ? Je ne t'ai pas envoyé de fleurs !

Il a le ton d'un homme sincère et étonné.

— Bon, si tu le dis...

— Je suis sérieux, quelles fleurs ?

Il y a un silence. Puis, il dit froidement :

— Tu as un admirateur ?

— Mais non ! Ça doit être René ou Diane. Ils savent que ça ne marche pas très fort ces jours-ci.

— Tu me caches quelque chose ?

— Mais non. Écoute, il faut que je te laisse. Tu me téléphones ?

— Oui. À bientôt.

Il avait pourtant l'air sérieux... Qui d'autre aurait pu lui envoyer ces fleurs ? Et ce petit mot ? Leurs meilleurs amis, René et Diane, ne sont pas au courant de leurs problèmes. Pourtant Philippe n'est pas du genre à jouer ce petit jeu... encore moins à raconter à qui que ce soit leurs difficultés conjugales.

Cette histoire l'obsède encore plus. Son mari la tracasse aussi. Elle se souvient des paroles dures qu'ils se sont jetées à la figure avant son départ et elle s'en veut terriblement. Au téléphone, il semblait vouloir arranger les choses. Elle aussi ferait un effort. Tout allait si bien jusqu'à... jusqu'à quand, au juste ? Elle a été follement amoureuse de cet homme. Puis la passion s'est peu à peu transformée en amour plus terre à terre, plus profond. Oui, elle l'aime encore, et il l'attire toujours malgré ce qu'elle prétend. Mais, alors... Son manque d'intérêt au lit la vexe et la blesse terriblement. Le sexe... c'est pourtant ce qui les rapprochait autrefois. C'était ce qui leur faisait oublier les petits problèmes insignifiants. Et Dieu que ça lui manque !

Elle est maintenant trop préoccupée pour demeurer à la maison comme elle en avait l'intention et elle en convient. Après tout, ce sera une autre journée de travail. Mais seulement après une dernière tasse de café, bien calée dans son fauteuil préféré, le journal du matin étalé devant elle.

C'est alors qu'une alternative, qu'elle n'avait pas encore osé envisager, lui traverse l'esprit. Elle la chasse tout de suite de ses pensées, mais elle revient obstinément à la charge. Et si, comme l'avait suggéré Philippe, elle avait un admirateur ? Un homme timide qui la regarde de loin, la sachant mariée, incapable de taire ses sentiments ? Je ne suis pas si mal, après tout ! Ce n'est pas parce que lui ne semble plus me désirer que...

Michèle se laisse emporter dans ses rêveries. Bien installée dans son fauteuil, elle se remémore la scène dont elle rêve depuis l'adolescence. Un soir d'été, une plage déserte, une balade solitaire... Un inconnu se dirige lentement vers elle. Elle ne le voit pas et ne se doute pas encore qu'il est là, rythmant son pas au sien et l'observant attentivement. Il est grand et mince, et ses cheveux courts sont d'un brun profond. Ses yeux presque noirs, intenses et un peu sauvages, sont fixés sur son dos, ses épaules et ses jambes. Il porte des jeans amples et pâlis ainsi qu'une chemise blanche. Ses pieds nus s'enfoncent dans le sable humide de plus en plus rapidement afin de la surprendre.

Quand elle devine sa présence, il est déjà trop tard. Il l'a déjà attrapée... Un bras autour de la gorge, il la traîne sans effort apparent jusqu'aux buissons, derrière la dune, à l'abri d'éventuels intrus. Puis il lui attache solidement les bras à une branche d'un vieil arbre que l'air salin a desséché et blanchi en écrasant son corps contre le tronc. Sa

robe se déchire et l'écorce s'enfonce douloureusement dans sa poitrine. Pas un mot. Pas une menace... Son membre est appuyé contre ses reins. Il est énorme et lui semble aussi dur et solide que l'arbre auquel elle est attachée.

Michèle est totalement absorbée par son fantasme. Elle réalise à peine qu'elle a commencé à caresser doucement ses seins, son ventre, ses cuisses. Elle entend l'inconnu lui murmurer à l'oreille de ne pas crier, sinon il devra la bâillonner. De toute façon, le bruit des vagues enterrera ses cris... Il relève rudement sa robe délicate et arrache sa culotte d'un seul geste. En son bas-ventre, cette pression mi-douloureuse, mi-agréable commence à s'éveiller. C'est une chaude lourdeur qui l'humecte alors que de délicieux petits frissons lui parcourent le corps.

Michèle retire distraitemment sa robe de chambre encombrante alors que son amant imaginaire lui soulève les hanches, ne la laissant s'appuyer que sur l'extrême pointe des pieds. Il lui écarte rudement les cuisses, l'embrasse, la mord et la griffe de son menton mal rasé.

Le cerveau engourdi de Michèle a guidé sa main à la douceur de ses cuisses et l'homme s'enfonce en elle, usant de sa puissance, mordant toujours et murmurant des paroles urgentes mais inintelligibles. Il déchire davantage le haut de sa robe pour saisir ses seins à pleines mains, tout en la défonçant violemment, avec un regard qu'elle devine fiévreux.

Étourdie par l'intensité de cette chimère, elle laisse ses doigts s'agiter de plus en plus fébrilement sur son sexe enflammé. Ils connaissent par cœur les endroits à conquérir plus ou moins fermement et se lancent à l'assaut. Ils massent la peau rougie, humide, l'intérieur bouillant... et elle jouit.

Il est déjà midi quand elle arrive, l'air un peu hagard, au bureau. Sonia, sa secrétaire, lui jette un regard ahuri. Après lui avoir expliqué qu'elle avait trop à faire pour rester à la maison, Michèle s'empare de son courrier et se dirige vers son bureau. La paperasse habituelle : des cartes de Noël, des factures qui arrivent toujours trop tôt et des annonces de promotions. Mais, aussi, une enveloppe blanche toute simple, sans adresse de retour, sur laquelle n'est inscrit que son nom. Cette écriture... elle jurerait que c'est la même que celle de la petite carte de ce matin ! Elle l'ouvre immédiatement, à la fois excitée et inquiète. Une feuille toute blanche, ordinaire : Ma chère Michèle, j'espère que mes fleurs t'ont plu. Je te regarde, je te veux. Bientôt.

À nouveau, pas de signature ni d'initiales. Rien... Et ce n'est pas l'écriture de Philippe, elle en est sûre. Elle se rend, sans attendre, au bureau de Sonia.

— Dis donc, Sonia, lui demande-t-elle, cette enveloppe, elle est

arrivée comment ?

— Je ne sais pas... En fait, elle était par terre quand je suis arrivée. Comme si on l'avait glissée sous la porte. Chose certaine, personne n'est venu la livrer en main propre. Je m'en souviendrais...

Elle hésite.

— Pourquoi, ça ne va pas ?

— Non, non. Ce n'est rien. C'est juste un peu bizarre, c'est tout.

Elle retourne à son bureau et range l'enveloppe dans son sac afin de pouvoir comparer les calligraphies, une fois à la maison. Elle se rend compte, ce soir-là, qu'elles sont identiques...

Jeudi, onze heures et demie.

Michèle essaie de travailler mais le cœur n'y est pas. Son bureau est un véritable bordel et elle remet sans cesse la corvée du ménage depuis le début de l'automne. Elle entreprend d'y remédier sur-le-champ et demande à Sonia de venir lui donner un coup de main. En refermant la porte, sa secrétaire découvre un paquet qui est appuyé au mur.

Michèle est certaine de n'avoir jamais vu cette boîte auparavant. Une boîte blanche et rectangulaire, comme celles des grands magasins, mais n'identifiant pas le destinataire. Elle la déballe, un peu nerveuse, et en reste bouche bée : deux magnifiques lys blancs sont délicatement déposés sur du papier de soie. Elle met quelques secondes avant de soulever le papier de ses mains un peu tremblantes. Plié avec soin dans cette boîte anonyme se trouve un superbe déshabillé en dentelle blanche orné de délicates broderies et de fines bretelles de satin. Et comme elle le pressentait, une petite carte blanche gît au fond. Mais cette fois-ci, il n'y a que d'inscrit : « À très bientôt ». Rien de plus.

Sonia a un petit sourire entendu. Michèle, elle, se retrouve une fois de plus perplexe. Comment ce paquet est-il arrivé dans son bureau ? L'ordre dans lequel elle trouve ces petits indices la perturbe. L'histoire prend une tournure de chasse au trésor qui devient un peu inquiétante. S'il s'agit de son mari, la seule explication plausible est qu'il ne soit pas, après tout, à l'extérieur de la ville. Mais pourquoi tant de mystère ? Ce n'est pas du tout le genre de choses qui l'amuse. Et si son hypothèse était vraie ? Si c'était quelqu'un d'autre ? « Mais je déconne complètement ! Je ne suis pas l'héroïne d'un téléroman, je suis Michèle Berthier. Une femme ordinaire, mariée à un homme ordinaire et menant une vie ordinaire. C'est seulement mon homme ordinaire qui a décidé de me surprendre un peu. C'est tout », se gronde-t-elle intérieurement et sans grand succès.

— Hum... Il a quand même bon goût, ton mari.

Sonia a une mine espiègle et peut-être un peu envieuse aussi. Elle adresse un petit clin d'œil à sa patronne et toutes deux se remettent à la tâche en oubliant l'incident.

En arrivant à la maison ce soir-là, Michèle enfile tout de suite son cadeau. Il lui va à merveille. Philippe – ce ne peut être que lui, elle en est convaincue – connaît mieux son corps qu'elle ne veut bien le croire... Elle adore la féminité sublime de ce vêtement, sa douceur et sa légèreté. Pour la première fois depuis trop longtemps, elle se sent presque désirable, sensuelle. Elle a la ferme intention de jouer son petit jeu pour voir jusqu'où ça les mènera. Comme Philippe ne lui a laissé aucun numéro pour le joindre, elle attend son appel avec impatience.

Mais le téléphone ne sonne pas de la soirée.

Le lendemain, vendredi, rien d'inhabituel... Aucun colis ni coup de téléphone. Aucune surprise qui viendrait briser la monotonie de la journée. Elle était un peu déçue. Elle se demandait bien jusqu'où il irait et elle commençait à trouver les petites attentions de plus en plus excitantes, elle devait se l'avouer. Aurait-il déjà abandonné la partie ?

N'ayant pas envie de sortir ce soir-là, elle passe la soirée à la maison. Après un bon repas agrémenté d'un petit verre de vin rouge, Michèle se laisse aller à savourer le plaisir d'être seule. Elle adore ce sentiment confortable d'intimité, d'indépendance et de liberté. Il neige un peu et tout est calme, presque figé comme un décor de Noël. Les sons, à l'extérieur, sont feutrés, assourdis par la neige épaisse qui s'est accumulée depuis le début de la journée. Elle décide tout à coup de revêtir son joli déshabillé. Le vin aidant, elle se sent calme et détendue mais... il manque quelque chose. Elle choisit une musique de circonstance et, à son grand plaisir, son amant imaginaire revient hanter ses pensées sans prévenir. C'est toujours le même homme qu'elle connaît maintenant très bien pour en avoir rêvé, l'avoir créé depuis si longtemps. Il arrive, comme toujours, derrière elle et lui enserme la gorge de son bras. Mais cette fois il est ici, chez elle. Le déshabillé quitte brutalement son corps par la force d'un poignet, le même qui la projette sans ménagements sur un amas de coussins. Il la maintient sur le ventre de son poids, ne soulevant que son bassin par de nombreux coussins. Sans avertissement, il envahit son corps de plusieurs doigts et de sa langue. Elle sent sa main rugueuse s'insérer au plus doux de son corps et sa bouche affamée la dévorer. La douleur est exquise, la peur délicieuse, le plaisir insoutenable. Puis, sans autre préambule, il laisse tomber son jeans qui s'enroule autour de ses cuisses et s'engouffre brutalement en elle, la déchirant et la meurtrissant. Il s'active de plus en plus rageusement, glissant sans efforts dans son sexe que le plaisir rend moite. Il est énorme et elle sent la peau délicate de ses lèvres s'écorcher sous l'assaut. Il le sait aussi et s'en réjouit. Il accélère et la laboure en poussant des grognements discrets jusqu'à ce qu'elle explose de plaisir. Cette nuit-là, son corps de nouveau recouvert de dentelle et de satin, Michèle

s'endort sans peine.

Samedi matin, elle est réveillée par le téléphone. C'est Philippe.

— Bonjour. Je te réveille ?

— Oui, mais ce n'est pas grave. Comment vas-tu ?

— Pas mal. Le tournage se déroule bien et je crois pouvoir rentrer lundi. As-tu réfléchi à notre histoire ? Tu me manques terriblement, Michèle.

Comme elle ne dit rien, il continue :

— J'avais tort. Je regrette les paroles que j'ai dites.

— Moi aussi, Philippe, je suis désolée. Mais il faut quand même se parler si on veut que ça dure. Tu reviens lundi, c'est sûr ?

Puis, avec une toute petite pointe de sarcasme :

— Comme ça, le tournage va bien ?

— Oui, oui. Écoute, je ne peux pas attendre plus longtemps. J'ai...

Sa respiration, à elle seule, était éloquente.

— J'ai envie de toi.

Depuis quand ne lui a-t-il pas fait de tels aveux ? Il s'agit bien là de son admirateur secret, elle en est certaine maintenant.

— Moi aussi, j'ai envie de toi...

Elle tente de le forcer à se découvrir :

— Et si tu me voyais, tu ne résisterais pas...

— Je connais bien ta petite robe de nuit... N'en dis pas plus, c'est assez difficile comme ça !

— OK, comme tu veux. Au revoir, mon chéri.

— Bye. À lundi.

Rien. Il n'a fait aucune allusion à sa nouvelle tenue, du moins rien de concluant. Il est plus fort qu'elle ne le pensait. Elle doit bien avouer que, pour le moment, il mène au jeu. Mais pas pour longtemps, elle se le promet.

Il est près de dix heures quand elle arrive au bureau. Elle aime bien travailler le samedi : l'endroit est désert, le téléphone est branché sur répondeur, sauf sa ligne personnelle, et tout est calme. Elle se met immédiatement à la tâche.

Elle travaille sans relâche jusqu'aux alentours de quatorze heures. Elle s'en rend compte parce que la faim la tenaille. Un sandwich au petit restaurant du coin réglera son problème et elle salive rien qu'à y penser. La sonnerie de sa ligne personnelle retentit juste au moment où elle allait sortir.

— Allô ? Michèle.

— Oui. Qui est-ce ?

— Je te regarde.

Voix grave, rauque, respiration lourde. Ce n'est pas la voix de Philippe. Un frisson surnois qui se tapissait quelque part en elle lui parcourt l'échine et ses mains deviennent moites.

— Qui est-ce ?

Pas de réponse, seulement une respiration laborieuse.

— Philippe, si c'est toi, arrête ton petit jeu. Tu gagnes, tu es plus fort que moi.

— Alors c'est Philippe, le nom de ton mari ? Dis-moi, Michèle, est-ce qu'il te regarde de la même façon que moi ? Est-ce qu'il te désire autant que moi ?

— Bon, ça suffit, je vais raccrocher, Philippe, tu commences à m'énerver.

— Il aurait dû te voir, hier soir, Philippe. Le petit déshabillé que je t'ai offert te va vraiment très bien. J'aime le blanc, c'est pur, c'est doux. Mais tu n'aimes pas les hommes trop doux, hein Michèle ? Moi je suis plutôt le contraire et je peux te donner ce dont tu rêves depuis si longtemps...

Son cœur s'arrête subitement de battre. Elle est glacée. Hier soir ? Hier soir ?

— Michèle, n'aie pas peur, je ne te veux aucun mal. Tu m'excites, Michèle. Quand tu te touches comme hier soir, tu m'excites terriblement. Rien qu'à penser à toi, je deviens si dur et si gros que, même toi, tu pourrais à peine le supporter. Je veux te regarder jouir. Ça fait trop longtemps qu'un homme t'a touchée comme tu le voudrais, Michèle. Tu mérites mieux...

CLIC !

Elle commence à en avoir assez ! La faim l'a quittée et tout ce qu'elle veut, à présent, c'est sortir de là tout de suite. Si c'était Philippe, il allait trop loin. Elle se demandait ce qu'il fabriquait depuis trois jours ! Est-ce qu'il la surveillait ? Et pourquoi ne venait-il pas dormir à la maison s'il n'était pas en tournage ? Soudainement, ce petit jeu n'était plus très drôle. Et si, comme son cerveau le lui criait, ce n'était pas lui, eh bien ! elle n'était pas en sécurité. Mais alors pas du tout... Elle voit, par la fenêtre, que la neige légère de l'avant-midi s'est transformée en tempête. Encore ! Tant pis pour le sandwich. Elle décide de rentrer chez elle et de s'y enfermer jusqu'au lendemain. Elle se jure que si Philippe téléphone ce soir-là elle lui dira qu'il y va un peu fort. Quand il verra à quel point elle est inquiète, il avouera. S'il nie tout et insiste que ce n'est pas lui, elle appellera la police.

Elle se sent déjà mieux lorsqu'elle quitte l'immeuble. Mais, c'est toute une tempête qui s'abat sur la ville ! À la radio, on suggère fortement de rentrer. L'on prévoit que le vent va se lever et qu'il tombera entre vingt-cinq et trente centimètres de neige d'ici le matin. Pays de merde ! Elle adore la neige, mais c'est la troisième tempête en deux semaines ! Personne n'a besoin d'insister pour qu'elle retourne à la maison. Elle fait quelques courses en chemin dans une circulation de plus en plus aléatoire. La nuit commence à tomber quand elle gare

enfin la voiture devant la maison, saine et sauve, heureuse d'être arrivée.

Au seuil de la porte, presque enfoui sous la neige, un autre bouquet de lys blancs à demi gelés l'attend. Elle entre précipitamment et ouvre l'inévitable petite enveloppe : « Je suis désolé de t'avoir fait peur, Michèle. Je ne désire pas t'effrayer, je veux seulement te posséder. Juste une fois. Il ne faut pas avoir peur de ses fantasmes... »

Ah ! voilà ! Après la surprise, le soulagement. Elle se souvient clairement que Philippe lui a déjà reproché de ne pas partager ses fantasmes avec lui. Il disait qu'il était sain et normal d'en avoir et que si elle en parlait plus ouvertement, il saurait davantage comment lui plaire. Mais il y a des choses que Michèle considère trop personnelles et ses fantasmes en font partie. Philippe est un homme tendre et patient et c'est pourquoi elle l'aime. Mais il avait tellement insisté un jour que, pour éviter une dispute, elle avait tenté de lui expliquer son point de vue. Elle lui avait simplement dit : « Si, par exemple, l'un de mes fantasmes consistait à me faire attaquer par un étranger, cela semblerait contradictoire parce que je t'aime et que tu es un homme tendre. Tu me trouverais peut-être un peu bizarre. Ma peur du viol est aussi intense que celle de la plupart des femmes, mais il se pourrait que j'en rêve de façon un peu perverse, et avec des nuances subtiles. Je crois que certains fantasmes doivent demeurer secrets. Pourrais-je vraiment me laisser attaquer par un homme en songeant qu'il n'y a aucun danger et que ce n'est que pour le plaisir ? Non. Alors, ça servirait à quoi de t'en parler ? Ça me rendrait mal à l'aise et ça te mettrait tout à l'envers. C'est tout, n'en parlons plus. » Elle n'avait pas su comment lui dire qu'elle aurait seulement envie qu'il soit quelques fois un peu violent au lit. Plus passionné, plus fort, plus brutal. Il avait compris son point de vue et n'avait jamais plus abordé le sujet.

Tout de même... Michèle a encore beaucoup de difficulté à croire que son mari, qui tire vanité d'être conservateur et correct, puisse se montrer si imaginatif. Elle veut s'en convaincre de toutes ses forces mais le doute persiste et l'agace. C'est tellement différent du Philippe qu'elle connaît depuis tant d'années ! Jamais il n'aurait le cran de faire quelque chose de si imprévisible, de si sexuel. Pas son Philippe. Mais alors, qui ?...

La tempête sévit dans toute sa splendeur terrifiante. L'une de ces tempêtes comme on n'en voit qu'ici, et, pas à chaque année ! Tout est censé y passer au cours des prochaines heures : neige, verglas, grêle, tonnerre, éclairs, le tout assaisonné de rafales atteignant les 80 km/h. Michèle ne voudrait se trouver nulle part ailleurs. Elle est bien chez elle, emmitouflée dans sa chaude robe de chambre. Mais une tempête d'une telle violence la rend quelque peu nerveuse. À la fois excitée et irritable. Un petit verre de vin l'aidera sûrement à dormir ou, du

moins, à se calmer.

Les heures passent et Philippe ne téléphone pas. Elle se résigne à aller dormir.

Elle devait s'être endormie parce qu'en sentant une main lui empoigner les cheveux avec une force qui lui paraît surhumaine et une autre, gantée, se presser sur sa bouche, Michèle croit mourir de surprise et de frayeur. Après la décharge d'adrénaline initiale, son cœur recommence à battre péniblement avant d'accélérer, menaçant de lui défoncer la poitrine. Son cerveau est en pleine déroute : un rêve ne peut être si réaliste ! Quand elle comprend enfin qu'il ne s'agit pas d'un rêve, elle essaie de crier à pleins poumons mais aucun son ne se fait entendre. Son cri reste muet même s'il lui déchire la gorge.

Elle a peine à respirer et se débat de tout son être. Mais l'homme la maintient fermement et s'assoit sur ses fesses, lui écrasant cruellement les poignets sous ses genoux. Elle réussit à porter quelques coups frénétiques, sans toutefois causer le moindre tort à son assaillant. Elle tente vainement de se calmer et d'analyser la situation. Pas de panique, pas de panique !

— Reste tranquille, je ne te veux aucun mal. Je te regarde depuis si longtemps... je ne pouvais plus attendre. Ne me force pas à te frapper... Tu es trop belle, Michèle. Je te veux, maintenant.

Le ton est catégorique.

C'est lui. LUI. Elle essaie, tant bien que mal, de se retourner. L'obscurité la plonge dans une terreur encore plus profonde et le fait de ne pouvoir apercevoir son visage lui impose une vulnérabilité insoutenable. Un millier de pensées se bousculent dans sa tête de même que des questions auxquelles elle n'aura peut-être jamais la chance de répondre : Comment est-il entré ? Qui est-ce ? Qu'est ce que j'ai fait ? Est-ce que je le connais ? Moi, victime de viol ? Moi ? Pourquoi moi ? Est-ce que je vais mourir ? Je ne veux pas mourir ! Elle comprend, malgré le nuage de panique qui menace toujours d'éclater, que la noirceur est peut-être une bénédiction. Peut-être ne lui fera-t-il aucun mal sachant qu'elle ne pourrait jamais le reconnaître. Du calme, essaie de rester calme... calme !

Et, comme pour confirmer ses dernières pensées :

— Je te promets que si tu restes tranquille, je ne te ferai pas de mal. Sa voix se voulait rassurante.

— Je partirai quand j'en aurai fini avec toi et tu ne me reverras jamais, je te l'assure.

L'inconnu lui caressa doucement les cheveux.

— N'aie pas peur, je t'aime. Je ne te ferai aucun mal.

Michèle n'en croit pas ses oreilles. C'est fou. C'est complètement fou. Il l'aime ? Mais qui est-ce ? Elle le connaît ? Oh ! Philippe, où es-tu quand j'ai vraiment besoin de toi ?

Il interrompt ses pensées en la retournant brusquement sur le dos. Elle essaie, malgré tout, de percer les ténèbres pour discerner son visage. Mais c'est inutile... Elle ne perçoit que la forme de sa tête qui semble trop lisse, comme recouverte d'une cagoule. L'homme maintient fermement la main sur son visage, mais elle réussit à laisser échapper un cri strident alors qu'elle tente désespérément de le frapper de ses poings maintenant libres. Elle réussit presque à le mordre mais ne garde dans la bouche que le goût amer du cuir.

— Je t'ai dit de te tenir tranquille...

La voix a changé. De la voix basse et rauque, il ne reste plus de trace. Celle qui l'a remplacée est douce, familière et patiente : Philippe ! Mais la poigne, elle, est toujours aussi ferme et cruelle.

— Tu peux crier mais personne ne t'entendra. Personne. Tu es à moi, maintenant. J'attends depuis trop longtemps. Je t'aime. Ne me résiste pas, je ne veux te faire aucun mal.

La main qui lui empoigne les cheveux la libère et le gant sur sa bouche est remplacé par un foulard de soie. Elle est toujours aveuglée par la noirceur. Mais elle sait que c'est Philippe. Oh oui ! c'est bien lui. C'était lui depuis le début. Le soulagement qu'elle ressent met en lumière toute l'absurdité de ce qu'elle croyait être l'un de ses fantasmes les plus puissants. Et, avec ce soulagement, elle assiste aussi à l'éclosion de son sexe. Elle devine les parois en train de s'ouvrir, enfler de désir. Philippe lui donne tout doucement un baiser léger sur la tempe. Il profite de cet instant pour lui rattacher fermement les poignets et lui relever les bras au-dessus de la tête, les rendant ainsi inutilisables. Michèle a mal... mais c'est comme si elle avait attendu ce moment toute sa vie. Comme une porte qui s'ouvre enfin sur un bien-être sublime. Il saisit sa robe de nuit de ses mains et la déchire d'un coup sec. Elle frissonne. Elle tente de se lever mais il lui attrape fermement les épaules et les plaque contre le lit.

— Tu ne veux pas être gentille, hein ? Alors je n'ai pas le choix.

Philippe se rassied sur elle et retire sa ceinture dans un silence menaçant. Elle continue toujours de se débattre, d'essayer de crier et de se lever. C'est plus fort qu'elle... Il passe la ceinture autour du foulard qui lui lie les poignets et la fixe solidement à l'un des coins du lit. La voilà prise au piège... c'est à la fois merveilleux, délicieux et terriblement frustrant. Il agrippe sa culotte et la descend le long de ses jambes, brûlant sa peau de façon exquise. Elle ressent enfin cette chaleur révélatrice. Cette crampe sourde mais perçante, en son bas-ventre qui la brûle, la transperce, l'excite et la rend luisante de désir. Celle qu'elle attendait avec impatience, en espérant qu'elle viendrait un jour...

— Qu'est-ce que tu faisais, toute seule, hier soir ? Tu pensais à quoi, hein ?

Michèle décèle un sourire.

— C'est ça que tu voulais ? C'est ça que tu attendais !

Jamais elle n'aurait cru possible d'entendre Philippe lui parler sur ce ton. Il semble vraiment fâché, impatient, intransigeant. Il lui soulève les fesses d'une main et, de l'autre, se met à la caresser. Fort, beaucoup trop fort. Et c'est ce qu'elle souhaite, haletante, exactement. Ses doigts la pétrissent impitoyablement. La douleur et le plaisir sont presque insoutenables. Ses poignets, aussi, la font souffrir et son corps entier est en alerte. Mais son ventre est en feu. Des gouttes de jouissance perlent, glissent sur ses lèvres, entre ses fesses. Elle appelle cette douleur, elle la désire autant que l'homme qui est au-dessus d'elle. Il devient le symbole de la douleur et elle l'attend avec impatience. Comme s'il lisait ses pensées, Philippe s'empare de ses seins et les broie, ses ongles griffant ses mamelons au point de la faire hurler en silence. Des larmes tièdes coulent lentement sur ses joues. Larmes de douleur ou de joie... elle ne sait plus. Il pince et mord de plus belle, attaquant aussi sa gorge, ses épaules et son ventre. Sa descente amène ses dents à meurtrir l'intérieur si délicat de ses cuisses tandis que ses mains lui rompent les os. Quand ses lèvres et ses dents atteignent enfin les lèvres maintenant grandes ouvertes de sa victime, le cri qu'elle ne pouvait ou ne voulait laisser s'échapper retentit enfin. Son amant retire un objet qu'elle ne peut voir de la poche de son manteau. Elle est toujours aveugle. Le foulard qui lui enserre le visage disparaît alors et Philippe lui enfonce l'étrange objet dans la bouche. C'est dur, un cylindre de bonne dimension qui doit être de verre ou de métal. Il le retire subitement de sa bouche et l'introduit plus bas sans ménagement, là où elle le veut désespérément. Il lui fait l'amour avec cet objet lentement, pour lui permettre de s'accoutumer à sa taille imposante, puis plus rapidement, plus intensément jusqu'à ce que Michèle sente sa jouissance imminente. Philippe le retire alors une fois de plus et le lance sur le mur auquel il se fracasse en mille éclats...

Le bruit à peine perceptible de sa fermeture Éclair, qu'il détache avec une lenteur démente, agace sa proie. Son corps glisse sur elle pour venir s'agenouiller, juste au-dessus de son visage. Enfin ! Il la force à ouvrir la bouche qu'il envahit sans merci, ce qu'elle accepte avec gratitude. Il se pousse en elle assez profondément pour lui bloquer la gorge, faisant de nouveau jaillir les larmes. Elle glisse péniblement sa langue autour de lui, l'aspire du mieux qu'elle peut. Elle a mal, elle a soif de lui, et souffre d'un plaisir effrayant.

— Tu aimes ça, hein ? C'est dommage.

Il se relève d'un bond. Puis il descend du lit et quitte délibérément avec lenteur la chambre.

— Au revoir, Michèle.

— Quoi ! ! ! ! Reviens, reviens ici tout de suite !

La porte de l'entrée se referme dans un grincement et une bouffée d'air froid se faufile jusqu'à la chambre. Il est parti ! Qu'a-t-elle fait pour mériter cet abandon ? Pour qu'il l'ait laissée là, attachée et pantelante de désir au bord de l'orgasme le plus puissant de sa vie ! Le salaud !

— Tu croyais vraiment que je te laisserais là ?

Et il recommence à la caresser brutalement. Il la pénètre de ses doigts tout en pinçant et en mordant son corps tout entier. Michèle n'y tient plus. Elle jouit malgré elle.

— Tu ne m'as pas demandé si tu pouvais jouir. Tu n'avais pas le droit tout de suite !

Il reste immobile, un tout petit instant.

— Je vais être obligé de te punir.

Il retourne sa femme sur le ventre, lui soulève le bassin et entre en elle d'un coup sec, sans aucune précaution. Elle croit exploser. Jamais Philippe ne lui a fait l'amour si violemment, si rudement, et elle l'adore.

Elle le supplie de continuer et de continuer encore, de ne jamais s'arrêter. Il se penche sur elle et lui saisit les seins par derrière, les écrasant et les griffant de ses doigts. Il s'insinue aisément jusqu'au plus profond de son corps. Elle le sent lui rompre les fesses et les cuisses et se laisse écraser par le poids de son corps. Elle jouit une autre fois, puis une autre encore. Il s'active toujours en elle sans pitié et elle est envahie jusqu'au fond de son être, remplie, soumise... Son corps se contracte à nouveau sous le coup de la jouissance qui lui semble éternelle, forçant son amant à accélérer et à la défoncer davantage jusqu'à ce qu'il jouisse à son tour, se répandant interminablement sur le dos fourbu de sa partenaire, ses fesses et ses cuisses épuisées.

Ils sont exténués, à bout de souffle et flottent dans une léthargie empreinte d'irréalité. C'était un rêve, songe Michèle, je viens de battre toutes mes sessions solitaires d'un seul coup... Philippe lui détache doucement les poignets et s'étend près d'elle. Ses sentiments mériteraient d'être analysés mais elle est vidée, comblée. Ils s'endorment presque en même temps et les dernières choses dont elle se souvienne sont la douleur diffuse, pulsative de son corps et les derniers soubresauts de plaisir qui la secouent encore jusqu'à l'extrême limite du sommeil.

Le lendemain matin, Michèle s'éveille à l'odeur du café. Le soleil resplendit et la tempête a laissé les fenêtres givrées et peintes de cristaux plus beaux les uns que les autres. Philippe, le Philippe qu'elle a toujours connu, vient la retrouver avec un magnifique petit déjeuner. Il a retrouvé son allure de tous les jours : le jeune professionnel en peignoir de velours, à la voix douce et tendre. Il regarde son épouse amoureusement, laissant poindre un éclat au fond

de ses yeux qui n'y était pas auparavant...

Il pose un léger baiser sur son front. Sur le plateau, en plus du repas somptueux, se trouve un magnifique bouquet de lys blancs avec une petite carte. Elle est décorée de petits dessins fades de fleurs roses, de rubans et de petits oiseaux. À l'intérieur, un banal : Je t'aime, Philippe.

Métamorphose ou le rêve d'un homme (bien) ordinaire

Bernard ne sait toujours pas ce qui s'est passé... et il serait juste de croire qu'il s'en fout éperdument. Tout ce qu'il sait, c'est que ce n'est pas seulement le changement presque instantané qui s'est produit en lui et sur lui qui est extraordinaire mais aussi, sinon plus, les conséquences de ce changement...

Ne nous acharnons toutefois pas (surtout pas !) sur les causes de cette transformation. Ce serait inutile et ne ferait que gaspiller un temps précieux... Tout ce qu'il importe de dire c'est que son rêve (le rêve de tout homme ordinaire), son aspiration la plus puissante s'est réalisée du jour au lendemain : il s'est transformé, de crapaud rondet et myope en un véritable don Juan. Pourtant Bernard n'a jamais cru aux miracles... Et ce souhait, il le traîne secrètement et lamentablement depuis sa tendre enfance.

Oh ! n'exagérons tout de même pas ses défauts. Il n'était pas si moche, avant. Mais, là ! Il n'y a pourtant pas eu d'éclairs foudroyants, ni de tonnerre assourdissant. La main de Dieu n'est pas venue lui caresser la tête en un geste de bonté divine... Pas du tout. C'est arrivé, comme ça, un bon matin.

Il s'était couché autour de minuit et avait bu, comme presque tous les soirs, quelques petites bières pour l'aider à se détendre, laissant son cerveau s'engourdir devant des comédies plus ou moins insipides à la télé. Et, le lendemain matin, BANG !

Le tout s'est fait sans la moindre douleur, sans sensation particulière. En se rendant à la toilette pour faire sa besogne habituelle, il n'a pas porté attention à l'image que le miroir lui renvoyait. Ce n'est qu'après son premier café et en allant se raser qu'il a cru, vraiment cru, qu'il rêvait : un étranger le regardait d'un drôle d'air... Un étranger qui n'avait pas les yeux bouffis ni de mèches folles lui encerclant lamentablement le visage, comme c'était le cas tous les matins. Cet étranger avait cependant un air très familier. Car c'était bien lui... en version superaméliorée.

La première chose que Bernard remarqua fut sa chevelure. Celle qu'il voyait, impuissant, quitter le doux épiderme de son crâne (inéluctablement et pour toujours) s'était métamorphosée en une voluptueuse crinière à rendre Samson vert de jalousie. Et ce n'est là qu'un détail. Vint ensuite la réalisation que l'affreuse moustache qui avait en partie causé son divorce s'était effacée et que les contours de

son visage, dont il connaissait les courbes vagues et molles, s'étaient aiguisés, transformés en angles des plus séduisants. De plus, son corps semblait s'être subitement allongé (ce n'était, en fait, que les quelques kilos en trop lui enserrant amoureusement la taille et prenant une certaine expansion inévitable à tous les ans qui avaient fondu comme beurre au soleil). Ses épaules avaient pris une carrure divine, lui faisant songer qu'il devrait porter des vêtements plus amples. Son ventre s'était aplati et garni de muscles superbes et sa poitrine, qui jadis était d'une pâleur laiteuse et lisse comme les fesses d'un bébé s'était recouverte d'une toison virile lui permettant, enfin, de se balader torse nu, si l'occasion se présentait... Mais ces changements n'étaient pas ce qu'il y avait de plus extraordinaire...

Non, le plus extraordinaire, c'était son pénis. Il le savait flasque et inefficace depuis si longtemps... Il le regardait maintenant de toute sa hauteur, prêt à toute intervention, et il avait atteint une grosseur comme il n'en avait vu que dans les films les plus pervers... Sa petite queue idiote venait de se métamorphoser en une véritable arme fatale, un engin d'amour, un danger public ! Et ce danger public attendait impatiemment qu'il en fasse quelque chose...

Notre bienheureux métamorphosé réussit, tant bien que mal, à supporter le choc, si agréable soit-il, et à se préparer pour une autre journée au bureau. Les questions qui lui traversaient l'esprit, semblables à « Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? » ou « Est-ce que les copains vont me reconnaître ? » lui semblèrent bien secondaires quand, en enfilant son pantalon, il sentit l'objet de sa nouvelle fierté protester contre le manque d'espace.

En sortant de chez lui ce matin-là, et tous les autres depuis ce jour mémorable, Bernard connaît le sens du mot bonheur. Il fait même, chaque soir, de petites prières à toutes les divinités qui lui viennent à l'esprit (et vraiment TOUTES), afin que celle qui est responsable de tant de bonté ne l'abandonne pas ou, du moins, connaisse sa profonde gratitude. En effet, depuis ce merveilleux matin, sa vie n'est plus la même. Pour la première fois les femmes, et il s'agit bien de femmes à faire tourner toutes les têtes, lui tombent littéralement dans les bras. Lui, qui jadis n'aurait jamais pensé attirer l'attention de l'une de ces sirènes qu'il croise chaque jour, se surprend à rendre des sourires plus aguichants les uns que les autres.

L'autre jour, par exemple. Il attendait patiemment au feu rouge, quand il perçut un mouvement du coin de l'œil. Il se retourna et vit, dans une petite voiture sport rouge vif, une superbe blonde au rouge à lèvres assorti à sa voiture, qui lui souriait de toutes ses dents. Elle lui envoyait de petits baisers de ses lèvres humides, sa poitrine voluptueuse se soulevant à chacun. Inutile d'essayer de décrire sa joie ! Moi ! se disait-il, On me fait ça, à moi ! Il aurait tout fait pour

qu'elle le suive jusqu'à un petit motel discret, mais il avait rendez-vous avec Michelle, une adorable rouquine qu'il avait rencontrée quelques jours plus tôt.

Comment choisir ? Bernard se retrouvait projeté dans l'univers d'un adolescent vierge qui se ferait enfermer dans une prison de femmes, assoiffées de sexe, qui désirent faire son éducation... Il se demandait sans cesse : s'il s'agissait d'une bonne, d'une très bonne fée qui aurait décidé de me jeter un sort ? Une fée superbe, au corps à faire damner un saint, qui m'a rendu conforme à l'idéal afin de faire de moi son partenaire sexuel jusqu'à la fin des temps ? Ce à quoi il rétorquait, pour faire taire sa nouvelle conscience qui ne demandait pas mieux : Mais, si c'est le cas, la bonne fée a le loisir de retirer son sort quand bon lui semble. Je me dois donc d'en profiter le plus possible, ne serait-ce que pour me perfectionner afin d'être certain de lui plaire...

Donc, cette fois-là, il honora Michelle de sa présence et de ses attentions et ne fut pas déçu le moins du monde. Elle, de son côté, lui fit de ces choses ! Et comme son organe amélioré réagissait à merveille et avec une ardeur nouvelle à laquelle il avait peine à s'habituer, il n'a pas voulu le frustrer. Il l'a prise à quatre reprises durant cette nuit inoubliable, jusqu'à ce qu'il sente que sa queue (aussi résistante et performante soit-elle) allait tomber. Il a abusé de son corps plus que consentant durant des heures entières, explorant chaque recoin, chaque orifice. Elle s'offrait à lui sans la moindre inhibition, le chevauchant, prenant les devants et hurlant son plaisir devant ses prouesses exceptionnelles.

Le lendemain matin, il était quelque peu irrité et fatigué mais bien disposé à recommencer. Et c'est là qu'il eut l'idée de génie. Après un bref examen de sa situation financière, Bernard conclut qu'il pouvait se payer une petite pâtisserie. Il ne se rappelait pas la dernière fois où il avait profité de la vie de célibataire. Ses dernières vacances, il les avait passées à essayer de trouver un terrain d'entente avec Janine pour rapiécer leur mariage. Tout ça pour qu'elle finisse par s'en aller en emmenant la petite. Alors...

Il décida de se procurer, sur-le-champ, un billet pour une croisière entre Miami, les Bahamas et Cuba. Mais il n'eut jamais la chance d'utiliser la deuxième portion de ce billet, les plans ayant quelque peu changé en cours de route. Au moment présent, Bernard se remet lentement du choc de sa rencontre avec Judy et de ce qu'elle comporte de sensuel, de merveilleux, de fascinant. Il flotte béatement sur un petit radeau, voguant sur une mer calme et turquoise, quelque part au large de Key West, sur le golfe du Mexique. Des poissons argentés glissent à l'occasion entre ses pieds bronzés et il peut entendre de joyeux éclats de rire s'échapper du charmant petit voilier qui les a amenés jusque-là.

Il a rencontré Judy sur le Sea Queen, lors de la traversée. Elle travaillait comme hôtesse, pour la saison estivale, avant de reprendre ses études à l'automne. Les premières journées de Bernard à bord : se prélasser au soleil, tout près de la piscine, admirer cette mer éblouissante, lire des polars et regarder avec une admiration sincère sa peau, qui jadis rougissait à la première tentative, prendre une belle teinte dorée. Le bateau était somptueux mais cela le laissait indifférent. Il était entouré de jeunes beautés bronzées, aux corps enduits d'huile solaire, aux gestes gracieux, au sourire facile et à la conversation légère. Rien à redire, quoi !

Il avait décidé de tester ses limites : il désirait voir combien de temps il pourrait attendre avant de goûter à l'une de ces poulettes, se contentant, pour le moment, d'adresser de petits sourires coquins à l'une, des œillades approbatrices à l'autre. Mais il y en avait une qui lui agaçait particulièrement les hormones : Judy. Il n'avait pas encore eu la chance d'entamer une conversation avec elle mais il l'avait déjà remarquée (tout homme en aurait fait autant). Et voilà qu'elle se présentait sur la chaise voisine de la sienne, vêtue d'un bikini d'un blanc éclatant révélant un corps élancé, musclé et gracieux. Elle l'avait aveuglé de ses dents si blanches derrière un sourire engageant avant de lui demander, d'un air faussement timide, de lui huiler le dos. Il ne s'était pas fait prier, et avait hoché la tête, en guise de réponse.

— Are you American ?

— Non, heu... no. From Montréal.

— Tou Français ?

— Oui...

— C'est si... cute !

Il n'aurait su dire avec certitude, si elle le désignait, lui, comme étant cute ou si c'était le fait qu'il soit francophone. Peu importe... Il remarqua alors son étrange médaillon : une solide chaîne d'argent garnie d'un pendentif en forme de larme d'environ trois centimètres. Il lui demanda ce que c'était et, à sa grande surprise, elle rougit :

— C'est oune secret...

Malgré sa curiosité, Bernard ne posa pas d'autres questions. Ses yeux étaient trop occupés, d'ailleurs... Elle avait ce genre d'apparence faisant rêver tous les hommes en âge de bander : grande et mince, la démarche souple et féline, la peau soyeuse et bronzée juste à point, de longs cheveux blondis par le soleil (peut-être un peu, aussi, par les colorants), des yeux bleus pétillants et des dents qui avaient dû rendre un dentiste très riche... Bref, le genre de femme qui mettait Janine, son ancienne, dans une colère presque comique de par son irrationalité, la faisant même parfois baver de rage et de jalousie.

Avant sa métamorphose, Bernard aurait rougi jusqu'aux oreilles en voyant une telle fille sur la rue. Il aurait voulu disparaître pour ne pas

voir ses beaux yeux se poser sur une vieille grenouille comme lui. Mais les choses avaient bien changé ! Après avoir laissé sa main tremblante de reconnaissance frotter l'huile à bronzer sur son dos appétissant, elle lui demanda, sans préambule et pour son plus grand plaisir :

— Tu... êtes-vous marié ?

Cet accent américain fit frémir le bout de sa queue impétueuse. Mais il ne perdit pas une seconde avant de répondre :

— Divorcé... et heureux de l'être !

Elle esquissa un petit sourire, l'air un peu perplexe, comme si elle n'avait pas tout à fait compris. Il répéta sa phrase dans un anglais très approximatif et elle sourit plus franchement. Elle lui raconta qu'elle était étudiante à l'université de Miami et qu'elle adorait cet emploi, qu'elle avait déjà depuis trois étés, et qui l'aidait à payer ses études. Elle était hôtesse : elle accueillait les passagers, s'assurait de leur satisfaction et du confort de leur cabine. Bref, que tout soit en ordre pour assurer aux passagers une croisière agréable. Après quoi, elle passait la majeure partie de la traversée à régler de petits problèmes mineurs et à se faire dorer au soleil. Comme elle avait participé à la planification de plusieurs activités elle lui rappela qu'il y avait, ce soir-là, une soirée casino dans le but d'aider les passagers à ne pas faire fondre toutes leurs économies, une fois arrivés aux Bahamas. Elle conclut, en soupirant, qu'elle espérait bien l'y voir... Il s'apprêtait à répondre avec enthousiasme quand une petite sonnerie retentit et Judy se leva pour répondre à son appel.

— Il faut que je partir... I'll see you tonight ?

— Oui, ce soir...

Bernard resta quelque temps près de la piscine à admirer le paysage qui s'offrait à son regard. Mais il désirait avoir une apparence soignée, pour cette soirée qui s'annonçait prometteuse. Aussi opta-t-il pour le gymnase afin de gonfler un peu ces muscles qui l'étonnaient encore chaque fois qu'il se regardait. Ensuite ce serait la masseuse pour le détendre et, enfin, le coiffeur pour rendre à sa nouvelle chevelure toute sa splendeur.

Il dûna tôt. Puis il se rendit à sa cabine afin de se changer et d'offrir à Judy l'homme irrésistible auquel elle n'avait pu, jusqu'à maintenant, que rêver. Un coup de téléphone et le fleuriste lui apporta un énorme bouquet qu'il comptait offrir à Judy lorsqu'elle le raccompagnerait à sa cabine, brûlante de désir, déjà amoureuse et impuissante devant son charme divin. Il fit monter une bouteille de champagne qu'il plaça soigneusement au réfrigérateur. Je n'aurai plus qu'à la sortir, seau ruisselant, tout, au bon moment, se dit-il, un sourire gourmand aux lèvres. Il revêtit enfin son plus bel habit, s'aspergea de quelques gouttes d'eau de Cologne assortie à sa lotion après-rasage et partit vers

une conquête qu'il devinait certaine.

Il la remarqua tout de suite, en arrivant au bar. Il aurait été difficile, voire inhumain, de faire autrement. Elle portait un fourreau de satin blanc qui moulait son corps au point de voir, sans effort, qu'elle n'avait ni soutien-gorge, ni petite culotte, ou alors ceux-ci étaient si minuscules qu'ils n'y laissaient rien paraître. Bernard passa une langue impatiente sur ses lèvres soudain sèches alors que d'un petit signe de tête elle l'invita à la rejoindre.

Il réussit, tant bien que mal, à marmonner qu'elle était beautiful, le seul adjectif anglais qui lui vint à la tête. De son côté, elle lui répondit qu'il était très handsome. Bon... Tout s'annonçait pour le mieux. Le tenant par le bras, elle lui demanda s'il était déjà allé au casino. Il lui dit que oui (sans toutefois avouer qu'il avait perdu, cette fois-là, deux cents dollars en moins d'une heure... Il n'était encore, à cette époque, qu'un homme grassouillet et sans envergure...). Elle en était enchantée ! Du même souffle, elle conclut qu'ils n'avaient pas besoin de rester là... Une main légère entraîna Bernard à l'extérieur puis, plus loin, tout à l'avant du navire. La musique des différents bars et restaurants était, à cet endroit, beaucoup moins audible. L'air de la nuit, d'une douceur incroyable, était agrémenté d'une chaude brise saline.

Le pont était, fait rarissime, désert. Les activités ne venaient, après tout, que de commencer. Elle lâcha sa main, se colla tout contre lui, saisit son cou puissant et l'embrassa. Tout cela sans un seul mot. Toute résistance aurait été futile... et stupide ! Son genou de satin blanc glissa entre ses jambes flageolantes, frottant son sexe qui n'avait pas dérougi depuis qu'il l'avait aperçue en arrivant au bar. Elle poussa un petit soupir d'appréciation et murmura :

— I want you...

Que dire ? Que faire ? Questions idiotes, s'il en est !

Il l'embrassa à perdre haleine et tenta, en vain, de l'entraîner vers sa cabine. Judy fit non de la tête, lui intimant de la suivre. Il obéit comme un bon chien obéit à son maître, comme un bon homme à sa queue.

Il comprit qu'elle se dirigeait vers le gymnase. Il était fermé, à cette heure tardive, et il se demandait ce qu'elle pouvait bien vouloir y faire. Elle sortit un énorme trousseau de clés, ouvrit la porte le plus silencieusement possible et le poussa doucement jusqu'à la pièce où se trouvaient les bains tourbillons. Comme ils étaient dans la section la plus haute du navire, et comme cette section contenait les salles de massage et le gymnase qui n'étaient ouverts que le jour, les nouveaux amants étaient seuls. Bernard tenta de lui dire qu'il avait du champagne au frais dans sa cabine, mais elle se dirigeait déjà vers un comptoir faisant office de bureau d'accueil, choisissait une nouvelle

clé et pénétrait dans un petit bureau. Elle en ressortit presque aussitôt avec deux coupes et une bouteille trônant dans un seau de glace.

Elle remplit un verre, disparut derrière un comptoir et, aussitôt, de gros tourbillons apparurent dans l'eau chaude du bain. Elle fit étendre son partenaire sur l'une des chaises et, se plaçant devant lui, se mit à faire onduler son corps satiné, laissant les reflets de la lune danser sur sa robe enivrante. L'une de ses mains s'insinua derrière son dos, faisant glisser la fermeture Éclair retenant son corps dans sa prison de satin. Elle se tint devant lui un moment, ne portant que ses chaussures et son étrange médaillon. Puis elle se retourna, le laissant admirer sa croupe dorée, pour descendre dans le bain qui lui sembla tout à coup des plus accueillants. Bernard s'empessa de retirer ses vêtements, essayant, toutefois, de ne pas laisser transparaître sa hâte. Il ne voulait surtout pas avoir l'air d'un idiot en trébuchant sur son pantalon... ce n'était pas le moment. C'était sans doute ce que l'ancien Bernard aurait fait !

La température de l'eau était idéale. Mais Judy ne lui permit pas de s'y immerger tout de suite. Elle le fit plutôt descendre quelques marches puis l'arrêta. Elle l'aspergea de ses douces mains... Il ferma les yeux et sentit sa langue lécher timidement le bout de sa queue, puis ses lèvres se resserrer sur son gland, l'emprisonnant dans une délicieuse chaleur et effectuant une légère rotation autour de lui. Bernard voulait s'enfouir plus profondément dans sa bouche, même s'il devait l'étouffer. Mais elle l'en empêcha fermement, se contentant de lui masser les fesses, avant de descendre plus bas pour saisir ses lourdes testicules d'une poigne légère. Elle l'aspergea un peu plus, le fit se retourner pour lui lécher les fesses, le dos, les fesses de nouveau, entre les deux... Il avait peine à rester debout et ses genoux fléchirent.

Judy glissa de nouveau devant lui et, sans attendre, le prit tout entier dans sa bouche tiède. Elle savait comment s'y prendre ! Elle glissa lentement de haut en bas, de bas en haut, serrant les lèvres autour de lui, l'embrassant de sa langue. Ses dents le touchaient avec juste assez de force pour lui arracher de petits cris de plaisir, tandis que ses mains lui agrippaient les fesses solidement. Elle le tortura ainsi encore quelques minutes et il la laissa faire sans dire un mot. Il réussissait bien, pour le moment du moins, à l'apprécier et ne désirait pas se presser.

C'est à ce moment qu'il sentit quelque chose lui chatouiller la jambe. Il n'y porta pas attention immédiatement, la magie de sa bouche le tenant suffisamment occupé. Elle lui massait toujours les fesses, l'aspergeant d'un peu d'eau de temps en temps. Elle arrêta, pendant un bref moment, et il la vit lécher quelque chose de brillant. Il comprit très vite où elle voulait en venir... Sa main gauche lui écarta les fesses doucement tandis que la droite glissa plus

subtilement, insidieusement. Il sentit le médaillon s'enfoncer en lui et la surprise le fit presque jouir spontanément. Elle enroula la chaîne autour de ses doigts et glissa le pendentif en lui lentement, doucement, le retirant avant de l'insérer de nouveau. Tout ceci sans interrompre le rythme de sa bouche !

Bernard avait les jambes molles et ses genoux étaient sur le point de flancher. Son plaisir était si intense qu'il craignait de s'échapper, atteignant un orgasme involontaire comme au temps de son ancienne personnalité, le faisant, du coup, mourir de honte... Il se concentra sur cette image et put ainsi s'empêcher de jouir, du moins temporairement. Il savait ses couilles sur le point d'exploser et son ventre entier en proie à des spasmes de plaisir d'une intensité qu'il n'avait jamais soupçonnée. Elle accéléra tant et si bien qu'il dut se dégager brutalement, avant d'exploser dans sa bouche. Cette perspective n'était pas, en soi, à dédaigner, mais il désirait entrer en elle, la posséder, la faire crier de désir, la faire frissonner de plaisir comme elle l'avait fait pour lui.

Il descendit la rejoindre, la fit asseoir sur l'une des marches jusqu'à ce que son sexe soit à portée de ses lèvres. Le contact de l'eau chaude sur sa queue lui révéla qu'il voulait être en elle, MAINTENANT, et c'est ce qu'il fit. Une fois bien ancrée, elle se souleva un peu afin de les faire flotter, les transformant tous les deux en êtres sans poids ni substance. Et, comme unique sensation, sa queue qui va exploser d'une seconde à l'autre... Elle flottait sur le dos alors que Bernard était agenouillé au fond du bain. Il l'attira vers lui, sur lui, créant d'autres tourbillons. Puis, finalement, sans qu'il puisse rien y faire, il jouit pendant ce qui lui parut une éternité, sa queue submergée dans les profondeurs de l'eau chaude et du corps enflammé de cette femme, ne sachant plus très bien s'il était encore en elle...

Elle accepta de passer le reste de la nuit dans sa cabine et, au réveil, il était presque persuadé d'être follement amoureux.

Elle le fit cependant languir pendant trois longs jours avant de lui accorder de nouveau ses faveurs. Elle semblait même l'éviter... Puis, un jour, il trouva une petite note sur sa table de chevet, le matin où le paquebot devait accoster à Cuba. Elle lui avait écrit de n'emporter que ses objets personnels et quelques vêtements, et de la retrouver sur le quai, à l'arrivée. Bernard se demandait ce qu'elle pouvait avoir en tête... À cette seule pensée, son léger pantalon de coton se gonfla d'une érection instantanée. Il se rappelait trop bien de la magnifique soirée passée avec elle.

Elle l'attendait sur le quai, vêtue d'une simple robe blanche et portant un grand sac de toile à l'épaule. Elle lui donna un chaste baiser sur la joue, le prit par la main et le guida d'un pas ferme jusqu'à un superbe voilier accosté tout à côté. Elle lui confia qu'il appartenait

à une copine, qu'ils partaient tous les trois jusqu'à Key West et qu'elle ferait envoyer ses valises où il le désirerait par la suite. Est-ce que c'est OK ? lui demanda-t-elle inutilement... Elle le connaissait si peu...

Le trio avait quitté Cuba avant même que tous les autres passagers du Sea Queen n'aient mis pied à terre. Ils vogueraient sur une mer chaude et turquoise, dans ce superbe voilier. Ce n'était pas une vulgaire coquille de noix. Oh non ! tout y était. Il pouvait loger confortablement six personnes et contenait tous les accessoires et le matériel nécessaires à une longue croisière. Bernard découvrit très vite en Judy une navigatrice accomplie, et en sa copine Liana, une capitaine fort compétente... et appétissante. Mais il n'avait d'yeux que pour Judy, sa blonde Américaine qui lui promettait, à coup de clins d'œil aguicheurs et de petits baisers mouillés, une croisière des plus plaisantes.

Liana était le contraire de Judy. Cubaine, elle avait des cheveux de jais tombant en cascade jusqu'à la taille. Elle était petite et tout en courbes et ses seins, bien mûrs, étaient à peine retenus par son bikini. Elle arborait des hanches rondes, un peu fortes même, qu'elle savait onduler de la plus charmante façon, et des jambes solides tout en étant gracieuses. Ses yeux étaient aussi noirs que ses cheveux et sa peau mate, couleur du sable humide et évoquant un fruit mûr et exotique, était odorante comme une végétation luxuriante. Se sachant comblé, Bernard n'osait toutefois pas s'attarder sur ses charmes trop longuement, ne voulant d'aucune façon déplaire à sa chère Judy. C'est elle qui aborda ce sujet :

— Tou la trouve... beautiful ?

— Pas autant que toi...

— Moi, je la trouve beau... I mean, très belle. Tu peux dire si toi aussi.

— Oui, dans un genre très différent, bien sûr, elle est très belle...

Le voilier voguait depuis assez longtemps pour que ses passagers aient perdu complètement la terre de vue. Ils étaient seuls au monde, perdus dans un univers d'eau salée, de mer et de soleil. Bernard nageait en plein bonheur et souhaitait, de tout son cœur, que la gentille fée ne choisisse pas ce moment pour le transformer à nouveau en la chose pathétique qu'il était auparavant. Mais pourquoi s'attarder sur de si sombres pensées quand on navigue en plein bonheur avec le genre de fille qu'on a toujours rêvé côtoyer (et une autre qui commence à être définitivement alléchante) et qui se balade depuis plusieurs heures presque nue, offrant de la bière glacée, de chauds baisers et des promesses muettes mais si explicites ?

La capitaine jeta l'ancre vers midi et tous trois décidèrent, avec des rires espiègles d'enfants turbulents, de plonger dans cette merveille translucide qui les entourait. Ils retirèrent leurs vêtements et se

retrouvèrent dans une eau délicieuse et tiède, regardant de jolies bestioles colorées flotter entre deux eaux. C'est alors que Judy s'approcha de Bernard, le regarda fixement et lui dit avec un petit air timide :

— Ne sois pas... mad. Je n'ai pas vu Liana depuis un long temps...

Sur ce, elle nagea vers Liana et toutes deux commencèrent à se chamailler, à s'arroser, à se pincer et à rire aux éclats. Après un moment, elles s'accrochèrent l'une à l'autre... et s'embrassèrent.

Passionnément... Les lèvres de Judy semblaient boire celles de Liana tandis que, enlacées, elles commençaient à se prodiguer des caresses de plus en plus précises.

À ce moment précis, Bernard croyait, dur comme fer, être mort sans s'en rendre compte et être arrivé au paradis. Il pouvait voir, à travers l'eau si claire, sa queue réagir à cette tournure inattendue (mais fortement souhaitée) des événements. Il n'osait pas les approcher, de crainte d'interrompre leurs ébats et de rompre ce charme magique. Elles s'approchèrent du voilier, afin de pouvoir prendre pied sur l'échelle tout en gardant leurs corps submergés. Décidément, Judy avait un penchant pour l'eau !

Liana était maintenant appuyée à l'échelle et Judy, cramponnée à la corde, prenait un soin extrême à effleurer la poitrine de Liana de ses petits seins fermes, leurs bassins frottant l'un contre l'autre en une valse insoutenable. Leurs baisers se faisaient insistants, leurs dents laissant des empreintes sur leur peau bronzée. De voir deux paires de seins superbes ainsi l'un contre l'autre, leurs pointes bien dressées, eut sur Bernard un effet dévastateur. Il doit s'asseoir ou prendre appui quelque part... sinon, il coulera à pic. Il en oublia même de respirer.

Les deux femmes comprirent son émoi en le voyant approcher. Judy lui sourit affectueusement et fit signe à Liana de monter. Celle-ci se retourna, fit une petite pause pour permettre à Judy de lui caresser les seins plus fermement avant d'entreprendre son ascension à bord.

Elle n'avait pas gravi trois échelons que Judy la retint et l'attira vers elle. Liana souleva une jambe pour s'offrir à sa compagne, rebondissant et descendant un peu ses fesses pour lui faciliter la tâche. Le visage de Judy s'enfouit entre les cuisses tendres et brunes de l'autre femme, pour enfin la lécher de sa petite langue gourmande. C'en était trop ! Bernard se colla contre le dos de Judy avec l'intention bien arrêtée de lui apprendre ce que de telles choses peuvent provoquer en lui, en s'enfonçant en elle sans la prévenir... mais elle le devina. Elle alla rejoindre Liana, le laissant là, pantelant et bandé à éclater, mais avec une vue incomparable de deux arrières-trains de femme au-dessus de sa tête. Il s'empressa, bien sûr, de monter les rejoindre.

Liana se jeta rapidement sur Judy (qui ne protesta pas le moins du

monde) et la coucha de tout son long. Elles s'étreignirent un moment, roulant l'une sur l'autre, leurs jambes écartant leurs cuisses, leurs sexes se frottant l'un contre l'autre. Les gros seins de Liana écrasaient ceux, plus menus, de Judy. Puis elle se souleva et, les libérant de son poids, entreprit de les laper et de les sucer doucement. Elle se releva encore davantage, en lui écartant bien les cuisses. Sa langue chaude descendit la lécher et la taquiner un moment avant que la Cubaine choisisse de s'étendre de nouveau sur elle, laissant leurs jambes, leurs langues et leurs cheveux mouillés s'entremêler. Quel merveilleux contraste de textures, de couleurs ! songeait Bernard, en extase.

C'est alors qu'elle lui fit signe d'approcher, sans toutefois lui permettre de la toucher, ni de l'effleurer. De ses doigts sombres, elle écarta les lèvres roses de Judy, exposant son intimité rasée aux chauds rayons du soleil. Son clitoris était bien gonflé et palpitant. Liana s'y jeta de tout cœur, penchant la tête de côté afin de permettre à Bernard d'admirer le spectacle. Après sa langue, Liana enfouit ses doigts souples profondément, la faisant gémir doucement, murmurant son nom et celui de son amante. Elle jouit presque immédiatement. Ses yeux de mâle purent voir surgir sa jouissance au travers des replis spasmodiques de son sexe et il voulut y goûter... ce qu'on lui refusa aussitôt.

Sa frustration grandit et s'aggrava au même rythme que son excitation, mais il n'était pas au bout de ses peines... Judy se releva à genoux, attira Liana à elle et elles s'embrassèrent ainsi, face à face, seins à seins, les minces doigts de Judy explorant cette fois les replis de la Cubaine. Liana s'installa sur quelques matelas entassés et Judy la suivit comme un petit chien fidèle, s'agenouilla devant elle et goûta la toison noire de son amante.

Cette fois, Bernard était bien décidé. Rien ne pourrait l'arrêter. Il contemplait les fesses de Judy, droit devant lui, et il n'avait pas à convaincre sa queue très longtemps de les rejoindre. Il put juger, d'un doigt rapide, qu'elle était encore très onctueuse, prête à l'assaut, et il passa à l'attaque. Il se lança en elle de toutes ses forces, comme un taureau dans l'arène, et l'entendit gémir entre ses lèvres refermées sur le sexe de Liana. La vue en valait le coup d'œil. Lui derrière, et la blonde devant la noire... Il la harcela de plusieurs coups brutaux avant de décider de faire durer le plaisir. Il ralentit et savoura le spectacle.

Judy les fit se retourner un peu de côté, pour lui permettre de bien voir le sexe béant de Liana. Elle ruisselait. Judy caressa ses seins bruns, les pinçant et les mordillant affectueusement, avant de redescendre. La vue de ses doigts bronzés entre les cuisses de l'autre femme fit furieusement frémir Bernard, toujours en Judy. Il ne devait pas accélérer ni se toucher, sinon il aurait explosé. Quatre mains

habiles parcoururent le corps de la Cubaine, celles de Judy sur ses seins et dans ses cheveux, celles de Liana sur son ventre et ses cuisses. Il se retira un moment afin de voir clairement leurs deux sexes luisants. Il voulait connaître le goût des deux femmes et savourer leur différence.

Il tendit une langue avide vers Judy, la taquinant de petits coups qui la firent soupirer. Celle-ci s'empara de sa main et la glissa entre les cuisses humides de Liana qui ne s'objecta pas et entreprit de pénétrer Judy une autre fois de ses longs doigts bruns. Constatant que cette dernière était en bonnes mains, Bernard avait glissé son visage entre les cuisses de Liana. Elle était plus sucrée que sa Judy, plus suave, aussi, comme une épice mystérieuse. Judy décida alors d'étendre son amant insatiable sur le dos et le reprit dans sa bouche tandis que Liana s'agenouillait sur son visage, l'inondant de sa jouissance, tout en continuant à caresser Judy d'un doigt qui se faisait distrait. Après un court moment durant lequel Bernard crut mourir de plaisir, Judy se releva, fit étendre Liana devant elle et offrit de nouveau ses fesses à Bernard, ébahi. Il répondit bien à ses attentes et entra en elle sans hésiter, conservant sur sa langue le goût fruité de Liana. Il tenta de se retenir davantage mais, en vain... Il sentit les muscles de son ventre se contracter inexorablement, contrariés de ne pouvoir se laisser aller à la plus imposante décharge de leur vie. Mais il n'était pas question qu'il laisse une telle occasion passer trop rapidement. Il réalisa alors que ceci n'était peut-être que la première d'une série d'aventures merveilleuses qu'il allait vivre dans les prochains jours.

Cette perspective lui coupa instantanément le souffle et la volonté. Son cerveau ne lui obéissait plus et il n'était plus que l'esclave impuissant de sa queue et ses couilles. Il savait qu'il perdait la partie, qu'il allait enfin s'abandonner quand...

PLOUF !!!

Il se retrouva à l'eau... de la piscine. La première sensation qu'il perçut fut celle d'une trop douloureuse érection. Il avala quelques litres d'eau, le goût du chlore envahissant douloureusement sa gorge, et il étouffa, croyant alors se noyer. Tant bien que mal, sa tête dégarnie refit surface et il constata avec horreur qu'un terrible coup de soleil recouvrait tout le devant de son corps grassouillet. Son maillot trop serré meurtrissait sa taille flasque et ses cuisses brûlées.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il revint à la triste réalité. La bande de crétins qu'il appelait ses amis l'entourait dans la piscine, riant à gorge éployée :

— Dis donc... à quoi tu rêvais, gros con ? Tu devais être bandé à éclater pour qu'on voit presque une petite bosse dans ton maillot !

Le bonheur des unes

Alex racontait récemment ses déboires à Denis, bon copain et amant occasionnel. Après l'avoir écoutée vider son sac et lui avoir offert sa solide épaule au cas où elle aurait envie de frapper quelque chose, il ne put que lui répondre :

— On dirait que la sagesse ne t'a pas encore visitée, ma pauvre Alex. À moins que tu ne fasses exprès pour te ramasser dans des situations aussi exaspérantes ?

C'était en effet l'une des situations les plus idiotes dans lesquelles Alex s'était jamais retrouvée. Parmi les méandres de sa vie amoureuse, il y eut des épisodes plus ou moins heureux. Certains étaient même fâcheux, tristes ou carrément exaltants. Mais, celui-là !

Denis et Alex sont bons amis depuis le début de leurs études. Il fut l'un des premiers à qui elle annonça ses fiançailles. Il a assisté à son mariage et l'a consolée lors de son divorce ainsi que lors de la grande remise en question, le jour de ses quarante ans. Il y a déjà trois ans de cela. C'est d'ailleurs à ce moment qu'ils sont devenus amants. Oh ! rien de sérieux. Seulement deux bons amis qui s'entendent bien au lit et savent se faire plaisir quand les temps sont durs.

D'abord le divorce. Un cas classique : fréquentation durant les études collégiales et universitaires, mariage dès l'obtention du diplôme, vie tranquille de banlieue et VLAN ! monsieur tombe amoureux d'une collègue de seize ans sa cadette. Reprochant à son épouse de n'avoir pas su demeurer l'adolescente dont il était tombé amoureux, il en avait simplement trouvé une autre. Elle avait proposé de chercher l'appui d'une thérapie quelconque et lui avait même suggéré de passer quelque temps avec sa petite amie pour qu'il ait la possibilité de peser le pour et le contre, mais en vain... Tout était déjà décidé. Et il voulait que le divorce soit prononcé le plus rapidement possible parce que l'autre avait des scrupules à vivre avec un homme marié ! Si elle l'avait laissé tranquille, l'homme marié ? rageait Alex, persuadée que l'idée ne lui avait probablement jamais traversé le minuscule organe qui lui servait de cerveau...

Enfin... elle passa les journées précédant son divorce à s'apitoyer sur son sort. Elle vieillissait et n'était plus attirante. Bref, elle n'était plus bonne à rien. S'il n'y avait pas eu Nathalie, à qui elle devra une fière chandelle pour l'éternité... Nathalie, une copine à elle qui prit les grands moyens pour la faire sortir de cette torpeur malsaine. Elle l'emmena dévaliser les boutiques (généralement, une ultime thérapie), la traîna chez le coiffeur et l'esthéticienne et lui fit faire le tour des

bars à la mode pour lui montrer quel effet elle faisait encore sur les mâles. Le résultat fut très encourageant, somme toute. Elle ne rencontra ni l'âme sœur ni la folle passion – qu'elle n'avait jamais vraiment connue, d'ailleurs – mais elle se fit draguer impunément toute la soirée et en adora chaque instant. Ce salaud de Jérôme pouvait aller se faire voir ! Le lendemain, Alex prit la ferme décision de rester à l'affût de toute aventure potentielle et de ne rien se refuser. Elle méritait, après tout, tout le plaisir qui lui était ou lui serait offert.

Il y avait cependant un hic. Aucun de ces mâles en chaleur ne lui disait grand-chose. Fie-toi au destin, lui répétait Nathalie. C'est quand tu t'y attendras le moins que quelque chose va se passer ! Facile à dire... ce quelque chose arriva, mais ce n'était pas tout à fait ce à quoi elle s'attendait.

L'été s'était malheureusement écoulé sans incident et, bien entendu, beaucoup trop vite. Alex était allée passer une semaine de détente à la mer avec Denis. Des vacances très agréables mais qui ne les rapprochèrent aucunement, ni l'un ni l'autre ne le souhaitant vraiment. C'est à la rentrée des classes – le premier jour en fait – qu'elle remarqua Sébastien. Il se tenait là, devant elle, immense et blond comme un dieu grec. Et ses yeux... d'un vert à faire bégayer n'importe quelle femme. Il aurait pu être mannequin, vedette de cinéma ou joueur de football. Mais – fait remarquable et trop rare ces jours-ci – il avait cette tendance adorable à rougir profondément quand on lui adressait la parole. Les hommes trop beaux l'avaient toujours ennuyée. Mais là, dès le premier regard, elle en eut le souffle coupé et des papillons dans l'estomac. Il avait même réussi à la déconcentrer ! Elle aurait tout donné pour pouvoir caresser ces incroyables boucles blondes qui lui chatouillaient les épaules. Et – ce qui l'étonné encore aujourd'hui – il réagit de la même manière : incapable de soutenir son regard, il souriait timidement et semblait avoir perdu sa langue (ce qui aurait été vraiment dommage...).

Au premier abord, cette liaison semblait des plus intéressantes. Il représentait tout ce dont toute femme rêve : un coup de foudre inespéré, une passion qui ne demande qu'à s'éveiller et à s'épanouir pleinement. Mais, voilà... Elle qui attendait un tel sentiment spontané, avait condamné son mari sans vergogne et l'avait accusé d'agir en adolescent attardé se trouvait presque dans la même situation. Elle qui l'avait tant ridiculisé. Sébastien n'était pas un nouveau professeur, ni même un stagiaire. Oh ! que non, cela aurait été beaucoup trop simple. C'était un étudiant, un étudiant d'à peine vingt ans ! Alors Alex, ma vieille, vieille Alex, tu vas t'enlever ces idées lubriques de la tête à l'instant même, se dit-elle, d'un ton sans réplique. Les choses en restèrent là pendant deux semaines.

Deux semaines passées à tenter de le croiser dans le couloir, de

l'apercevoir sur les terrains de l'université. Deux semaines à se l'imaginer nu, dans son lit, jouissant à haute voix.

Lorsqu'il était dans sa salle de cours, Alex perdait le fil de ce qu'elle racontait à cette bande d'ignorants dont elle se foutait tout à coup éperdument. Un manque flagrant de professionnalisme. En sentant le regard intense du jeune homme glisser sur elle, elle était maintenant convaincue que l'attraction était réciproque. Elle aurait donné n'importe quoi pour sentir ses mains sur son corps. Ce corps qui lui apportait tant de sentiments contradictoires...

Mais c'était impensable ! Alex avait toujours eu son métier à cœur, enseignant par conviction de faire quelque chose de valable. Denis l'aborda à la cafétéria.

— Ça va ? T'as pas l'air dans ton assiette, ces jours-ci...

— Oui ça va, ça va. Juste un peu fatiguée.

— Trop de travail ?

— Oh non ! Je suis distraite et je n'arrive pas à me concentrer ni à bien dormir... rien de grave.

— Tu n'es pas malade, au moins ?

Denis sembla inquiet.

— Mais non... J'ai la tête ailleurs, c'est tout.

Il se tut un instant, l'air songeur. Puis, il lui adressa un petit sourire coquin :

— Oh ! oh ! Y aurait-il un homme derrière tout cela ?

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Sa réplique a un ton qu'elle sait définitivement trop acerbe et elle se sent rougir bien malgré elle.

— Ce n'est pas parce que je suis distraite que j'ai un homme en tête ! Qu'est-ce qui te prend ? Vous êtes tous pareils ! Ça ne peut être qu'à cause de vous si une femme a la tête ailleurs !

— Oh ! oh ! du calme ! Pas de problème... Je te laisse tranquille ! Quand tu te calmeras, on se reparlera. Allez, salut !

— Denis, attends !

Mais il était déjà parti rejoindre un groupe qu'Alex n'avait pas envie d'affronter maintenant. Elle résolut d'aller lui présenter ses excuses plus tard.

Elle le trouva à son bureau. Après être entrée discrètement, elle lui dit, tout doucement :

— Je m'excuse, je me suis énervée...

— Ça va. Tu veux aller prendre un café ? Je n'ai pas de classe avant une heure.

— D'accord, je te suis.

Elle n'avait aucunement l'intention de lui parler de ses penchants sordides. D'ailleurs, elle en étouffait de honte. Était-elle en train d'emboîter le pas à certains de ses collègues qui se laissaient entraîner

dans des aventures risquées et qu'elle traitait intérieurement de vieux cochons ? Mais, voilà ! Denis la connaissait mieux que quiconque. Il sut tout de suite que si elle s'était tant énervée, ce midi-là, c'est qu'il avait vu juste. Il brûlait maintenant de curiosité. Alex se lança à l'eau et lui raconta toute l'histoire. La fin de son récit laissa place à un lourd silence. Elle n'osait pas regarder Denis en face, craignant son jugement, sa condamnation. Après ce qui lui parut une éternité, il lui souleva le menton et lui demanda avec un sourire mystérieux :

— Et qu'as-tu l'intention de faire ?

— Mais rien ! Rien du tout ! J'ai deux fois son âge... c'est impensable ! Tu t'imagines ce qu'on dirait de moi ?

— Oh ! on dirait sûrement que tu te paies du bon temps et que tu te fous éperdument de ce que les gens pourraient dire... Si tu veux mon avis, il me semble que ce serait conforme à l'Alex que j'ai toujours connue. Et si ça te fatigue à ce point, tu n'as qu'à être discrète...

— Tu es malade ! Je pourrais être sa mère ! Et puis ça donnerait quoi, en bout de ligne ? Il va éventuellement rencontrer quelqu'un de son âge et me plaquer. Tout ce casse-tête pour rien...

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il ne pourrait pas désirer, une fois conquis par ton charme et ton intelligence suprême, une relation solide ?

— Mais, tu rêves ! Le pire, dans toute cette histoire, c'est que je sens qu'il va m'obséder tant que je n'en aurai pas le cœur net...

— Ben, alors, vas-y ! Qu'est-ce que tu as à perdre ?

— Ma réputation, peut-être ?

— Laquelle ? Celle de passer toutes tes nuits seule, à rêver à un jeune corps pour te tenir au chaud ?

Alex eut, à ce moment précis, une envie terrible de le frapper. Elle se demande encore, d'ailleurs, ce qui a bien pu la retenir. Son petit sourire idiot, probablement. Et, là, elle réalisa qu'il n'avait peut-être pas tort. Qu'avait-elle à perdre, au fond ?

Le lendemain, elle fit de nombreux efforts pour ne pas fuir le regard de Sébastien et lui adresser des sourires plus engageants. Elle utiliserait cette tactique un certain temps, pour voir s'il réagirait. C'était une chose d'envisager une aventure avec un gamin, mais de là à la provoquer...

Le manège continua pendant près de deux autres semaines et elle fit un certain progrès. Il s'arrêtait maintenant pour lui parler chaque fois que son cours se terminait : de tout et de rien, de la matière qu'elle venait de couvrir, bien sûr, et aussi de quelques détails de sa vie personnelle. Assez, en tout cas, pour savoir qu'il adorait Al Pacino, qu'il était nageur professionnel (de là ce corps magnifique...) mais qu'il avait dû interrompre son entraînement un an auparavant à cause d'une blessure sérieuse à la jambe.

Tout compte fait, elle progressait. À pas de tortue, oui, mais elle avançait. Tout ceci la rendait encore plus distraite et ses rêves prenaient des allures décidément perverses. Elle rêvait qu'il l'attendait à la maison chaque jour, ne portant qu'un ample short de soie, étendu lascivement dans son lit. Et tout ce qui s'ensuivait... Les caresses se succédaient, toutes plus osées les unes que les autres, jusqu'à ce qu'il la prenne dans des positions dignes d'un acrobate de talent. Dans chacun de ses rêves, Sébastien la propulsait dans des voluptés incroyables, la faisant pirouetter sur son membre disproportionné comme si elle était une ballerine, lui faisant subir orgasme sur orgasme. Elle se réveillait toujours moite de sueur. Le plus troublant, c'est que ces rêves n'arrivaient plus seulement pendant son sommeil. En plein cours, Alex profitait de la rare concentration de ses étudiants sur un problème pour imaginer une nouvelle position athlétique à laquelle la soumettrait le corps divin de son jeune amant. À la maison, le soir, elle se masturbait lentement, prenant le temps de bien se l'imaginer. Il la regardait se caresser, timidement et un peu à l'écart, puis constatant son excitation croissante il venait finalement la rejoindre...

Un après-midi, après un sandwich avalé en vitesse avec Denis, elle choisit d'aller lire les travaux de ses étudiants à l'extérieur pour profiter de cette superbe journée d'automne (et aussi pour rester à la vue des étudiants, au cas où...). Elle prit place sur un banc, au soleil, mais ne put se résoudre à lire quoi que ce soit. Elle ferma les yeux et se perdit dans les divagations. Le vent frais qui lui ébouriffait les cheveux devint tout à coup celui d'une plage de la Nouvelle-Angleterre où Sébastien et elle marchaient, main dans la main. Ils étaient seuls sur cette grève d'automne, regardant les nuages gris assombrir l'océan. Après quelques baisers gourmands, il l'entraînait vers l'une des grandes maisons victoriennes disséminées le long du rivage. Une maison magnifique, toute rose et bleue. Ils faisaient l'amour dans une petite chambre à lucarne, sur un grand lit de cuivre aux draps brodés, au rythme des grosses gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le toit au-dessus d'eux... Il la caressait, la soulevait comme si elle avait la légèreté d'une plume, la pénétrait lentement en la fixant de son intense regard vert, puis accélérait pour atteindre un rythme infernal, déplaçant le lit massif jusqu'au milieu de la chambre...

— Bonjour !

Alex sursauta comme si on l'avait piquée. L'adrénaline s'empara de son corps et de ses nerfs, accélérant dangereusement le rythme de son cœur pendant quelques secondes. Devant elle se tenait l'objet de ses fantasmes, plus resplendissant que jamais.

— Bon-bonjour !

— Je peux m’asseoir ?

— Oui, bien sûr... Pas de classe ?

— Non, pas avant demain après-midi.

— Il fait si beau...

— Tu fais du vélo ?, demanda-t-il, comme sur le coup d’une soudaine inspiration.

— Oui, de temps en temps. Pourquoi ?

— Je sais qu’il te reste un cours à donner. Euh ! je veux dire...

Et il se met à rougir, de façon adorable...

— Si tu veux, plus tard, on pourrait se rejoindre quelque part et aller faire une promenade près de la rivière. Enfin, c’est juste une idée... J’y allais de toute façon, mais si tu as envie de m’accompagner, je veux dire... ça serait plus agréable, enfin...

Alex constata avec plaisir qu’il s’était renseigné sur son horaire...

— Quelle bonne idée ! Mais je ne suis pas très en forme. Si tu promets de m’attendre...

— Je n’ai pas l’intention de faire une course !

Aussi simple que ça... Ce qu’elle attendait depuis des semaines et qu’elle concevait comme étant impossible venait de se produire de façon presque banale. Une simple invitation, un simple accord. Ils se rencontrèrent à seize heures, au pont qui menait à la petite île inhabitée au milieu de la rivière. La piste sinuait autour de l’île, offrant un parcours cyclable d’environ une vingtaine de kilomètres. C’était un endroit charmant et presque désert en cette fin d’après-midi. L’île était ornée de petites collines boisées dont quelques arbres avaient déjà pris de chaudes teintes orangées. Ils pédalaient côte à côte, assez lentement pour pouvoir parler de tout et de rien, quand ils débouchèrent sur le parc marquant le milieu du parcours. Ce joli parc longeait la rivière et invitait à la détente. En descendant de vélo, Sébastien semblait un peu nerveux. Il avait visiblement quelque chose de gênant à dire ou à demander.

— Alex, j’ai quelque chose à te demander. Je ne sais pas trop comment m’y prendre et je ne veux pas que tu le prennes mal. Voilà... Est-ce que tu as l’habitude d’aller, comme ça, te promener à vélo avec l’un de tes étudiants ?

Il la regardait du coin de l’œil, le souffle court.

— En fait, Sébastien, c’est la première fois. Pourquoi me demander cela ?

Alex était aussi nerveuse que lui, sinon plus, mais elle ne voulait rien laisser paraître...

— Parce que Alex, eh bien ! j’ai comme un problème. Je ne connais rien de toi, ni de ta vie personnelle mais...

Il se tordit les mains et fixa la rivière.

— Depuis le début des cours, je me pose de drôles de questions.

C'est probablement mon imagination, mais il me semble que... du moins j'espère que... ah !

Il prit une longue respiration.

— Bon ! voilà ! J'aimerais bien te connaître... mieux. Je te trouve magnifique, très intelligente et depuis le premier jour je pense à toi... Ah ! tu dois me prendre pour un idiot. Tu me considères probablement comme un adolescent, un étudiant parmi tant d'autres... Je... euh...

— Sébastien, écoute-moi. Tu n'es pas un étudiant sans importance pour moi. Pas du tout... Je dois t'avouer que moi aussi je pense à toi depuis le premier jour... et sûrement pas comme je le devrais.

— C'est bien ce que je pensais... Tu dis pas comme je le devrais. Ça va, tu n'as pas besoin d'en dire davantage. Je m'excuse, je ne voulais pas te rendre mal à l'aise. C'était stupide de ma part de penser que tu pouvais t'intéresser à moi...

— Tu n'y es pas du tout ! C'est parce que je m'intéresse à toi que je dis ça. Et c'est plutôt à moi de penser qu'il serait ridicule qu'un gars comme toi, avec ton physique et ton intelligence, puisse s'intéresser à une personne qui a deux fois son âge. Je suis certaine qu'il y a peu de filles à l'université qui te refuseraient quoi que ce soit !

Sébastien la fit taire en appliquant sa bouche sur la sienne d'un geste si rapide qu'elle ne vit rien venir. Elle était réticente et essayait, tant bien que mal, de se défendre d'une situation qui la troublait encore, de sentiments qui la tiraillaient. Mais l'insistance de son baiser et le plaisir qu'il lui procurait lui enlevèrent toute envie de résister. Elle se laissa aller à le savourer, devenant bientôt aussi exigeante que lui. Elle était telle une adolescente lors de son premier baiser, presque en cachette et soumise à des réactions insoupçonnées. Il la serrait de ses bras puissants, lui broyant le dos et les épaules sous de rudes caresses. L'abstinence de tant de mois la fouetta et Alex se retrouva haletante, passionnée, déchaînée. Elle voulait mordre cette bouche à laquelle elle rêvait depuis si longtemps, conquérir ce jeune corps vigoureux et enrouler autour de ses doigts ses boucles dorées. En un instant, ses seins se gonflèrent et ses cuisses se mirent à brûler tandis que son ventre palpitait de désir. Elle avait presque oublié qui était cet homme qu'elle voulait déshabiller en un éclair, qu'elle désirait chevaucher comme une démons...

Elle ouvrit les yeux une fraction de seconde et vit un couple âgé se diriger vers un autre banc, trop près du leur. Elle se dégagea de Sébastien comme une gamine prise en défaut et se leva prestement pour aller s'appuyer à la balustrade au bord de l'eau. Sébastien vint la rejoindre. Il n'osait pas s'avancer trop près, ni la dévisager. Alex se contentait de regarder la rivière couler...

— Je suis désolé... C'était plus fort que moi.

— Désolé ? Pas moi... Écoute, Sébastien, je ne me suis pas trop

défendue... J'avais envie de ça depuis un mois déjà. Mais je suis confuse, j'ai la tête à l'envers. Qu'est-ce que tu veux de moi ? Qu'est-ce que tu attends ? Une aventure d'un soir ? Je ne vois que cela... Et, moi, je ne sais pas ce que je désire. Je désire tout, mais j'ai peur... J'ai peur que tu rencontres une jolie étudiante de ton âge et que tu m'envoies prendre l'air. J'ai peur d'avoir l'air ridicule. J'ai peur, mais j'ai tellement envie...

— Tu te poses trop de questions. On en a envie tous les deux. Et les filles de mon âge, après une semaine, j'en ai fait le tour. J'ai besoin de plus. J'ai besoin d'une femme, une vraie, qui peut être plus qu'une partenaire au lit. Une femme avec qui je peux parler de tout et de rien et qui me parlera aussi. Et pas juste d'acteurs de cinéma, de chanteurs rock ou de mode... Je te veux, toi. Ce qui se passera dans deux mois, deux ans ou vingt ans, personne ne le sait. Mais qu'est-ce qu'on a à perdre ?

Qu'est-ce qu'on a à perdre ? Il lui semblait avoir entendu cette phrase au moins cent fois depuis un mois. Ses derniers scrupules fondirent. Elle plongea son regard dans celui du jeune homme et déposa un baiser sur ses lèvres chaudes. Sans un mot, le couple retourna aux vélos et se dirigea de nouveau vers la ville. Sébastien approcha sa bicyclette de celle d'Alex pour lui tenir la main.

— Tu me suis ?

— Je te suis.

Il habitait un loft dans la vieille partie de la ville. L'immense pièce baignait dans les rayons du soleil couchant qui pénétraient abondamment par les grandes fenêtres. Il referma la porte derrière elle, la prit dans ses bras et l'embrassa, continuant ce qu'ils avaient dû interrompre. Il saisit ses hanches et la transporta à sa hauteur, retenant son corps d'un bras alors que l'autre défaisait un à un les boutons de sa blouse. Alex se sentait minuscule... Il semblait la retenir sans aucune peine. Tous ses rêves et fantasmes refluerent en sa mémoire en un éclair... Elle ne pouvait se rassasier de ses larges épaules, laissant ses petites mains parcourir le chemin des muscles saillants et se perdre dans les boucles soyeuses. Il l'emmena jusqu'à un immense matelas, posé à même le sol, et s'y agenouilla. Puis, la maintenant toujours fermement, il la déposa lentement, délicatement.

Il la regardait intensément de ses yeux brillants et, approchant davantage son visage, il lui demanda :

— Ça va ? Tu ne changes pas d'idée ?

— Si tu arrêtes maintenant, je te fais échouer le cours...

Sébastien se releva sur un coude, le regard abîmé dans celui d'Alex. Elle frémissait, sentant son ventre se déchirer de désir. Tout ce temps sans cette sensation ! Elle s'interdit de penser aux conséquences, choisissant avec le peu de conscience qui lui restait de s'accorder ce

plaisir, si bref soit-il. Elle l'implora de se déshabiller devant elle. Il rougit furieusement mais il se leva et retira lentement son chandail, lui permettant d'admirer son torse ferme et souple et son ventre plat dont les muscles se dessinaient à la perfection. Il avait un bronzage sain, pas trop intense : la superbe teinte dorée de quelqu'un qui passe sa vie à l'extérieur. Il se retourna un instant et Alex s'attendrit sur le V que formait son dos en descendant vers sa fine taille. Dieu qu'il était beau ! Elle n'avait jamais vu un corps pareil, sauf au musée... Il retira son pantalon pour révéler deux adorables petites fesses toutes rondes, fermes et pâles. Son érection aussi était impressionnante... Pas aussi excessive que dans les rêves débridés d'Alex, mais très respectable. Elle l'attira vers le lit et il lui demanda de se lever à son tour pour lui offrir le même spectacle.

— Je n'ai plus vingt ans... Viens près de moi.

Il n'insista pas et vint la rejoindre. Il retira lentement sa blouse, défit son pantalon qu'il fit glisser sur ses cuisses, très lentement, embrassant chaque coin de peau à mesure qu'elle se découvrait. Quand elle fut enfin nue, il la regarda de la tête aux pieds.

— Tu es si belle ! Plus belle que je l'imaginais...

Et il se remit à l'embrasser, laissant son corps massif recouvrir celui plus frêle d'Alex. Elle était impatiente... Elle voulait le sentir en elle, être enfin libérée de tant de solitude. Mais il choisit de la faire patienter. Il glissa de nouveau ses mains sous elle et la souleva, laissant cependant ses épaules sur le lit. Il lui écarta les jambes et embrassa ses cuisses, glissant la langue jusqu'à effleurer son sexe affamé. Il la déposa sur sa jambe repliée et lui saisit la taille, ses larges mains la massant, se glissant jusqu'à ses épaules et la soulevant pour lui embrasser les yeux, le visage et le cou. Elle le supplia de lui faire l'amour... Il la reposa sur le lit et se leva. Sans laisser à Alex le temps de lui demander où il allait, il se dirigea vers un tiroir et en sortit un flacon qu'il rapporta avec lui. Il s'agenouilla entre ses jambes offertes et lui demanda de fermer les yeux. La chaleur du soleil réchauffait sa peau frissonnante jusqu'à ce qu'un liquide onctueux se mette à couler entre ses seins et le long de son ventre. Sébastien imprégna quelques doigts de cette huile odorante, effleurant le bout et le contour des seins, les épaules, les bras, les aisselles. Il en répandit un peu plus sur son ventre et ses côtés, lui procurant de petits frissons de plaisir avant de continuer plus bas, jusqu'à ses lèvres maintenant béantes. Elle sursauta au contact de ses doigts qui traçaient les contours de son sexe et elle sentit l'huile se mêler à la sienne en dégageant une douce chaleur. Il s'étendit sur elle, frottant sa peau sur la sienne, s'oignant à son tour. Il glissait sur le corps d'Alex et elle en profita pour enduire son dos superbe. Il reprit le flacon et remonta le bassin de son professeur plus près de lui. Ses mains descendirent vers l'intérieur de

ses cuisses et doucement, si doucement, un doigt glissa en elle tandis que sa langue dégustait ce mélange onctueux qui baignait maintenant ses cuisses. Elle ressentit un choc électrique lorsque les lèvres de Sébastien se posèrent enfin sur elle. Il semblait déterminé à la faire languir, la chatouillant de sa langue, ses mains flottant toujours sur son corps huilé. Il était attentionné, goûtant chaque parcelle de son sexe comme s'il s'agissait d'un fruit tendre et savoureux et l'imbibant davantage de sa chaude salive. Quand il sentit enfin qu'elle était prête à le recevoir, il la souleva complètement du lit, se leva et l'appuya contre l'un des murs. Sans effort apparent, il la leva encore un peu et la déposa délicatement sur le bout de son membre tendu. Puis il la fit descendre tout doucement, millimètre par millimètre.

Alex ne pouvait se lasser de lui... De sa bouche, du goût de sa peau, de ses épaules si robustes, de ses bras infatigables qui la guidaient sur lui et la rendaient folle de désir. Après une attente vertigineuse, elle le sentit enfin complètement immergé en elle. Il resta immobile, se contentant de la regarder sans un mot. Il lui sourit et l'embrassa. Puis il se mit à la soulever et à l'abaisser en un rythme langoureux alors que ses jambes lui enserraient fermement la taille et qu'elle s'agrippait à son corps, laissant ses mamelons huilés s'écraser contre son torse. Le corps d'Alex flottait sur lui comme s'il avait perdu toute substance, submergé dans un nuage doux et chaud. Il accéléra graduellement jusqu'à ce que tous deux explosent en un orgasme indescriptible.

Tous les soirs suivants, pendant près de trois semaines, ils se rencontraient chez lui ou chez elle et c'était, chaque fois, toujours plus extraordinaire. Ils passaient des nuits entières à faire l'amour de façon exquise, passionnée, en explorant de nouvelles caresses et positions.

Alex commença à se douter que quelque chose n'allait pas quand il se mit à arriver en retard lors de leurs rendez-vous. Ses excuses étaient toujours plausibles mais ses yeux le trahissaient. Il espaça ensuite leurs rencontres. Elle fut alors convaincue que ce qu'elle redoutait depuis le début (et qui l'avait tant fait hésiter) était en train de se produire : il allait, lui aussi, la laisser tomber pour une fille plus jeune, plus sexy, plus fraîche qu'elle. Mais, un soir, elle finit par le confronter. Ils faisaient l'amour depuis un bon moment et elle réalisait bien qu'il avait la tête ailleurs. Elle lui demanda fermement, le cœur prêt à flancher, s'il avait rencontré une étudiante de son âge qui l'intéressait. Il lui répondit, agacé :

— Mais non ! Pas du tout ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'une jeune écervelée ? Arrête. Je t'ai déjà dit que ça ne m'intéressait pas !

Alex essaya de rationaliser. Avait-elle dit ou fait quelque chose de mal ? Peut-être désirait-il seulement davantage de moments de solitude ? Mais un soir qu'ils devaient aller au cinéma et n'ayant pas réussi à lui parler depuis quelques jours, elle se mit en colère. Elle

était persuadée avoir deviné ce qui n'allait pas. Il n'osait pas le lui dire, sachant qu'elle avait déjà vécu la même chose avec le seul autre homme qui ait eu de l'importance dans sa vie. Eh bien ! tant pis ! se dit-elle, faussement sûre d'elle. Elle irait au cinéma sans lui et quand il aurait décidé de lui avouer qu'il avait une liaison avec une autre, au moins, cette fois-ci, elle serait préparée. En marchant vers le cinéma d'un pas assuré, elle songeait qu'il serait bon de pouvoir enfin dire, avant que quelqu'un d'autre ne le fasse à sa place : Je te l'avais bien dit !

La nuit était fraîche et Alex ne mit que quelques minutes à franchir les quelques pâtés de maison qui séparaient sa demeure de la salle de cinéma. Il n'y avait pas foule et elle entra rapidement se choisir une place, y déposa sa veste et partit se chercher un breuvage. C'est là qu'elle le vit. Il lui faisait dos, avec sa nouvelle conquête. Elle n'était pas plus grande qu'elle... Même si Alex ne pouvait discerner son visage, elle était persuadée qu'elle n'avait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Bouleversée de voir ses craintes confirmées, elle éprouvait, en même temps, une déception méchante. Elle ne put se retenir de prononcer en son for intérieur cette phrase que toute femme dit au moins une fois dans sa vie, pour tenter vainement de surmonter son chagrin : Il aurait pu mieux choisir ! Et elle le pensait vraiment... Il aurait pu choisir parmi les étudiantes grandes, minces et jolies. Mais celle-ci était plutôt petite. Enfin, pas plus grande qu'elle et pas des plus minces, non plus... Elle portait un jean qui ne l'avantageait pas et quand Sébastien l'attira vers lui pour l'embrasser et lui mordiller le cou, Alex put voir qu'elle devait, elle aussi, se tenir sur la pointe de ses petits pieds ridicules pour l'atteindre. Mais ce n'était pas le pire...

Quand ils se retournèrent pour entrer dans la salle, la femme bafouée qu'elle était devenue reçut une gifle en plein visage. Un coup de poing dans le ventre. Le temps qu'elle avait passé avec lui avait été fantastique. Et elle savait, dès le début, que cette aventure était passagère. Même la jalousie cuisante qu'elle ressentait en ce moment était prévue depuis un bon moment. Ce n'était qu'une question de temps... Mais ce qui lui coupa le souffle et l'anéantit, c'était que celle qui l'accompagnait, elle la connaissait. Et ce n'était pas une jeune et jolie étudiante pendue amoureusement à son bras...

Elles n'étaient pas amies. Loin de là... Non seulement n'était-elle pas reine de beauté ni mannequin, mais c'était bien la dernière personne qu'elle s'attendait à voir avec lui. Elle qui se targuait de n'avoir besoin de personne... Elle qui criait, à qui voulait l'entendre, qu'elle ne croyait plus aux aventures passagères...

Et voilà qu'elle se donnait en spectacle ! Elle l'avait remplacée auprès de Sébastien, cet homme qui lui avait tant appris. Elle n'était pas plus jolie ou attirante que la dernière fois qu'Alex l'avait vue.

C'était environ à la même période, l'an dernier. Elle les avait invités, Denis et elle ainsi que quelques collègues, à célébrer son anniversaire... son quarante-neuvième anniversaire.